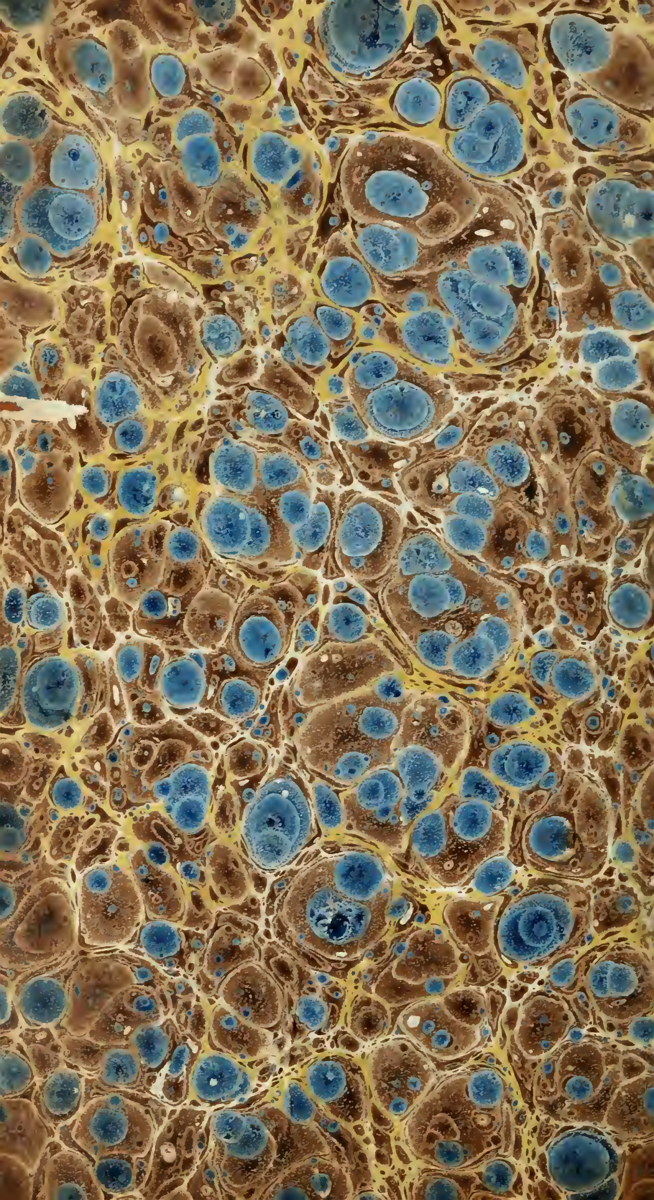
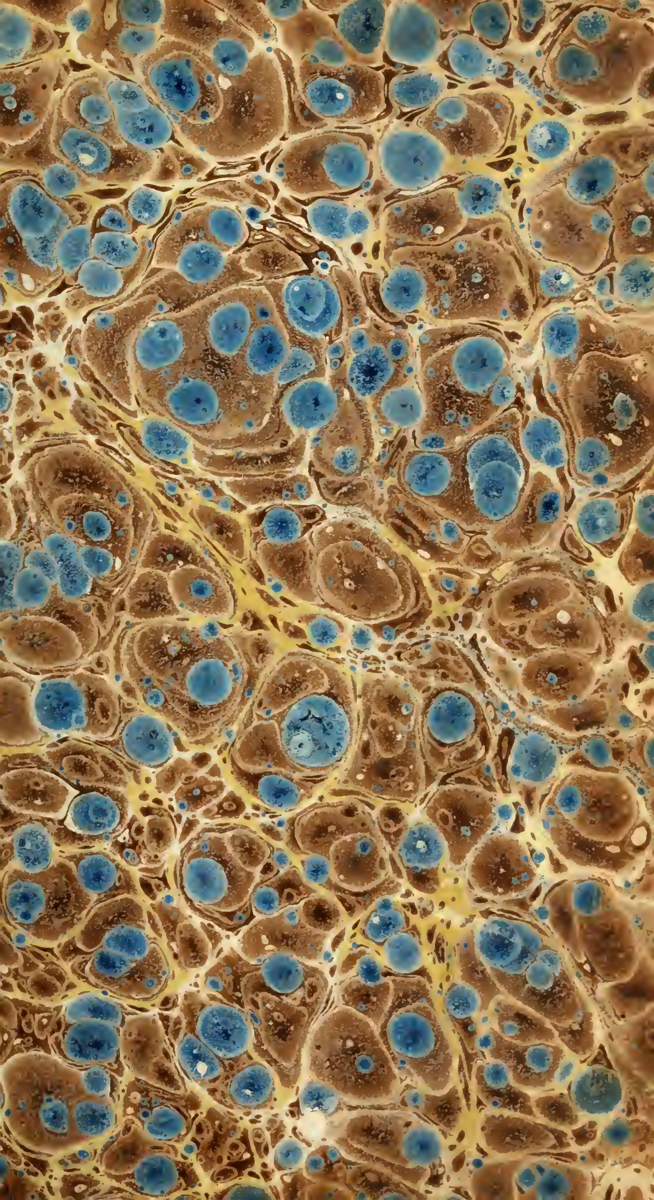




Je soussigné, Directeur du Collège de Ste Anne, certifie que ~~Bonaventure [illegible]~~ Etudiant en Méthode, a mérité ce premier prix de Version latine, dans la distribution solennelle des prix, le 10 Août 1837.

H. Mailloux Ptre D.

~~[illegible]~~

7- Aout- 1840 - Thé=

Thiot

ALPHONSE DE MIRECOURT.

L. J. Huot
Ecr

ALPHONSE DE MIRECOURT,

OU LES PRÉVENTIONS

CONTRE LA RELIGION VAINCUES.

PARIS,

IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE DE BÉTHUNE,

IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE,

RUE PALATINE, N° 5, PRÈS SAINT-SULPICE.

ALPHONSE DE MIRECOURT,

OU LES PRÉVENTIONS

CONTRE LA RELIGION VAINCUES;

Par M.-B. D'EXAUVILLEZ.

Gustate, et videte quàm suavis est Dominus. (Ps. 33, v. 8.)



PARIS,
A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,
RUE SAINT-THOMAS-D'ENFER, N° 5.

M. D. CCC. XXX.

ALPHONSE DE MIRECOURT,

OU LES PRÉVENTIONS

CONTRE LA RELIGION VAINCUES.

LETTRE PREMIÈRE.

ALPHONSE DE MIRECOURT A ÉDOUARD DE BOISEMONT.

Suiville, ce 15 août 1827.

J'ai promis de t'écrire, mon cher Édouard, et je serois doublement coupable si je manquois à ma parole, car je ne pourrois pas m'excuser sur le défaut de temps; j'en ai malheureusement de reste ici, et il me tarde déjà d'en être sorti. Je te dis cela tout bas, car je n'aime pas les ingrats, et j'en suis véritablement un quand je parle ainsi. Mon pauvre oncle fait tout ce qu'il peut pour que je m'amuse auprès de lui : il donne de grands dîners; il me mène chez tous ses amis de voisinage; il me fait faire de jolies parties de chasse, il invente pour moi, chaque jour, de nouveaux

plaisirs, mais tout cela n'est pas Paris. Et d'ailleurs il a beau faire, il ne peut pas empêcher que nous ne soyons souvent tête à tête; et tu conçois que la compagnie d'un vieillard de soixante et dix ans doit être bien sérieuse pour un jeune homme qui n'en a pas encore tout-à-fait vingt-quatre.

Ne va pas cependant t'imaginer que mon oncle soit un de ces vieillards chagrins et moroses comme on en voit tant, et qui n'aiment qu'à critiquer le temps présent et à louer le temps passé. Non, je te le dis en rougissant, car, d'après l'aveu que je viens de faire, ceci n'est pas trop à ma louange; depuis quinze jours que je suis auprès de lui, je l'épie avec soin pour lui trouver des torts ou seulement des ridicules, et je ne lui en ai pas découvert d'autre que celui d'une excessive dévotion, qui est aujourd'hui bien passée de mode. Croirois-tu qu'on fait maigre chez lui les vendredis et les samedis, comme si on étoit dans un couvent? Tu conviendras que c'est par trop fort. Du reste, pour tout ce qui ne tient pas à sa piété, il est véritablement ce qu'on appelleroit, sans le respect dû à son âge, un bon enfant. Je crois en vérité qu'il aime autant que moi à rire et à s'amuser; c'est bien dommage qu'on ne puisse pas hasarder avec lui la plus petite plaisanterie un peu équivoque. Comme il a beaucoup d'esprit naturel et d'instruction; qu'il a beaucoup voyagé, et vu le monde dans toutes les conditions de la société, je suis persuadé que sa conversation seroit très-amusante pendant quelques jours :

mais malheureusement il ne lui faut que des discours et des plaisirs innocens, et il n'y a rien d'assommant comme cela.

Tu ne le connois pas, je crois, mon cher oncle; eh bien ! je vais te faire son portrait : comme il paroît que je suis destiné à passer ici quelque temps, et que je devrai par conséquent t'en parler plusieurs fois, cette première connoissance pourra te donner la clef de bien des choses que j'aurai peut-être à te dire plus tard.

Figure-toi un beau vieillard de soixante-dix ans, bien conservé; taille de cinq pieds six pouces, l'œil encore vif, le teint frais, les épaules larges : voilà pour le physique. Pour te faire une idée du moral, mets sur sa figure l'expression de la douceur et de la bienveillance; place dans son cœur tous les sentimens qu'annonce sa physionomie, et dans sa bouche toutes les paroles qui peuvent le mieux les exprimer; donne-lui un caractère moitié sérieux, moitié enjoué; suppose-lui de la fermeté sans rudesse, de la bonté sans foiblesse; représente-le-toi aimable pour tout le monde, alliant la franchise à la discrétion, indulgent pour les autres, sévère pour lui seul, et tu auras, trait pour trait, mon oncle de Surville. Il faut être aussi mauvais sujet que moi pour ne pas se plaire auprès d'un homme pareil; mais ce qui me console, c'est que ce ne sera pas toi qui m'en feras un reproche, puisque tu te vantes de m'avoir formé.

Maintenant, si tu veux savoir ce qu'il a fait, le voici en peu de mots. Au moment de la révo-

lution, il a suivi nos princes en exil, et est resté constamment attaché à Louis XVIII, qui, lui ayant reconnu un grand talent pour les négociations, lui confia plusieurs missions difficiles, et souvent même dangereuses, dont il s'acquitta avec autant de succès que les circonstances pouvoient le permettre. Rentré en France à l'époque de la restauration, il continua la même carrière, et fut encore employé dans diverses ambassades. A l'âge de soixante-huit ans, il se retira définitivement des affaires, et vint s'établir dans son château de Surville, que mon père avoit racheté à vil prix pendant la révolution, et qu'il s'étoit empressé de lui remettre à son retour. Comme la vie errante et agitée qu'il a toujours menée ne lui a pas permis de se marier, et que cependant il aime la compagnie et surtout celle de sa famille, il s'est arrangé pour avoir toujours quelqu'un de ses parens auprès de lui, et c'est malheureusement mon tour en ce moment.

Plains moi, mon cher, de devoir ainsi perdre quelques-uns des plus beaux jours de ma jeunesse. Ce temps est si court que c'est vraiment un meurtre de le prodiguer ainsi. En attendant que je puisse aller prendre part à tous vos plaisirs, écris-m'en les détails bien circonstanciés : tes lettres feront une agréable diversion aux ennuis de ma solitude.

LETTRE DEUXIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 27 août 1827.

En vérité, mon cher, plus je vois mon oncle, et plus je l'admire : un cent comme toi et comme moi ne vaudroient pas encore la millième partie de cet homme-là. Je m'en veux de me trouver si petit quand je me compare à lui; et je me suis presque surpris, dans certains momens, la tentation de l'imiter : il n'a pas fallu moins que le souvenir des délicieux plaisirs auxquels je serois forcé de renoncer, pour m'en faire passer l'envie. Tu me demanderas ce qui peut exciter en moi une aussi vive admiration, et je te répondrai, c'est tout ce que je vois et tout ce que j'entends. Un homme qui fait le bonheur de tout ce qui l'entoure, et qui trouve le sien dans celui des autres; un homme qu'aucune contrariété ne trouble, qu'aucun accident n'émeut, qu'aucun revers n'accable; un homme qui ne médit de personne, qui aime tout le monde, qui oblige jusqu'à ses ennemis; un homme savant sans pédanterie, vertueux sans ostentation, alliant la sévérité des mœurs à la gaîté de l'esprit, est certainement une chose assez rare pour mériter l'admiration

de ceux qui le connoissent : et, soit dit sans te fâcher, cette rareté est fort heureuse pour nous, car s'il y en avoit beaucoup de pareils dans la société, nous ferions une triste figure auprès d'eux. Croirois-tu que dans un méchant village où il n'y a ni spectacles, ni bals, ni assemblées, ni jeux, ni promenades publiques; dans un désert où l'on n'a jamais la moindre anecdote nouvelle à se raconter, le plus petit scandale à publier, il a cependant trouvé le secret d'être heureux, parfaitement heureux même? Voilà ce qui m'étonne encore plus que toutes ses belles qualités. Tandis que, malgré tous les plaisirs que nous avons sous la main, nous nous ennuyons cependant si souvent, les heures et les jours passent pour lui avec la rapidité de l'éclair, et ne lui laissent jamais aucun regret. Sais-tu qu'il y a là de quoi bien réfléchir pour nous qui achetons souvent à si grands frais l'ennui et quelquefois même le remords.

Je voudrois bien pouvoir t'entretenir de choses plus gaies que toutes mes réflexions, mais les événemens sont rares dans ce pays, et mon oncle, qui me quitte rarement, ne me laisse aucun moyen de courir les aventures : malgré son âge, il monte encore à cheval, il chasse, il va, il vient tout aussi intrépidement que moi. Quelle différence d'une aussi verte vieillesse à la débile jeunesse de nos amis! Il en tueroit dix comme ce pauvre Frésac qui est déjà poitrinaire à trente ans; comme Raville qui jure six mois de l'année après sa goutte, comme Framecourt qui ne sou-

tient sa frêle machine que comme par artifice, comme tant d'autres enfin qui ont adopté la fameuse devise *Courte et bonne*, et qui gémissent cruellement aujourd'hui de leur imprudence. Il prétend que c'est à sa sagesse qu'il doit sa bonne santé: et je le crois facilement, quand je pense à tout ce que nous faisons pour ruiner la nôtre.

J'avois jusqu'à présent assez bien esquivé ses sermons; mais ma maudite langue, que je ne puis pas retenir, m'en a valu un hier qui m'a donné fort à penser, et que je ne suis pas près d'oublier. Il faut, ne fût-ce que pour me venger un peu sur toi, que je te le rapporte ici dans son entier; d'ailleurs je serois bien aise d'avoir ton opinion sur tout ce que m'a dit mon oncle. Nous étions seuls au château, il faisoit un temps affreux; après quelques parties de billard, qui, tu penses bien, n'avoient pas grand intérêt pour moi, nous ne jouions rien, et je lui rendois dix points à la russe; nous nous mîmes à causer, et j'eus le malheur de lui demander si, après avoir vécu dans le monde et dans le tracas des affaires comme il avoit fait, il ne s'ennuyoit pas quelquefois de sa retraite, lui qui étoit encore si vert, et qui avoit plus de droit que tant d'autres aux honneurs et aux récompenses de la cour. « Tant que j'ai cru pouvoir être utile à mon roi, me répondit-il, je l'ai servi avec zèle, et sans autre vue que celle de remplir ce que je regardois comme un devoir. Lorsqu'il n'a plus eu besoin de moi, je me suis empressé de me séparer d'un monde que je n'ai jamais aimé, et de venir cher-

cher dans ma solitude cette tranquillité et cette paix de l'âme après lesquelles je soupirois en vain depuis si long temps, et que je regarde comme la condition la plus essentielle au bonheur.— Sans doute, lui dis-je, elles ont leur prix, et quand je l'aurois ignoré jusqu'à ce jour, ce que je vois ici suffiroit pour me l'apprendre. Mais, ajoutai-je pour tâcher de découvrir s'il étoit réellement aussi heureux qu'il le paroissoit, et s'il n'éprouvoit pas quelque regret de sa résolution, la fortune, la gloire, les honneurs, le monde et ses plaisirs ont bien aussi le leur, et je ne sais pas si vous avez gagné au change.—Vous reconnoîtrez plus tard, mon ami, reprit-il, combien tous ces objets sont frivoles; et fasse le ciel que vous ne deviez pas à de cruels revers l'expérience qui vous détrompera de ces plaisirs surtout auxquels vous attachez tant de prix!—Ah! mon oncle, lui dis je en souriant, vous jetez des pierres dans mon jardin : je veux bien vous abandonner les honneurs et la gloire ; mais pour les plaisirs du monde, je ne suis pas disposé à passer aussi légèrement condamnation. — Tant pis, mon ami, tant pis, continua-t-il; car tandis que vous leur demandez le bonheur, ils ne vous en présentent qu'une ombre mensongère, et la réalité vous échappe. »

Je te le demande, pouvois-je laisser ainsi calomnier des plaisirs qui nous sont aussi chers? Et remarque bien qu'en donnant gain de cause à mon oncle, c'étoit avouer la folie de notre conduite; je me piquai donc au jeu et je lui répon-

dis : « Ainsi, dans votre opinion, cette variété de scènes si piquantes que nous offre le monde, ces plaisirs qu'il fait naître partout sous nos pas, cet espoir de plus grands encore qu'il entretient continuellement en nous, ces émotions délicieuses qui nous inspirent successivement tant de sentimens divers qu'il fait naître, cet heureux oubli des peines de la vie et des incertitudes de l'avenir que nous devons à cet enchaînement continuel de dissipations qu'il nous procure, cette joie enfin, cette pompe, cette magnificence qui règnent dans ses fêtes : tout cela n'est d'aucun prix et ne mérite que le dédain du sage? — Tout cela, reprit-il peut donner des plaisirs, j'en conviens; mais des plaisirs sont-ils le bonheur? — C'est au moins en eux que je l'ai fait consister jusqu'à ce jour ; et je vous avoue que je n'en vois pas la différence : plus j'en ai goûté, plus je me suis cru heureux. — Mais ces plaisirs, vous est-il permis de les goûter continuellement? L'ennui, la satiété, la fatigue, et mille autres causes indépendantes de votre volonté, ne viennent-elles pas y mettre un terme forcé? — Oui, sans doute; mais alors ils ne font que changer d'objet; tout en est, pour l'homme du monde, une source intarissable. Tour à tour livré aux agrémens du jeu, aux charmes de la société, aux douceurs de l'amitié, aux plaisirs de la table, aux ravissemens de l'amour, la variété de ces jouissances leur laisse presque continuellement le prix de la nouveauté. S'est-il fatigué le matin à la chasse? il se repose le soir dans nos spectacles, entouré

de tout le prestige des arts réunis pour amuser ses loisirs. L'âge a-t-il diminué en lui ces goûts trop dissipés? une noble émulation les remplace; et, secondé par des nombreux amis, bientôt parvenu aux honneurs, il trouve dans cette nouvelle carrière, une nouvelle source de plaisirs non moins vifs. Que vous dirai-je enfin? La vie n'est pour lui qu'une succession de plaisirs non interrompus. »

Je m'applaudissois de ma harangue, et je ne croyois pas qu'on pût y rien répliquer; mais mon oncle n'est pas un homme qu'on déconcerte aussi facilement. « Ce tableau est enchanteur, me répondit-il sans hésiter; et si la réalité en existoit ailleurs que dans votre imagination, j'avoue qu'il faudroit une grande vertu pour renoncer à tout ce qu'il offre de séduisant; mais j'y cherche en vain la plus légère apparence de vérité, je n'y trouve qu'une illusion momentanée que d'heureuses circonstances ont pu vous permettre de conserver jusqu'à ce jour, et dont une plus longue expérience vous fera connoître toute la vanité. Quelle confiance en effet pouvez-vous avoir en des plaisirs contre lesquels mille ennemis conspirent sans cesse, en vous et autour de vous? Ne dépendent-ils pas de votre santé, dont vous n'êtes pas le maître; de votre fortune, que tant de circonstances peuvent détruire; de votre prudence, que tant d'illusions peuvent séduire; de vos amis, qui peuvent vous trahir; de vos ennemis, qui peuvent vous nuire dans vos biens et dans votre réputation? Ne dépendent-ils pas

enfin des hommes, du temps, des événemens, des saisons ; et pouvez-vous ignorer que, trompant notre attente, ceux que nous avons le plus désirés, qui nous ont coûté le plus de peines à obtenir, sont ceux-là mêmes souvent qui commencent pour nous une interminable carrière de malheurs ? »

Ces réflexions étoient trop vraies pour pouvoir être contestées avec avantage. Aussi je renonçai à ce soin, et je portai tous mes efforts à prouver que, malgré tant d'accidens possibles qu'il venoit d'énumérer, on pouvoit cependant encore trouver le bonheur dans le monde : « Et ici, ajoutai-je, j'ai mieux que des raisonnemens à vous faire, j'ai des exemples à vous citer : Boisemont, Solignac, Ferlis, et bien d'autres que je pourrois également vous nommer, sont les partisans les plus déclarés du monde et de ses plaisirs, et je les ai toujours vus joyeux et contens.

» Puissiez-vous dire vrai ! me répondit-il. Personne ne désire plus que moi le bonheur de ses semblables. Mais si l'un des plus puissans rois de l'antiquité, au milieu des délices de sa cour empressée à lui plaire, et nageant dans les plaisirs, s'est cependant écrié : J'ai trouvé que le plaisir et la joie n'étoient qu'illusion ; si la vue de l'humble Mardochée, seul debout au milieu d'un peuple prosterné à ses pieds, suffit pour empoisonner tout le bonheur de l'orgueilleux Aman, parvenu au faîte des grandeurs ; si, maître du monde entier, honoré à l'égal des dieux, Auguste ne peut trouver dans sa puissance

un bonheur que lui ravissent ses filles qui le déshonorent, ses amis qui le trahissent, ses lieutenans dont la négligence lui cause de si vives alarmes; si l'un de ses successeurs, se rappelant, au lit de la mort, toute la vanité de ses jouissances, s'écrie douloureusement : J'ai été tout, et tout est bien peu de chose! combien, après ces grands exemples, ne dois-je pas craindre que vous ne preniez ici l'ombre pour la figure! Que quelques apparences trompeuses ne vous séduisent pas, mon cher Alphonse : c'est dans le cœur que le vrai bonheur réside, et non dans quelques mouvemens de joie factice que la prudence conseille et que l'amour propre ordonne. Pour juger celui des personnes que vous me citez, avez-vous pénétré le fond de leurs pensées? Les avez-vous vues libres des prétentions de l'orgueil, dont les mécomptes sont si fréquens et si cruels; des tourmens de l'ambition, qui n'est jamais satisfaite; des poisons de l'envie, qui dessèche ses victimes; des fureurs de la jalousie, qui ne connut jamais le repos; des transports de la haine, qui ne se nourrit que de larmes et de sang; des pensées accablantes du désespoir; des terreurs involontaires de l'impiété; des remords rongeurs du crime?

» Malgré toutes les raisons que j'aurois de douter du bonheur des personnes que vous me citez, je veux cependant que le leur soit réel; mais qu'est-ce qu'un bonheur qu'on n'obtient que par exception? Et lorsque tant d'exemples contraires nous donnent journellement de si sévères

leçons, est-il sage de les mépriser, et de nous confier, dans une chose aussi importante, à un ennemi qui ne ménage quelques unes de ses victimes que pour en séduire un plus grand nombre? Quelque jeune que vous soyez, il n'est pas possible cependant que vous n'ayez déjà été le témoin de beaucoup de ces scènes malheureuses que le monde présente continuellement. Comptez, si vous le pouvez, combien vous avez vu de familles désunies, d'époux déshonorés par leur épouse, de pères malheureux par leurs enfans, d'enfans malheureux par leur père; combien de vieillesses anticipées, combien de morts prématurées, combien de maisons ruinées, combien d'amitiés rompues. Comptez, dans ces soi-disans heureux du monde, combien ont fini leurs jours dans la misère, combien dans l'opprobre, combien dans le crime; combien enfin ont cherché dans le suicide un remède à leurs maux: et après ce calcul effrayant, vous ne serez plus, je crois, tenté de vous reposer sur quelques exemples douteux que vous m'opposez.

» Ces tristes résultats, d'ailleurs, continua-t-il, n'ont pas besoin d'être mathématiquement vérifiés pour être incontestables. Si l'enchantement qui vous préoccupe en ce moment vous permettoit d'apprécier de sang froid l'esprit qui règne dans le monde; si vous vouliez vous représenter les injustices qu'il honore, les perfidies qu'il tolère, les vengeances qu'il ordonne, les médisances qu'il encourage, les scandales qu'il protége, le libertinage qu'il favorise, la mauvaise

foi qu'il récompense, l'égoïsme qu'il conseille, le luxe qu'il commande, l'impiété qu'il encense : jugeant alors des effets par la cause, comment pourriez-vous encore vous refuser à croire aux maux qu'il engendre ? »

Je ne sais si tu aurois pu répondre quelque chose de solide à des raisonnemens aussi évidens. Pour moi, je t'avoue qu'il ne m'est rien venu à l'esprit qui me parût digne de leur être opposé : car je sentois bien qu'il n'en étoit pas là comme dans nos sociétés, où l'on se tire du plus mauvais pas avec une plaisanterie qui fait quelquefois donner raison à celui qui a le plus évidemment tort. Mon oncle n'est pas homme à prendre ainsi le change; aussi je battis prudemment en retraite par quelques phrases insignifiantes, et je me retirai dans ma chambre pour chercher avec plus de loisir quelque bonne réponse à lui faire; mais j'ai eu beau me torturer l'imagination, je n'ai pu rien trouver qui me satisfît. Toi qui te vantes partout d'avoir fait mon éducation, viens au secours de ton élève ; et puisque ce sont tes principes que je défends, aide-moi à les faire triompher. Songe que si tu gardes le silence, je croirai que c'est par impuissance de rien opposer aux discours de mon oncle, et je serai alors forcé de penser que tu m'as jeté dans une fausse route.

LETTRE TROISIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 2 septembre 1827.

DÉCIDÉMENT mon oncle veut me convertir; et je ne sais ce qu'il en arrivera si tu ne viens à mon secours, car je ne suis pas de force avec lui. J'ai encore reçu hier un sermon qui ne m'a pas donné à penser moins que le premier : cet homme a vraiment une manière de vous présenter les choses, qui les fait paroître si justes et si raisonnables qu'elle fermeroit la bouche au plus intrépide. Je vais te rapporter tout ce que nous avons dit, pour te mettre à même d'y répondre; mais, au nom de notre amitié, si tu as de bonnes raisons à me fournir contre lui, ne tarde pas à me les envoyer; car du caractère que je lui connois, maintenant que les premiers pas sont faits, il voudra aller vite en besogne.

Depuis ce jour où il avoit si bien tiré à boulets rouges sur les plaisirs du monde, je m'apercevois bien qu'il cherchoit à ramener la conversation sur ce sujet; moi-même je me sentois quelquefois l'envie d'y revenir. Car, en définitive; quel besoin avons-nous plus important que celui de

connoître la vérité, dans un objet surtout où l'erreur peut être aussi funeste? Cependant la pensée des sacrifices qu'il me faudroit faire m'effrayoit, et j'éloignois toujours une discussion que je craignois et que je désirois tout à la fois. Hier il ne m'a pas été possible de reculer davantage, et j'ai encore été complètement battu dans toutes les difficultés que j'ai voulu élever contre les observations qu'il me faisoit.

Nous revenions de la chasse, qui avoit été fort heureuse, et où je m'étois beaucoup amusé. Après un dîner dans lequel son cuisinier s'étoit surpassé, nous étions au dessert, finissant une bouteille de Chambertin qui avoit bien son mérite, et que nous avions commencée la veille ; car mon cher oncle a pour principe que le vin est bon, mais en petite quantité. Content que j'étois de ma journée, je laissai trop voir ma joie, et j'allai jusqu'à déprimer les plaisirs de la ville pour mieux exalter ceux de la campagne. Dans ma position, c'étoit une grande imprudence, je l'avoue; mais qui n'en fait jamais? Mon oncle sut en tirer parti. « J'en suis bien aise, me dit-il, c'est un commencement de rapprochement entre nos deux opinions.—Oui, repartis-je, mais c'est un commencement qui en restera là, je puis bien vous l'assurer : car l'eau et le feu ne sont pas plus opposés que notre manière différente d'envisager le monde.—Je ne crois pas cependant, reprit-il, qu'on puisse l'excuser des reproches que je lui fais.—Quand il en mériteroit quelques uns, peu m'importe; je serois un ingrat si je l'abandonnois,

lorsqu'il me comble de ses faveurs et que tout m'y sourit. Quand il m'aura fait éprouver quelque violent dégoût, à la bonne heure, je pourrai alors me faire ermite; jusque là ce seroit une folie à moi de renoncer à tout ce qu'il m'offre de séduisant. »

J'avois cru l'effrayer par ce ton décidé et le porter à renoncer à son projet; mais il fit semblant de ne pas le remarquer et continua ainsi : « Vous parlez, mon ami, comme un jeune homme de vingt-trois ans qui n'a pas encore eu le temps de rien apprécier et de calculer les suites de sa conduite. Vous voulez, dites-vous, attendre que vous ayez éprouvé quelque dégoût dans le monde, avant de l'abandonner. Mais ne vous y trompez pas; tant que vous n'aurez pas essuyé de ces grands revers qui font le malheur de toute une vie, l'amour que vous lui portez vous empêchera toujours d'exécuter votre résolution, et sans cesse en butte à mille contrariétés, dont vous ne pourrez vous défendre, votre existence entière se consumera dans un perpétuel ballottement entre l'espérance et la crainte, entre de courts plaisirs et de longs ennuis. Toutefois, s'il n'y avoit effectivement de bonheur à espérer nulle part ailleurs, peut-être applaudirois-je à votre résolution, peut-être vous engagerois-je à tenter la fortune et à profiter du moins des instans heureux qu'elle pourra vous accorder. Mais si au contraire vous ne pouvez rester attaché aux plaisirs trompeurs que le monde vous procure en ce moment, sans renoncer à d'autres plus réels et

mille fois plus assurés, ne seroit-ce pas trahir tout à la fois mon devoir et mon amitié que ne pas vous engager à quitter les premiers pour obtenir les seconds? »

Mon oncle n'est pas un hypocrite; d'ailleurs quel intérêt auroit-il à me tromper? Il m'a toujours donné, depuis la mort de mon père, tant de marques d'un sincère attachement, que je ne pouvois pas prendre pour une malice d'avocat qui veut attendrir les juges, ce qu'il me disoit ici de son amitié pour moi. Je ne pus donc que lui en savoir gré; et me doutant bien de quels plaisirs il vouloit me parler, je lui répondis : « J'accepterois bien volontiers l'échange que vous me proposez, si l'avantage y étoit aussi clair que vous le dites; mais si vous me permettez de vous parler franchement, je vous avouerai que je ne le vois pas tel que vous l'annoncez. Je ne fais pas de doute que vous voulez me parler du bonheur de l'homme religieux, et je ne vois au contraire rien d'aussi sérieux et d'aussi triste que sa vie.

—Vous la croyez triste, me répondit-il, parce que vous la voyez sérieuse; mais depuis quand donc le bruit, la dissipation, le tumulte sont-ils une preuve de bonheur? Tout au plus ils marquent le désir de le trouver, mais je ne crains pas de le dire, plus vous ferez pour vous le procurer par ces moyens, plus vous vous en éloignerez. Que sont en effet ces scènes bruyantes que vous recherchez avec tant d'avidité, sinon la preuve de l'ennui qui vous tourmente et que vous vous efforcez de dissiper par un mouvement perpétuel?

Vaine ressource qui décèle votre misère et ne la guérit pas! Mécontent du présent, votre imagination vous porte avec ardeur dans un avenir qu'il lui coûte peu d'orner de fleurs mensongères; dégoûté de vous-même, et voulant étouffer le sentiment de vos maux intérieurs, vous vous jetez avec empressement dans les divertissemens les plus tumultueux. Mais ne vous y trompez pas, Alphonse, ces vaines saillies d'une joie factice ne sont pas le véritable bonheur; nées du délire d'un moment, le moment qui suit les voit anéanties. Tel n'est pas celui que recherche l'homme religieux; il a bien d'autres pensées, et des prétentions bien plus élevées. Ce n'est pas à quelques momens d'ivresse arrachés à l'ennui, et souvent achetés par de pénibles regrets et quelquefois même par de cuisans remords, qu'il entend demander le bonheur de sa vie; c'est à tous les instans de son existence, c'est dans toutes les circonstances, et malgré tous les événemens possibles qu'il veut être heureux. Et pour cela, dédaignant tous ces avantages périssables, tous ces amusemens frivoles, tous ces plaisirs trompeurs auxquels le monde attache tant de prix, il ne veut que des biens assurés, des biens que rien ne soit capable de lui faire perdre, des biens qui, loin de diminuer, s'augmentent au contraire par la jouissance. Une fois possesseur d'un aussi précieux trésor, croyez-vous encore qu'il ait besoin de ces grands mouvemens que vous vous donnez pour distraire vos inquiétudes et pour vous cacher à vous-même votre misère? Loin de

le penser, dites plutôt avec un auteur dont je ne me rappelle plus le nom : L'homme pieux est serein ; il est trop heureux pour être joyeux. »

Ici s'est établie entre nous une conversation assez animée, que je vais tâcher de te rapporter le plus exactement qu'il me sera possible.

« Je conçois, lui répondis-je, que ce bonheur peut avoir son prix comme un autre; mais il n'a de valeur que par l'imagination, et tous les hommes ne sont pas conformés de manière à pouvoir en jouir également.

—Il ne faut cependant pour cela, reprit-il, qu'une foi entière dans les vérités que Dieu nous a révélées, et dans les promesses qu'il nous a faites.

—Et c'est justement là, continuai-je, ce qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir : il ne faut, pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur ce grand nombre de personnes qui n'ont jamais pu plier leur raison à cette croyance.»

J'espère que c'étoit là une bonne botte à lui pousser; eh bien! il n'a fait qu'en rire, et veritablement la manière dont il y a répondu mérite attention : « Vous vous appuyez-là, mon cher Alphonse, m'a-t-il dit, sur une bien triste preuve; et si je vous disois, moi, qu'il ne faut que jeter les yeux sur ce grand nombre de personnes qui ne croient pas à la Religion, pour être, sinon forcé, au moins tenté d'y croire, que me répondriez-vous?

—Oh! pour le coup, mon cher oncle, ceci seroit trop fort; dispensez-moi de vous dire ce

que je penserois de vous, si vous avanciez un semblable paradoxe.

—Non-seulement, mon ami, je l'avance, mais je prétends même vous prouver qu'il ne mérite rien moins que le nom que vous lui donnez si gratuitement. Et pour cela, je n'aurois qu'à vous rappeler ce que je vous disois dernièrement des principes qui sont hautement professés dans le monde. Aidé de toute l'irréflexion de votre âge, vous avez jusqu'à présent fermé les yeux sur les abominations dont il est le théâtre, et dont ceux que vous prenez pour modèles sont les acteurs; mais envisagez-les aujourd'hui de sang froid, et vous conviendrez sans peine qu'une âme honnête ne voudra avoir rien de commun avec des hommes qui professent de tels principes et se livrent à de telles horreurs. »

Étourdi par une accusation aussi forte, et à laquelle je ne pouvois refuser une certaine vérité, j'hésitois sur ce que je devois y répondre. Mon oncle s'aperçut de mon embarras, et ne voulant pas sans doute l'augmenter, il me dit : « Mais il me suffit de vous avoir indiqué cette considération, je veux maintenant vous prouver que l'incrédulité que vous m'objectez, de ce grand nombre de personnes, ne signifie absolument rien contre la Religion. »

La conversation ainsi engagée, et certain qu'une interruption d'un moment ne la feroit pas changer, il se leva de table, et nous passâmes au salon où il reprit ainsi son discours : « Pour que la conduite de tous ces incrédules signifiât quel-

que chose, il faudroit qu'ils l'appuyassent sur de bonnes raisons, et qu'ils connussent parfaitement le fort et le foible de l'opinion qu'ils rejettent. Un paysan sans instruction qui voudroit raisonner astronomie vous feroit rire; et dans une question de ce genre, vous estimeriez plus l'avis d'un Cassini que celui de cent mille paysans. Eh bien! il en est de même de tous vos petits incrédules que vous prenez pour modèle : ils médisent de la Religion; mais que savent-ils de sa vérité ou de sa fausseté? l'ont-ils étudiée? connoissent-ils son histoire? ont-ils médité ses preuves?

—Vous voulez donc, mon oncle, l'interrompis-je ici, envoyer tous nos jeunes gens au séminaire, pour en faire autant de théologiens? cela n'est évidemment pas possible.

—Mon ami, je voudrois en faire au moins des êtres raisonnables, et pourront-ils mériter ce titre, tant qu'ils s'obstineront à condamner une chose qu'ils ne connoissent pas?

—Ils ne la condamnent pas, seulement ils n'en veulent pas pour eux.

—Pourquoi donc la blasphèment-ils à tout propos? pourquoi font-ils un objet de dérision de ceux qui la croient et la pratiquent? pourquoi cherchent-ils à ébranler la foi des foibles? pourquoi calomnient-ils sans cesse son esprit, son culte et ses mystères?

—Je puis vous répondre, mon oncle, que ce n'est pas la conduite du grand nombre : nous nous occupons de nos plaisirs, et rien de plus.

—Je vous félicite, si ce que vous dites de vous et de vos amis est entièrement vrai; malheureusement il n'y en a que trop d'autres qui méritent ce reproche. Mais vous ne faites pas attention à une chose, Alphonse, c'est qu'il n'en est pas de la Religion comme de tout le reste: il n'y a pas de neutralité possible avec elle. Ne pas se déclarer pour, c'est se déclarer contre; ne pas travailler pour le ciel, c'est travailler pour l'enfer. Que les hommes n'approfondissent pas des sciences qui sont inutiles à leur bonheur, j'y consens; qu'ils laissent, par exemple, les savans discuter si c'est le soleil qui tourne autour de la terre ou la terre autour du soleil, cette question et mille autres semblables n'influent en rien sur leur conduite ni sur leurs destinées. Mais quand on leur crie: Vous vous perdez; vous allez droit à un abîme: vous vous préparez une inévitable éternité de regrets, de remords et de supplices, quand vous pourriez vous assurer une éternité de joies, de délices et de plaisirs ineffables: ne tenir aucun compte d'un tel avertissement, c'est en vérité avoir perdu toute raison.

—Sans doute, si l'on n'avoit pas fait raisonnablement ce qu'on devoit pour s'assurer de sa vérité. Mais quelque mauvaise opinion que vous ayez de ceux qui n'y croient pas, beaucoup d'entre eux cependant se sont véritablement chargés de ce soin, et moi-même, je puis bien vous répondre que j'y ai donné tout le temps que ne réclamoient pas mes affaires.

—Oh, oh! vous avez donc des affaires, mon

neveu? Je ne vous en connoissois pas d'autres que celles de vos plaisirs.

—Mais on a toujours des comptes à régler, des amis à servir, des projets à poursuivre ; et puis on ne peut pas vivre comme un ours : la société impose des devoirs auxquels on ne peut se soustraire sans manquer aux convenances.

—C'est à dire que vous avez donné à ce soin le temps dont vous ne saviez que faire.

—N'importe ; je vous assure que j'ai beaucoup lu pour m'instruire sur ce sujet.

—Et vous avez sans donte choisi les auteurs les plus capables de vous éclairer?

—Vous comprenez bien qu'à mon âge je n'ai pas été lire des ouvrages trop sérieux. Vos auteurs ecclésiastiques sont d'une sécheresse qui rebute : jamais le plus petit mot pour rire, toujours des discussions à perte d'haleine ; il faut être un saint pour se plaire à une pareille lecture. Mais j'ai lu des auteurs estimés, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, et surtout beaucoup de romans moraux.

—Et c'est là que vous avez prétendu puiser la connoissance de votre Religion, dans les écrits de ses ennemis les plus acharnés! Je ne m'étonne plus de l'opinion que vous en avez prise.

—Mais je puis vous répondre, mon oncle, que ces auteurs-là la connoissent très-bien, et qu'ils en parlent en hommes qui sont sûrs de ce qu'ils disent.

—Oh! pour l'impudence, mon ami, je sais que ces messieurs-là n'en manquent pas. Mais

vous savez qu'on n'instruit pas une cause en n'entendant qu'une partie. Avez-vous vérifié la vérité des faits qu'ils rapportent, l'exactitude des passages de l'Écriture qu'ils citent? avez-vous lu les réponses qu'on a faites à leurs objections? avez-vous...?»

Ici je me hâtai de l'interrompre, car il m'auroit déroulé une série de questions qui n'auroit pas fini. «Mais, lui dis-je, pour vous satisfaire il faudroit renoncer à tout autre soin, et ne s'occuper que de celui-là; c'est l'affaire des théologiens, ce n'est pas la nôtre.

—Eh bien alors, la vôtre est de croire à ceux qui ont approfondi la question, et sont capables d'en raisonner avec connoissance de cause.

—C'est justement pour cela que nous croyons aux philosophes qui l'ont étudiée et nous ont fait part de leurs recherches. Ils ne sont pas, comme les prêtres, intéressés dans la cause, et leur avis est d'un tout autre poids.

—Que vous parlez bien, mon pauvre Alphonse, comme un jeune homme qui ne les connoît guère! Ils ne sont pas intéressés dans la cause, dites-vous; mais prenez-vous donc pour rien l'intérêt de leur amour propre, si satisfait de braver les opinions reçues, d'imposer ses sentimens à la multitude, de se faire admirer, d'acquérir une grande gloire? prenez-vous donc pour rien l'intérêt de leurs passions qu'ils débarrassoient ainsi de tout joug et dont ils excusoient les plus honteux égaremens? Prenez-vous donc

encore pour rien l'intérêt de leur fortune, qu'ils augmentoient souvent prodigieusement par le débit de leurs ouvrages, par les pensions, les titres, les cadeaux qu'ils recevoient? Mais, quand il seroit vrai qu'ils eussent été désintéressés, je dirois encore de même, que si vous les connoissiez mieux, vous ne pourriez pas davantage leur accorder raisonnablement votre confiance. Choisissez en effet celui de tous ceux que vous avez lus qui vous paroît en mériter le plus, et je suis prêt à vous prouver qu'indépendamment de ses mensonges avérés, de ses fausses citations, de ses raisonnemens absurdes, de ses maximes pernicieuses, il ne sait réellement, et dans la force du terme, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il pense. Voulez-vous en avoir la preuve? Nous n'avons qu'à passer dans ma bibliothèque, où j'ai quelques-uns de leurs ouvrages, et là, je vous en donnerai plus d'une que vous ne pourrez récuser. »

J'entends Jasmin qui vient m'avertir de descendre pour le déjeuner; je vais fermer ma lettre déjà assez longue, et demain je t'achèverai dans une autre le récit de notre conversation.

LETTRE QUATRIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 7 septembre 1827.

Oh ! mon ami, quel homme que mon oncle ! Je ne connoissois pas encore la moitié de son prix lorsque je t'en disois déjà tant de bien. Hier j'eus occasion de me promener seul dans le village, et j'en profitai pour causer avec plusieurs paysans ; les louanges qu'ils lui donnent, l'amour qu'ils lui portent, les bénédictions dont ils le comblent, seroient vraiment incroyables pour ceux qui ne connoîtroient pas sa sagesse et sa bonté. Ils m'en ont cité des traits qui mériteroient réellement d'être rendus publics, pour l'instruction de ceux qui, comme lui, sont appelés à exercer une grande influence dans les campagnes qu'ils habitent. Je conçois bien maintenant qu'il soit plus heureux que nous, et si j'arrive à son âge, certainement je prendrai le même parti.

Mais tout cela ne doit pas t'intéresser beaucoup, et je reprends la narration que je t'ai laissée imparfaite.

Arrivés dans sa bibliothèque, mon oncle me montra plusieurs rayons pleins d'ouvrages de philosophes : « Choisissez, me dit-il, celui que

vous estimez le plus, et, quel qu'il soit, je vais vous montrer combien vous êtes dans l'erreur à son sujet. » Je choisis Voltaire. « Vous n'avez pas la main heureuse, me dit-il, car le grand Voltaire, qui peut avoir quelque mérite comme littérateur, n'est en philosophie qu'un bien mince auteur, si peu sûr de ses idées qu'il se contredit à chaque instant, et je vais vous en donner facilement la preuve. » Alors, en prenant plusieurs volumes, il me fit lire tour à tour des phrases qui véritablement contiennent des contradictions évidentes, dont je ne l'aurois pas cru capable. Dans l'une, par exemple, il affirme que « l'orthodoxe ne se trompe pas en assurant l'immortalité de l'âme, puisque la foi *et la raison* démontrent cette vérité (1) »; dans l'autre, il dit : « Si Dieu n'étoit venu t'apprendre que tu as une âme immatérielle, immortelle, tu n'en aurois aucune preuve (2). »

Dans une lettre à Jean-Jacques, il professe la croyance d'un « Dieu *créateur*, intelligent, vengeur et rémunérateur, » et ailleurs, « il conçoit l'univers éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé de rien (3). »

Dans un endroit, il dit : « Les hommes font un détestable usage de la liberté que Dieu leur *a donnée et leur a dû donner* (4) » ; et dans un

(1) Questions encyclopédiques ; art. Ame.
(2) Diction. philosoph., art. Ame.
(3) Principe d'action, n. 4.
(4) Sur l'athéisme, ch. 9.

autre il soutient « qu'un destin inévitable est la loi de toute nature (1). »

Je te laisse à penser comme mon oncle appuyoit sur toutes ces contradictions, et quelle sotte figure je faisois; car je ne te parle que de celles dont je me rappelle le mieux. Mais il m'en a montré bien d'autres que je n'ai pas assez présentes à la mémoire pour te citer, et qui ont bien rabattu de mon admiration pour lui. Par malheur, je touchai machinalement un Rousseau; il crut que je voulois prendre ma revanche sur celui-là, et il se hâta de le soumettre à la même vérification que Voltaire. Il m'y lut ces phrases, que certainement on ne croiroit pas écrites par le même auteur.

« Cet Être qui meut l'univers, je l'appelle Dieu... *Je sais très-certainement* qu'il existe par lui-même, et que mon existence lui est subordonnée (2) »

« J'avouerai naïvement que ni le pour ni le contre ne me paroissent démontrés, sur ce point, par les seules lumières de la raison (3). »

« Dieu est bon, *rien n'est plus manifeste;* et sa bonté est l'amour de l'ordre... Dieu est juste, et sa justice est de demander à chacun compte de ce qu'il lui a donné; il est intelligent, etc. (4). »

« Si je viens à découvrir les attributs de Dieu,

---

(1) Principe d'action, n. 7.
(2) Emile, t. 2.
(3) Lettre à Voltaire.
(4) Emile, t. 2,

dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées : je les affirme sans les concevoir; et dans le fond, c'est n'affirmer rien (1). »

Que dis-tu, mon cher, d'une pareille découverte? Aurois-tu cru des hommes comme ceux-là capables de telles erreurs, qu'on appelleroit, avec raison, des sottises dans la bouche de tout autre? Mais ce n'est pas tout, écoute jusqu'à la fin le récit de notre conversation sur leur compte.

J'étois d'assez mauvaise humeur d'avoir été ainsi pris pour dupe, et, comme tu le penses bien, je me défendois fort mal. Mon oncle, qui est la bonté même, me dit : « Vous êtes chagrin, Alphonse, de voir ainsi détruire l'illusion à laquelle vous deviez une erreur que votre inexpérience vous rendoit chère ; mais si vous la remplacez par une réalité bien plus consolante, quel regret pourra-t-il vous rester? N'en doutez pas, mon bon ami; ces hommes que vous aviez pris pour vos maîtres ne pouvoient que vous égarer. Que pouviez-vous attendre de gens sans foi, sans loi, sans honneur, sans principes, sans conscience; d'hommes assez dépouillés de toute pudeur pour encenser tous les vices, flétrir toutes les vertus, excuser tous les crimes et préconiser les infamies les plus révoltantes; d'hommes orgueilleux enfin qui, nouveaux Érostrate, ont voulu, pour le triste plaisir de se faire un nom

(1) *Ibid.*, t. 2.

quelconque, détruire une religion que l'expérience de tous les siècles cependant montre comme nécessaire au bonheur de l'homme et au maintien des sociétés. Maintenant que vous les avez vus aussi peu d'accord avec eux-mêmes, affirmant un jour ce qu'ils ont nié la veille, réédifiant le lendemain ce qu'ils vont abattre encore le jour suivant, j'ai trop bonne opinion de vous pour craindre que vous leur accordiez encore une confiance qui feroit votre perte et dont j'ai dû chercher à vous guérir.

—Cependant, lui dis-je, affectant plus d'assurance que je n'en avois réellement, si leurs écrits étoient tels que vous le prétendez, et que plusieurs passages, j'en conviens, paroîtroient l'indiquer, comment auroient-ils autant d'admirateurs? Le monde, quoi qu'on puisse en dire, n'est pas composé de tous imbécilles.

—Cet exemple du grand nombre a donc un bien puissant attrait pour vous? Vous y revenez sans cesse, quoi que je puisse vous dire pour vous prouver le peu de confiance qu'il mérite : je vais essayer un dernier moyen de vous corriger de votre prévention. Voulez-vous que nous examinions chacune de ces personnes dont la réunion forme pour vous une autorité si entraînante? Voyons, citez moi toutes vos connoissances, et nous verrons ensuite ce que l'opinion de chacune d'elles a de si convaincant. »

Refuser la partie c'eût été m'avouer vaincu. Je fus donc obligé de les citer ; mais j'eus la précaution de ne nommer que les plus marquantes :

« Je suis très-lié, lui dis-je, principalement avec Forlis, Ruville, Fresac, Framecourt, Solignac, Briare et Boisemont.

—Et tous ces messieurs-là sans doute partagent votre incrédulité?

—Certainement, puisqu'il est vrai de dire que ce sont eux qui me l'ont inspirée : ils ne croient pas plus à la Religion chrétienne qu'à l'alcoran.

—Ils vous auront sans doute pour cela donné de bonnes raisons; ce sont ce que vous appelez des gens instruits.?

—Si vous entendez dire par là des savans, ils ne le sont pas tous; mais ils sont tous fort aimables et fort bien vus dans la société. Il ne peut y avoir que de l'honneur à leur ressembler.

—Voudriez-vous me donner une idée de leur mérite? Ce Forlis, par exemple, quel homme est-ce?

—Mais c'est un jeune homme fort riche, qui fait des vers comme un ange.

—Et Ruville?

—Oh! quant à lui, je vous le donne pour un mathématicien du premier ordre.

—Et Fresac?

—Fresac est recherché dans toutes les sociétés pour son talent sur le violon.

—Et Framecourt?

—Celui-là est un véritable savant; il a voyagé dans toute l'Europe, et il connoît au moins quatre ou cinq langues.

—Et Solignac?

—Il n'y a pas un seul roman qu'il n'ait lu, et il les apprécie avec un rare jugement.

—Et Briare?

—Il n'y a pas un meilleur danseur dans tout Paris.

—Et Boisemont?

—Oh! pour celui-là, c'est la perle! je crois qu'on auroit du mal à trouver un seul philosophe qu'il n'ait étudié.

—Pauvre Alphonse! me dit alors mon oncle; et voilà les grandes autorités qui ont dicté votre opinion! Mais que n'y ajoutez-vous encore votre cordonnier, votre tailleur, votre laquais, et tous ces crapuleux impies du dernier étage qui vont blasphémer la Religion en se grisant et se battant dans les cabarets? Puisque c'est le nombre qui vous détermine, vous auriez eu une masse d'incrédules plus imposante.

—Ah! mon oncle, que dites-vous? quelle comparaison vous établissez?

—Elle est cependant juste dans cette circonstance, mon ami : pourquoi un homme qui ne sait faire que des culottes ne raisonneroit-il pas religion aussi bien que celui qui ne sait faire que des entrechats?

—Mais ceux dont je vous parle ont reçu une éducation que les autres n'ont pas eue, et quand on a une certaine teinture des sciences, cela vous aide à raisonner un peu sur tout.

—Qu'importe leur éducation si elle a été étrangère à la Religion? Vous en avez reçu aussi, vous Alphonse, de l'éducation; mais si vous

n'avez en médecine, en physique, en astronomie, que les connoissances que vous aurez puisées en faisant vos thèmes et vos versions, croyez vous qu'un médecin, un physicien, un astronome tiendront un beaucoup plus grand compte de vos observations sur ces différentes sciences que de celles de votre laquais? Si vous aviez une maison à bâtir, seroit-ce à vos amis ou à un architecte que vous demanderiez un devis? Pourquoi ne pas faire de même dans une occasion bien plus importante? Convenez-en, Alphonse, ce ne sont pas leurs raisons qui vous ont déterminé, ce sont vos passions qui vous ont séduit; et tous, s'ils sont francs, devront faire le même aveu : ce n'est pas par conviction qu'ils sont incrédules, c'est par libertinage d'esprit et de cœur. Puisque vous avez lu d'Alembert, vous devez y avoir vu cette condamnation de leur conduite : « Le désir de n'avoir plus de frein dans les passions, dit-il, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion du sophisme, un grand nombre d'incrédules qui, selon l'expression de Montaigne, tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent (1).» Si vous voulez vous convaincre encore davantage de cette vérité, consultez tous ceux dont l'exemple vous a entraîné, cherchez à discuter avec eux les motifs de leur incrédulité; et je ne crains pas de le dire,

(1) De l'abus de la critique en matière de religion.

si vous voulez faire cet examen avec impartialité et sans prévention, vous ne trouverez, dans la bouche du plus grand nombre, que de plates railleries, de mauvaises défaites, et pas un peut-être ne vous en apportera lui-même des raisons capables de vous éblouir un seul instant par quelque apparence de vérité. Déplorable insouciance sur un objet aussi important! Dieu, le ciel, l'enfer, l'éternité cesseront-ils d'exister, parce que je les aurai jugés indignes d'occuper ma pensée? »

N'en déplaise à toute ta science, mon ami, je crois que tu aurois été fort embarrassé de répondre *ex abrupto* à de tels raisonnemens. Quant à moi, je t'avoue que plus j'y pense, et plus je crains que nous n'ayons pris une fausse route. Médite-les avec l'attention que mérite une affaire aussi grave, et écris-moi au plus vite les raisons que tu crois les plus propres à me rassurer, car je tremble d'être obligé à reconnoître enfin que je suis dans l'erreur. A vingt-quatre ans, quitter le monde et ses plaisirs, ce seroit un bien grand sacrifice : cependant tu me connois, si je le juge nécessaire, je saurai le faire, quoi qu'il m'en coûte.

LETTRE CINQUIÈME.

ÉDOUARD DE BOISEMONT A ALPHONSE DE MIRECOURT.

Paris, ce 8 septembre 1827.

Quelle triste cervelle que la tienne, mon pauvre Alphonse! Je rougis vraiment quand je pense que j'ai donné des leçons à un garçon qui me fait aussi peu d'honneur. Quoi! parce qu'un bon vieillard te caresse à défaut d'autre; parce qu'il t'étourdit de son bavardage, qu'il a quelque peu d'instruction et quelques bonnes qualités, te voilà tout de suite presque rendu! J'ai tardé exprès à te repondre pour voir jusqu'où iroit ta foiblesse. J'ai bien ri, tu peux m'en croire, en lisant la déclaration qui termine ta dernière lettre. Heureusement j'ai eu la discrétion de ne la montrer à personne; car autrement tu aurois été un homme déshonoré à tout jamais : « Si je juge ce grand sacrifice nécessaire, je saurai le faire, quoi qu'il m'en coûte. » Sais-tu bien qu'il y a là dedans du romantique, du sublime, de l'héroïque, et mille autres belles choses? Allons, mon cher, ceins tes reins du cordon de saint François; affuble-toi du capuchon, et le chapelet au côté, va quêter ta subsistance de porte en porte : ou si ce

genre de vie te paroît encore trop mondain, va t'enfoncer dans quelque sombre forêt, ou te percher au haut de quelque rocher, et là, dévot ermite, tu pleureras tes péchés et tu prieras pour nous, pauvres réprouvés, qui passons tristement notre temps à courir les bals, les spectacles, les fêtes ; à sabler le Champagne et à courtiser ces objets séducteurs... Mais je m'arrête, car je pourrois te faire revenir l'eau à la bouche, et je ne veux pas m'opposer à ta sainte vocation.

N'as-tu pas de honte vraiment de prêter une aussi sérieuse attention aux discours de ce bonhomme d'oncle? Peut-être en a-t-il fait, dans sa jeunesse, plus que toi et moi. Tu connois le proverbe : « Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. » Laisse-le donc expier ses péchés et fais ce qu'il a fait; dans quarante ans tu commenceras à penser si tu dois l'imiter également dans sa pénitence. Qui sait? peut-être qu'à ce moment, quand je n'aurai plus que faire des plaisirs du monde, moi aussi j'entrerai avec toi, par passe-temps, dans la confrérie des dévots. Mais en attendant que nous récitions ensemble le chapelet, buvons, mangeons, amusons-nous : la vie est trop courte pour en perdre les moindres instans en discussion sur des choses auxquelles nous ne pouvons rien connoître.

Voilà en deux mots, mon cher, la meilleure de toutes les raisons que tu puisses donner à ton oncle. Qu'il ait étudié sa Religion tant qu'il aura voulu, je lui défie d'apporter aucune preuve de sa vérité, à laquelle nous, dont il raille si agréa-

blement ce qu'il appelle l'ignorance, ne puissions faire de sérieuses objections : il suit donc de là qu'elle n'est pas aussi évidente qu'il le prétend. Et pourquoi veut-il alors que nous allions nous gêner pendant toute notre vie pour une chose qui, à la rigueur, peut être vraie, comme aussi elle peut ne pas l'être? Si Dieu avoit véritablement voulu que nous y crussions, il lui auroit donné un tel degré d'évidence que nous n'aurions pu lui refuser notre assentiment; et puisqu'il la laisse couverte d'un voile si épais, n'est-il pas raisonnable de penser qu'il se soucie fort peu que nous y croyions ou n'y croyions pas? Cette opinion d'ailleurs est plus honorable pour lui que celle des théologiens qui le rendent si jaloux de nos hommages, comme s'ils pouvoient ajouter quelque chose à sa gloire et à son bonheur. Avec ce seul raisonnement, si tu sais le faire valoir, tu peux le tenir en échec pendant tout le séjour que tu feras chez lui. Arrange-toi pour en avoir assez; car, pour le moment, je n'ai ni le loisir ni l'envie de perdre mon temps à t'en fournir d'autres.

Tu es tellement absorbé dans tes discussions que, dans tes dernières lettres, tu ne me demandes même pas de nouvelles. Il y en a cependant ici quelques-unes auxquelles tu ne pourras t'empêcher de prendre part. Ce pauvre Framecourt a terminé lundi dernier sa débile existence. A trente-deux ans, il meurt de consomption : c'est fâcheux, mais il a dû le regretter moins qu'un autre, car il a plus vécu pour les plaisirs, pendant ce court espace de temps, que bien d'autres pendant la

plus longue carrière. Ses parens l'ont tourmenté pour qu'il appelât un prêtre; il s'y étoit long-temps refusé, cependant, lorsqu'il a définitivement compris que c'étoit fait de lui et qu'il falloit partir, il a commencé à montrer de la foiblesse et il l'a demandé lui-même à grands cris. On s'est empressé d'en aller chercher un; mais lorsqu'il est arrivé, le malade n'avoit plus sa raison, et il n'a pu rien faire.

La petite comtesse a rompu avec le marquis, qui en dit maintenant pis que pendre. Son successeur est encore un secret dans lequel cependant le public ne tardera sans doute pas long-temps à être admis. On nomme plusieurs prétendans, mais il n'est pas sûr que son choix soit encore fait. Sa maison est toujours aussi brillante; on y joue un jeu d'enfer. Le chevalier de Miremont y a perdu dernièrement vingt mille francs; il est parti comme un furieux pour ses terres, où il va faire payer cet échec à ses pauvres fermiers, auxquels il ne ménagera pas les frais, s'ils n'ont pas d'argent comptant à lui donner pour prendre sa revanche et satisfaire à quelques créanciers qui commencent à le presser sérieusement.

On dit que nous allons perdre le jeune Bachemont que nous trouvions si aimable et qui nous donnoit de si jolis déjeûners. Il paroît que son père a fait une fausse spéculation dans laquelle il a perdu immensément, et qu'il a éprouvé, en outre, une forte banqueroute de près d'un million. Voilà ce que c'est que ces fortunes de banquiers : aujourd'hui tout cousus d'or, et demain

sur la paille. J'en suis fâché pour son fils, qui étoit un bon enfant, et pour ce pauvre Fresac qui avoit placé près de cent mille francs chez lui à gros intérêts. Il y a de mauvaises langues qui prétendent que sa faillite n'est qu'une spéculation pour se dédommager de ses pertes mais je n'en crois rien.

Cet étourdi de Saint-Ange, si volage lui-même, ne s'est-il pas avisé dernièrement d'être jaloux de sa femme? Il s'est offensé des assiduités de Bouville auprès d'elle et lui a cherché querelle. Ils se sont battus, et il en est résulté un grand coup d'épée qui a mis le soupçonneux mari au lit pour six mois au moins, à ce que prétendent les médecins. Les projets de vengeance qu'il y formoit contre sa femme ont tellement effrayé celle-ci, qu'elle a cru prudent de s'y soustraire par la fuite : elle court le monde en ce moment avec son chevalier.

Paris est assez triste dans cette saison. La société est dispersée, tout le monde est à la campagne; les spectacles ne sont pas tenables par la grande chaleur qui y règne : aussi je pars demain avec Forlis pour son château de Marville. Adresses-y-moi tes lettres, et surtout tâche que je n'aie plus à rougir de mon élève.

LETTRE SIXIÈME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A ÉDOUARD DE BOISEMONT.

Surville, ce 15 septembre 1827.

Que de fâcheux événemens depuis mon départ de Paris! Je plains de tout mon cœur ce pauvre Framecourt. Quelque abondamment qu'il ait joui des plaisirs de la vie, pendant sa courte existence, il n'en est pas moins dur de mourir à trente-deux ans; et je doute fort que le souvenir du passé ait pu lui adoucir, à ses derniers momens, les regrets qu'a dû lui causer la perte de ces longues années dont il s'est ainsi privé par sa faute. Mais surtout, s'il est mort, comme paroîtroit l'indiquer la demande tardive qu'il a faite d'un prêtre, avec des doutes sur son avenir, quels n'ont pas dû être ses remords et ses craintes!

Sais-tu bien que si j'avois raconté à mon oncle tous ces malheurs que tu me cites d'un ton si indifférent, il y auroit trouvé un beau texte de déclamation contre le monde? Et entre nous, il n'auroit pas si tort. Mais rassure-toi, je n'ai pas commis cette imprudence : quelque effet que ses leçons aient produit sur moi, je tiens à ma chaîne

par de trop doux souvenirs, pour pouvoir la rompre aussi facilement.

Je m'indigne quelquefois de la sentir encore peser sur moi, et j'y reviens l'instant d'après plus fortement que jamais. Je suis vraiment dans une position où je puis dire, à la lettre, que je ne sais ce que je veux. Quand j'entends mon oncle, et plus encore, quand je le vois si bon, si doux, si aimé, si heureux et si digne de l'être, il me semble que tout est fini, et que je vais chercher à jouir du même sort par la pratique des mêmes vertus; mais quand ensuite ma mémoire vient me rappeler le souvenir de Paris et de ses plaisirs, adieu toutes mes résolutions; je brûle de quitter ce tranquille séjour et de me retrouver au milieu d'un monde trop séduisant, malgré ses dangers, pour pouvoir jamais être oublié.

J'espérois que ta lettre feroit cesser toutes mes irrésolutions, et que tu saurois me fortifier, par de bonnes raisons, dans ces sentimens que tu m'as inspirés et qui causent aujourd'hui mon tourment : à quelques lignes près, qui encore me paroissent bien foibles, malgré toute l'envie que j'aurois d'y applaudir, et qui ne m'apprennent que ce que je savois déjà tout aussi bien que toi, je n'y ai trouvé que des plaisanteries sur une matière fort peu plaisante cependant. Je suis bien étourdi j'en conviens; néanmoins, ici où je ne suis pas assez distrait pour ne jamais réfléchir, quand je pense à ce mot, *une éternité*, j'avoue que toute ma légèreté disparoît, et que je ne puis m'empêcher de trouver qu'elle mérite plus d'at-

tention que nous ne lui en donnons. Ta lettre elle-même, toute passablement impie qu'elle est, a augmenté en moi cette disposition. Tu reconnois que la Religion peut, à la rigueur, être vraie, comme elle peut aussi, ajoutes-tu, ne l'être pas : mais si elle est vraie, que n'avons-nous pas à craindre? Écoute ce que pensoit à ce sujet La Bruyère, dont je lisois dernièrement les ouvrages dans la bibliothèque de mon oncle; j'ai transcrit ce passage exprès pour te l'envoyer : « La Religion est vraie ou elle est fausse, dit-il; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire : ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux! L'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu (1). »

Si nous nous rassurons en comptant les auteurs qui pensent comme nous, il me semble que nous devrions, par la même raison, nous effrayer en comptant ceux qui pensent autrement, et qui les valent bien. Celui que je te cite ne me paroît

(1) Ch. xvi, des Esprits forts.

pas fort épris des incrédules, car il dit au commencement du même chapitre : « Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin? quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile; et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous doivent se rapporter; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle? »

Ne crois pas, malgré tout ce que je viens de te dire, que ma conversion soit déjà faite : je ne pense au contraire qu'en tremblant à sa possibilité; et si je trouve qu'il faut de bonnes raisons pour braver des menaces aussi terribles que celles de la Religion, je n'en exige pas de moins bonnes pour renoncer à des plaisirs qui me sont aussi chers. Puisque tu m'abandonnes, je vais faire mes efforts pour me suffire à moi-même, et depuis hier, j'ai commencé à mettre par écrit, pour être plus sûr de n'en oublier aucune, les objections que je veux faire à mon oncle : une fois que mon travail sera fini, alors j'aborderai franchement la question avec lui, et la discussion ira vite.

Depuis ma dernière lettre, nous n'avons pas eu de conversation suivie sur ce sujet; seulement quelques phrases indirectes qu'il a trouvé l'occasion de m'adresser de temps en temps, mais rien de sérieux. Il est vrai que nous avons presque fait les petits libertins : trois grands dîners dehors, deux au château et plusieurs parties de chasse, ont pris tout notre temps. Malgré cette dissipation dans laquelle nous avons vécu, j'ai cependant entendu plusieurs leçons qui ne m'étoient pas adressées, mais qui ne m'en ont pas fait moins d'effet. Tu ne te figures pas quel est l'aplomb et l'esprit d'à-propos de mon oncle, chaque fois qu'il veut répondre à ceux qui s'émancipent un peu devant lui sur le compte de la Religion. Il a même par fois une manière à lui de présenter ses observations, qui les rend tout à fait désespérantes pour ses adversaires. Je me suis tenu les côtés, l'un de ces jours derniers, pour ne pas éclater de rire de la confusion dont il couvrit un petit incroyable, tout frais débarqué de je ne sais où, et qui se croyoit sans doute un grand personnage, parce qu'il parloit de tout à tort et à travers. Ce petit monsieur s'avisa de vouloir persiffler la foi chrétienne et s'amusa à gloser sur cette maxime de l'Évangile : *Heureux les simples d'esprit !* Il faisoit cet effort de génie devant cinq ou six personnes alors rassemblées dans une embrasure de croisée. Mon oncle, qui lui avoit laissé le champ libre jusqu'à ce moment pour toutes ses autres bêtises auxquelles il n'avoit rien répondu, ne crut pas devoir laisser passer

de même le perfide commentaire qu'il faisoit de ces paroles, et comme celui-ci qui, à coup sûr, n'est pas physionomiste, s'adressoit à lui pour avoir son approbation : « Je ne partage pas votre opinion, lui dit mon oncle, car j'aime mieux être simple d'esprit avec de bonnes gens tels que Bossuet, Fénélon, Pascal, Racine, Turenne et Condé, que grand génie avec les libertins, les escrocs, les voleurs et les galériens. J'ai même dernièrement renvoyé un de mes domestiques, uniquement parce que je me suis aperçu qu'il commençoit à s'élever à la hauteur de ces messieurs. » Si tu avois vu la figure de mon petit bonhomme à cette réponse et le demi-tour à droite qu'il a fait, pour aller, tout en sautillant, arranger sa cravate et refriser ses cheveux près d'une glace, à l'autre bout du salon, tu n'aurois pas eu, comme moi, la force de garder ton sérieux. Je me suis retrouvé auprès de lui, cinq minutes après, et comme il ne nous connoissoit ni l'un ni l'autre, il m'a fait de grandes plaintes de l'impolitesse de ce vieux monsieur, et il n'a pas manqué de me dire que, à coup sûr, ce ne pouvoit être qu'un *éteignoir :* « Il est bienheureux de son âge, a-t-il ajouté, sans cela je lui aurois appris à mesurer ses paroles. » J'étois en gaîté; cette ridicule bravade me fit penser que mon homme n'avoit pas plus de cœur que d'esprit. Je voulus m'en assurer et je lui dis : « Qu'à cela ne tienne; je suis son neveu, et prêt à vous répondre pour lui. » Sa couleur et son ton changèrent de suite. Après une pause d'un moment :

« J'en suis enchanté pour vous, me répondit-il : il a un air très-respectable, ce monsieur-là. » Là-dessus, nouveau demi-tour à droite, et un quart-d'heure après je le vis monter en voiture pour retourner chez lui.

Cela n'est, pour ainsi dire, qu'une farce que je te raconte pour t'amuser, quoique cependant le mot de mon oncle reste, et que tu aurois du mal à y reprendre quelque chose. Mais je l'ai vu engagé dans des discussions plus sérieuses, et où j'ai pu remarquer de même combien le monde a souvent tort dans les reproches qu'il fait à la Religion.

Nous étions à dîner dans un château voisin. On vint à parler d'une personne qui avoit la réputation d'être fort dévote, et qui venoit de perdre un procès considérable d'où dépendoit sa fortune et celle de ses enfans. Plusieurs convives assurèrent qu'elle ne l'avoit perdu que par sa négligence, et pour n'avoir voulu se déranger en rien des minutieuses pratiques de piété dont elle s'étoit fait une habitude, se remettant de tout, disoit-elle, aux soins de la Providence. Cette conduite, comme tu penses bien, fut généralement blamée; plusieurs même commencèrent à en prendre occasion de tourner la piété en ridicule. Mon oncle, qui n'avoit encore rien dit, prit alors la parole, non pas, comme je le craignois, pour prendre la défense d'une négligence coupable, mais pour empêcher les fausses conséquences qu'on vouloit en tirer. Il montra combien il seroit injuste de décrier la piété, pour des

fous qu'elle est la première à condamner : « Si l'on voit, dit-il, certains dévots tomber dans ces excès, c'est à la fausseté de leur esprit ou à la lâcheté de leur caractère qu'il faut l'attribuer : supposez-les impies, ils n'en deviendront ni plus sensés ni plus actifs. » Une vieille dévote qui étoit à ce dîner ne put approuver ce discours de mon oncle : « Quoi ! Monsieur, lui dit-elle, vous qui passez pour un homme si pieux, vous accusez la piété ?—Dieu m'en préserve ! Madame, lui répondit-il, je n'attaque que ses abus.—Peut-on avoir trop de confiance en la divine Providence, continua-t-elle ? Est-ce que Notre-Seigneur ne nous a pas défendu de nous inquiéter de la nourriture et du vêtement ?—Oui, Madame, il nous a défendu d'en prendre des soins trop excessifs ; mais il n'a nulle part promis aux paresseux de leur envoyer des habits tout faits et du pain tout cuit. » Ce mot de paresseux parut la choquer, et elle reprit avec aigreur : « Peut-on nommer ainsi des gens qui ne négligent les choses de la terre que pour s'occuper de celles du ciel ?—Ce n'est pas moi, Madame, répartit mon oncle, qui leur ai donné ce nom, c'est quelqu'un dont vous ne révoquerez pas l'autorité, c'est le grand Bossuet. « Il y a, dit-il, un abandon à Dieu qui vient de force et de piété ; il y en a un qui vient de paresse. S'abandonner à Dieu sans faire de son côté tout ce qu'on peut, c'est lâcheté et nonchalance... Ce n'est pas en vain qu'il nous a donné une sagesse, une prévoyance, une liberté ; il veut que nous en usions. Ne le faire pas, et dire

en son cœur : J'abandonnerai tout au hasard, et croire qu'il n'y a point de sagesse parmi les hommes, sous prétexte qu'elle est subordonnée à celle de Dieu ; c'est disputer contre lui, c'est vouloir secouer le joug et agir en désespéré (1). » —Je ne savois pas, dit notre dévote, que monsieur Bossuet eût parlé ainsi.—Vous pouvez encore, dit mon oncle, y ajouter Massillon, qui a répété la même vérité en d'autres termes : « C'est se faire une fausse idée de la piété, dit ce grand orateur, de se la figurer toujours timide, foible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, et une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la Religion que pour mettre le trouble et la confusion, où elle auroit dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même; c'est le caractère d'un esprit foible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la Religion : en un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence (2). »

Tu sens bien qu'après ces deux citations de *messieurs* Bossuet et Massillon, notre dévote n'eut plus rien à dire, et tous ceux qui avoient apprêté à loisir quelque agréable impromptu sur

(1) Pol. sac. liv. VII, art. 6, prop. 11.
(2) Petit Carême, serm. du Dim. des Rameaux.

la piété, en furent pour leurs frais d'imagination.

Mais c'est surtout dans la circonstance que je vais te rapporter, que mon oncle m'a le plus étonné par la facilité de son élocution et par la force de son raisonnement. C'étoit à la suite de l'un de ces deux grands dîners qu'il a donnés et dont je t'ai parlé. Après qu'on eut bien politiqué, la conversation s'engagea sur un livre de philosophie qui venoit de paroître, et une personne de la compagnie en prit occasion d'exalter avec emphase les lumières que cette science avoit répandues et les services qu'elle avoit rendus : cette personne parloit bien, et fut généralement applaudie. Mon oncle, à qui ce nom de philosophie fait, je crois, à peu près le même effet que la vue de l'eau sur les hydrophobes, ne voulut pas laisser passer ce discours sans réponse : « Je me plais, Monsieur, dit-il à l'orateur, à rendre justice au talent avec lequel vous venez de nous faire un aussi brillant tableau de ce que vous appelez les heureux résultats de la philosophie. Toutefois, avant d'applaudir aux éloges que vous lui avez donnés, comme il y a deux sciences qui s'en attribuent également le nom, et que j'estime l'une autant que je méprise l'autre, je crois à propos de vous expliquer mon opinion sur toutes les deux, afin qu'on ne se méprenne pas sur celle à laquelle je rends mes hommages.

» Il est, comme l'observe très-bien un judicieux auteur, une philosophie universelle, une philosophie toujours subsistante au milieu des erreurs

humaines, une doctrine toujours triomphante des variations de l'esprit. Elle brille dans les âges barbares comme dans les siècles éclairés; elle sort intacte du milieu des révolutions; elle survit aux persécutions et à l'ignorance; elle est toujours la même, toujours pure, toujours sublime : telle on la trouve à la première origine des hommes, telle elle se rencontre dans le cours des âges, telle elle se conserve encore aujourd'hui sous nos yeux, dans les sociétés corrompues par les lumières modernes (1). C'est cette philosophie, Monsieur, que je me plais à entourer de tous mes respects, parce que si elle n'est pas la Religion même, du moins elle se confond avec elle; elle lui prête ses armes pour combattre leurs ennemis communs; elle donne des forces à notre esprit, elle agrandit notre intelligence.

» Maintenant il en est une seconde qui veut marcher sans autre appui que ses propres forces, et qui prétend n'avoir besoin d'aucun secours étranger pour remplir l'objet qu'elle se propose : celle-là, je la méprise dans sa source, qui n'est et ne peut être que l'erreur, autant que je la crains dans ses effets, qui ne sont et ne peuvent être que le malheur des individus et la ruine des sociétés. Les succès qu'elle a obtenus et l'enthousiasme qu'elle a inspiré ne sauroient m'éblouir en sa faveur. De tout temps, l'homme a été inconséquent; en flattant ses passions et son inté-

(1) Laurentie, Intr. à la Philosophie, ch. IV.

rêt du moment, il n'a toujours été que trop facile de le séduire. Sans donc m'occuper de ce chorus d'applaudissemens dont elle se montre environnée, je veux, pour m'assurer de la confiance et de l'amour qu'elle mérite, rechercher d'abord ce qu'elle est, et je trouve pour solution à cette première question, qu'elle n'est ici une science, ni une doctrine, ni même un système. Quel nom donner, en effet, à cette divagation continuelle de mille esprits divers qui tous, se combattant, se déchirant, s'entre-détruisant, ne laissent dans mon âme que le pénible dégoût que lui inspirent tant de contradictions, au milieu desquelles je chercherois en vain une vérité constamment avouée, un principe universellement reconnu?

» Si je l'interroge ensuite pour connoître au moins quel est son objet : Nous recherchons la vérité, me répondront ses plus fameux docteurs. Ce but est louable sans doute ; mais depuis qu'il existe de ces philosophes qui recherchent la vérité, quelle vérité ont-ils découverte? Est-ce à eux que nous devons la connoissance d'un Dieu, celle de l'immortalité de notre âme, celle des récompenses ou des châtimens qui nous attendent dans l'autre vie? Sont ce eux qui nous ont appris à aimer notre prochain comme nous-mêmes, à être laborieux, chastes, vigilans, bons amis, bons citoyens, bons pères, bons époux? Non, toutes ces vérités et tous ces préceptes étoient connus avant que la philosophie existât. Quelle est donc son utilité, lorsqu'il est aussi constant que

la vérité, qu'elle fait profession de rechercher, est déjà découverte, et qu'après des milliers d'années d'efforts, elle est encore impuissante à nous en montrer une seule dont nous lui soyons redevables?

» Si ses effets sont nuls pour le bonheur de l'homme, combien au contraire ne sont-ils pas funestes à son repos et à la tranquillité des États?
« Audacieuse et téméraire, secouant tout joug, opposée à tout culte, ennemie de la Divinité même, elle rompt les liens les plus sacrés de la Religion et de la morale, et n'en vouloit, disoit-elle, qu'à la superstition et au fanatisme. Sous prétexte de prendre en main les intérêts des peuples, elle les divise d'avec le souverain et porte le souverain à se défier de son peuple, tandis que la confiance et l'amour doivent les réunir. Partout où elle voit des chefs et des maîtres, elle crie au despotisme et invite à le confondre avec une autorité légitime, dont toutefois les abus même seroient moins à craindre que ceux d'une liberté excessive et d'une entière indépendance. Elle nous arme contre les princes et contre les lois, en ne cessant de déclamer contre leur tyrannie. Elle resserre les cœurs et les rend durs et insensibles en leur inspirant un secret égoïsme, en les attachant à leur intérêt personnel, dans ces mêmes livres où elle nous parle si souvent d'humanité et de bienfaisance. Elle énerve les hommes et prépare la ruine des empires en faisant l'éloge des passions, du luxe et de la volupté... Que dirai-je enfin? Elle nous trompe,

nous éblouit, nous aveugle en promettant de nous éclairer (1).

» Sous quel rapport mériteroit donc nos hommages une philosophie vaine dans son objet, pernicieuse dans ses effets, et j'ajouterai, en finissant, méprisable dans ses chefs? Si j'examine en effet la conduite des plus célèbres d'entre eux, quel autre sentiment que celui du mépris pourrai-je avoir pour un Bayle, par exemple, qui se vante de *protester contre tout ce qui se dit et ce qui se fait*, et qui porte cet amour de la contradiction jusqu'à contester un événement avoué et reconnu par l'Europe entière et dont il avoit sous les yeux les preuves parlantes (2)? pour un Voltaire, que des mémoires authentiques nous peignent ingrat, calomniateur, voleur, menteur, insolent avec ses inférieurs et rampant jusqu'à la bassesse avec ses supérieurs, sacrifiant toute autre considération à celle de son amour propre et ne connoissant d'autre loi que son intérêt, d'autre règle que ses passions, d'autre guide que son ambition? pour un Rousseau qui avoue n'écrire que dans ses accès de fièvre, que domine un sot orgueil et qu'asservissent de hon-

(1) Comte de Valmont, Lettre 46.

(2) Dans une compagnie nombreuse à La Haye il soutint que les Français n'avaient point perdu la célèbre bataille de Hochstet, quoique toutes les Gazettes l'eussent annoncé, que les suites de cette bataille fussent visibles, et qu'il se trouvât là même présens deux officiers qui y avoient été faits prisonniers.

teuses inclinations, qui compose un traité d'éducation pour les enfans et qui envoie les siens à l'hopital? pour un Helvétius, l'avocat des prostituées et des vices les plus infâmes? pour un d'Alembert, modèle achevé d'hypocrisie, et pour tant d'autres enfin qui, marchant sur d'aussi glorieuses traces, ont fait du mensonge et de la calomnie un principe, une habitude, un devoir même? »

Si tu avois été là, j'ignore si tu aurois pu trouver quelque chose de bon à répondre à mon oncle; mais ce que je puis te dire, c'est que l'avocat de la philosophie, qui cependant ne paroissoit pas un sot, fit de vains efforts pour la relever de cette condamnation. Il voulut opposer à ce que mon oncle avoit dit de la conduite des philosophes un tableau de celle de bien des chrétiens, et même d'un certain nombre de prêtres que l'histoire nous montre coupables de grands vices et de grands crimes; mais il eut bientôt la bouche fermée par cette seule observation, à laquelle en effet je ne vois pas de réplique possible: « Les chrétiens qui se livrent au vice agissent évidemment contre la doctrine qu'ils professent; les philosophes qui tiennent la même conduite sont au contraire conséquens avec les principes qu'ils proclament dans leurs ouvrages. Quelle comparaison pouvez-vous établir entre une croyance qu'il faut abandonner si l'on veut devenir criminel, et une autre qu'il faut démentir si l'on veut vivre vertueux? »

Comme je te l'ai annoncé au commencement

de ma lettre, tu vois que, sans avoir eu de conversation particulière avec mon oncle, je n'en ai cependant pas moins entendu parler sur la Religion. J'ai trouvé ces discussions tellement intéressantes que, pour ne pas te les donner tronquées, j'ai pris la peine de copier moi-même, dans les auteurs, les passages que mon oncle avoit cités. Tu ne m'en remercieras peut-être pas; mais ce n'en est pas moins un bon office que je te rends, en échange des plaisanteries dont tu m'accables.

LETTRE SEPTIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 22 septembre 1827.

J'ai terminé le travail dont je t'ai dit, dans ma dernière lettre, que je m'occupois; mais au moment d'entrer en discussion réglée avec mon oncle, comme j'en avois formé le projet, une frayeur subite m'a saisi, et mesurant la grandeur des engagemens que j'allois prendre, j'étois prêt à renoncer à ma résolution; il n'a pas fallu moins que la circonstance que je vais te rapporter, pour me rendre tout mon courage.

A la suite d'une assez longue promenade que nous venions de faire dans son parc, nous nous reposions dans une grotte qu'il y a fait con-

struire pour échapper aux ardeurs du soleil; là il me racontoit plusieurs événemens de sa jeunesse, qui me parurent indiquer qu'il n'avoit pas toujours eu cette ardente dévotion qui le caractérise maintenant; je lui en fis l'observation; loin de la prendre mal, ou de chercher de vaines excuses, il m'avoua qu'effectivement, quoique jamais il n'eût douté des vérités de la Religion, cependant les nombreuses traverses dont sa vie avoit été remplie, lui en avoient souvent fait négliger les devoirs, et quelquefois même oublier les principes. « Peut-être, ajouta-t-il, ce malheureux état auroit-il fini par me faire tomber dans un oubli total de ses lois, lorsque Dieu me rappela à lui, par un de ces coups de la grâce, qui sont d'autant plus précieux à celui qui sait en profiter, que son action divine y paroissant moins visiblement, elle laisse à notre obéissance un mérite plus entier: une simple réflexion qu'elle me suggéra me fit entrevoir l'abîme dans lequel j'étois prêt à tomber, et depuis ce temps, je n'ai jamais perdu de vue le soin de l'éviter. Je serois heureux si elle pouvoit produire en vous le même effet, et pour peu que vous pensiez que son récit puisse vous intéresser, j'en ai toutes les circonstances encore assez présentes à la mémoire, pour me permettre de vous les raconter.

Je l'assurai du plaisir qu'il me feroit, et alors il poursuivit ainsi:

« Une mission secrète que j'avois reçue de Louis XVIII me forçoit, en 1803, de rester à

Paris sous un nom supposé : un jour, invité par la sérénité d'une belle matinée d'automne, j'avois abandonné la ville, et respirant avec plaisir l'air si pur des campagnes, j'errois au hasard dans la plaine. Libre un moment des cruels soucis qui m'agitoient, j'aimois à laisser mon imagination, réjouie du spectacle enchanteur dont elle étoit environnée, voltiger de scène en scène, de supposition en supposition. Avec quelle ardeur elle se prêtoit à une illusion qui lui présentoit l'image du bonheur! Entraîné par mes séduisantes rêveries, promptes à convertir en idéales réalités, mes vœux, hélas! bien inutiles; j'étois heureux, que pouvois-je désirer de plus? et combien souvent les hommes ne croient-ils pas tenir le bonheur, lorsqu'ils n'en embrassent que l'ombre! Tout-à-coup un château d'une architecture noble et élégante s'offre à ma vue; ses larges avenues, ses vastes cours, ses jardins dans lesquels l'art et la nature ont réuni leur luxe le plus séduisant, tout m'annonce la demeure d'un grand personnage. « Oh! m'écriai je dans un premier moment d'admiration, qu'il est heureux celui qui possède un pareil séjour! La vie n'est pour lui qu'une suite continuelle de nouvelles jouissances : sans cesse entouré de nombreux amis, peut il connoître l'ennui? La nature n'a rien qui puisse contrarier ses plaisirs, et l'inconstance des saisons aide même à leur variété. Heureux à la ville, heureux à la campagne, partout il trouve le bonheur, et moi!... » Ici une salutaire et subite réflexion arrêta le cours des fâcheuses pensées

auxquelles alloit me livrer la pénible comparaison de ma position avec celle du riche propriétaire dont j'envoiois le sort : « Insensé! me dis-je, puis-je bien désirer ce que je ne connois pas? Peut-être ces dehors trompeurs couvrent des maux plus réels encore et plus grands que les miens. Peut-être courbé sous le poids de mille infirmités, cet objet infortuné de ma sotte jalousie ne désire-t-il plus que le moment qui le délivrera de l'insupportable fardeau de sa douloureuse existence. Peut-être déchiré par les peines du cœur les plus vives, toute joie depuis longtemps lui est-elle étrangère. Trahi par son ami dans ses plus chers projets, déshonoré par celle qu'il aimoit, inquiet pour une fortune que de ruineuses prodigalités ont compromise, victime de la calomnie de ses ennemis, tremblant pour un fils dont la santé excite ses alarmes, ou dont les criminels excès l'épouvantent, quel moyen d'être vraiment heureux dans une seule de ces positions, et combien d'autres malheurs encore ne peuvent-ils pas l'atteindre? Que si, jusqu'à ce jour, il n'a goûté qu'un destin prospère, s'il a pu échapper à tant de circonstances ennemies, l'avenir et son effrayante obscurité sont toujours là : demain, aujourd'hui peut-être va sonner la dernière heure témoin de son bonheur.

» Découragé par d'aussi tristes considérations, mon esprit, qu'avoit séduit une première idée de bonheur, vouloit, mais en vain, trouver un remède à des maux inévitables. Les accidens nombreux qui nous menacent continuellement,

les maladies auxquelles nous sommes exposés, la mort enfin, à laquelle nous ne pouvons échapper, ne me laissoient jamais que la perspective d'un bonheur incertain et trop court : « Non, m'avouai-je alors avec douleur, tant qu'un être supérieur à l'homme ne l'aura pas soustrait à toutes ces craintes qui suffisent seules pour empoisonner son existence, au milieu des jouissances les plus vives et les plus abondantes, il ne pourra jamais être véritablement heureux. » Et emporté par ce desir inextinguible de bonheur, continuel tourment d'une âme créée pour des biens infinis, et que ne satisferont jamais des biens finis, voilà ma vagabonde imagination perdue dans le vaste pays des chimères. Un de ces bienfaisans génies qu'admira mon enfance m'avoit doué des dons les plus précieux : des trésors remplacés aussitôt que dissipés, une santé inaltérable, ne laissoient plus de bornes possibles à mes jouissances; et pour les augmenter encore, je réunissois les agrémens de la figure aux charmes de l'esprit, les talens les plus séduisans aux connoissances les plus profondes. Quel mortel jouit jamais d'un sort aussi glorieux ? J'allai plus loin cependant encore, et pour mieux assurer l'accomplissement de tous mes désirs, une force plus qu'humaine et des membres invulnérables me rendoient supérieur aux entreprises les plus difficiles; pour éviter le trop lent accomplissement des vœux que je pourrois former, je fendois les airs avec une rapidité dont n'approche pas celle de l'agile hirondelle. Aucun élément ne

pouvoit me nuire; aussi tranquille au fond des eaux, au milieu des flammes que dans la retraite la plus paisible, rien ne pouvoit altérer mon invariable bonheur. Pour y mettre le comble, enfin ma complaisante illusion me rend héritier de l'anneau magique du meurtrier de Candaule, et désormais les rois eux-mêmes n'auront plus assez de gardes pour me cacher leurs plus secrètes actions. Quel océan de voluptés toujours nouvelles ne devois-je pas me promettre d'une semblable existence? Cependant, au milieu de ces agréables fictions, l'idée du moment où il faudroit quitter un bonheur aussi parfait vint attrister mon imagination; j'étois trop heureux pour m'y arrêter, et à l'aide de mon généreux protecteur, je chassai cette importune image assez loin pour la mettre pendant long-temps dans l'impuissance de m'effrayer; un seul mot de ce bienfaisant génie, et me voilà doué de cinq cents ans d'une félicité que m'envieroient les plus puissans rois de la terre. Mais c'est trop peu encore; je la demande et je l'obtiens pour mille ans. Quelle joie inexprimable! où est-il le mortel qui osera comparer sa chétive existence à ma glorieuse destinée? Oh! pour le coup, m'écriai-je, voilà bien le vrai bonheur! Que ne m'est-il donné d'en jouir, et que ne sacrifierois-je pas pour obtenir un bien aussi précieux? Seroit-il trop acheté au prix même de cette éternité dont l'espérance fait aujourd'hui ma seule consolation dans les maux que j'endure? L'éclair n'est pas plus rapide que le transport involontaire et bien

promptement dissipé qui me fit prononcer ce blasphème. Insensé! me dis-je, et ces mille ans n'auront-ils pas un dernier jour, une dernière heure? Plus malheureux à cet instant fatal que je ne le suis en ce moment, que seroient devenues mes jouissances évanouies? Et quand après des millions d'années de supplice, je me retrouverois encore avec désespoir au premier jour de mes interminables douleurs, que me serviroient alors mes plaisirs oubliés, ou dont le souvenir, si un Dieu vengeur me l'a conservé, ne feroit qu'accroître l'amertume de mes regrets?

» Anéanti sous le poids d'une aussi accablante réflexion, je ne vis plus que l'éternité et ses mystérieux abîmes. Comprenant alors toute la distance qui sépare le fini de l'infini, et comparant aux tristes joies de ce monde, à la misérable existence du grand nombre de ses habitans, les brillantes chimères dont je venois de repaître mon imagination, et qui cependant, comme des ombres légères, étoient disparues à la seule pensée de l'incompréhensible éternité, je m'écriai douloureusement : Grand Dieu! que les hommes sont inconséquens! et qu'il est insensé celui qui, pour courir après le vain fantôme d'un bonheur qu'il n'obtiendra jamais au gré de ses désirs, renonce à ne jouir jamais de ce torrent de voluptés sans borne, sans mesure et sans fin, qui devoit être son partage, et appelle sur sa tête des maux aussi désespérans dans leur durée qu'effroyables dans leur violence! »

Ce récit, si propre à me faire comprendre la

vanité des choses de ce monde comparées à celles de l'éternité, mit fin à toutes mes irrésolutions; et afin d'éviter d'y retomber plus tard, je profitai de mon premier enthousiasme pour avouer à mon oncle le projet que j'avois formé de le prier de m'éclaircir plusieurs doutes qui m'éloignoient encore de croire à la Religion. J'étois bien certain que ma déclaration seroit reçue avec joie, mais je ne m'attendois pas aux transports qu'il en fit éclater. D'où pouvoient-ils lui venir cependant, sinon de l'amitié qu'il me porte? car, je le répète encore, que gagne-t-il à ce que je sois chrétien ou impie? Et si après avoir étudié sa Religion comme il l'a fait, il est aussi persuadé des avantages qu'elle peut me procurer, seroit-il sage à moi qui ne la connois pas, de m'en rapporter à ma seule ignorance, et de refuser le secours de son expérience? Rien ne t'empêche de répondre affirmativement à cette question; mais si tu veux descendre en toi-même et n'écouter que ta raison, je suis certain qu'elle approuvera ma conduite.

A tout seigneur, tout honneur. J'ai commencé par lui expliquer les objections que tu m'as indiquées dans ta lettre; et malgré la force que tu leur supposois, il ne lui a pas fallu tout le temps de mon séjour chez lui pour les résoudre d'une manière satisfaisante : car tu n'as pas entendu parler sans doute de toutes ces mauvaises chicanes de procureur qu'on peut élever sur les vérités les plus reconnues, et qui n'ont d'autre but que celui d'embrouiller une cause; ce seroit se

refuser à la lumière plutôt que la rechercher, et ce n'est pas ainsi que je l'entends. Écoute donc ce qu'il m'a répondu : « Vous vous plaignez, me dit-il, de ce que les preuves de la Religion ne sont pas assez évidentes pour ne pas permettre d'objections, et vous concluez de là que Dieu se soucie fort peu que nous y croyions ou que nous n'y croyions pas. Je vous observerai d'abord que votre raisonnement est tout-à-fait contraire à l'idée que nous avons des perfections infinies de Dieu. Comment en effet accorder avec sa sagesse cette indifférence que vous lui supposez pour notre croyance, s'il est vrai, comme la Religion nous ordonne de le croire, que c'est lui qui nous l'a révélée? D'un autre côté, s'il n'en est rien, comment peut-il voir avec indifférence que nous prétendions l'honorer par un culte fondé sur une erreur aussi grossière? Convenez-en, mon ami, pour admettre votre raisonnement dans l'une ou dans l'autre de ces deux suppositions, qui sont cependant les seules possibles, il faudroit commencer par regarder Dieu comme un être inconséquent ou ami du mensonge; et votre cœur, d'accord avec votre esprit, se refuse sans doute à en concevoir une pareille idée.

Mais sans m'arrêter à cette considération, combien d'autres ne pourrois-je pas encore invoquer contre vous! Quoi! vous voulez des preuves de la Religion qui excluent toute objection? C'est à dire, vous voulez imposer des lois à Dieu; vous voulez qu'il se manifeste, non pas comme il plaît à sa sagesse, mais comme il plaît à vos

passions; vous renouvelez la demande que les Juifs faisoient à Jésus Christ en le crucifiant : « Il a sauvé les autres, disoient ils, qu'il se sauve lui-même, et nous croirons en lui. » Et vous, vous dites : S'il veut que je croie à sa Religion, il faut qu'il me l'annonce d'une voix claire et immédiate du haut des cieux. Mais qui êtes-vous pour lui imposer des conditions? Est ce lui qui a besoin de vous, ou vous qui avez besoin de lui? Et quand il vous donne des moyens suffisans pour le connoître et mériter les récompenses éternelles qu'il vous promet, quel droit avez-vous de lui en demander de plus grands encore, et qui peut vous autoriser à dire, je veux des preuves qui excluent toute objection? Ce raisonnement n'est pas seulement impie, il est encore inconséquent; car si vous vouliez agir dans toutes les choses de la vie comme vous le faites en ce moment pour la Religion seule, vous seriez forcé de nier les vérités les mieux démontrées, les plus sensibles et les plus certaines. Quoi de mieux constaté en effet que le mouvement? un philosophe le nie cependant : car que ne nient pas ces gens-là? Qu'on marche en sa présence, et toutes les objections du pyrrhonien tombent devant cette muette démonstration. Il en est de même de la Religion. Depuis dix-huit cents ans, les incrédules entassent contre elle objection sur objection; ils vérifient, ils raisonnent, ils argumentent, ils déclament : à toutes leurs difficultés elle oppose les paroles de Dieu qui l'établit; et survivant à tous ses ennemis confondus, depuis dix-

huit cents ans, elle poursuit glorieusement sa triomphante carrière. Elle n'est donc pas sans preuves suffisantes, puisque depuis un aussi long temps, et malgré tant de successives et continuelles attaques, elle a constamment été, et elle est encore aujourd'hui crue et pratiquée par tant de millions d'hommes qui, sous le double rapport de l'esprit et du cœur, valoient et valent bien ces incrédules dont vous m'opposez l'exemple.

» Si vous voulez maintenant connoître les raisons de cette obscurité que vous reprochez à la Religion, il me sera facile de vous les montrer dans l'infinie disproportion qui existe entre les idées de l'homme et celles d'un Dieu. Nous qui avons tant de peine à acquérir quelques notions incertaines sur quelque petite partie du système du monde physique, comment osons-nous avoir l'ambition de connoître le système général que Dieu a suivi, et dans lequel non-seulement *le physique, le moral et le métaphysique* sont combinés, mais dans lequel sans doute entrent encore bien d'autres ordres, pour lesquels nous n'avons ni termes ni idées? « Si, comme l'observe l'auteur à qui j'ai emprunté la réflexion précédente, quelqu'un des écrivains sacrés eût été tellement inspiré qu'au lieu de nous donner quelques dogmes détachés, il nous eût déduit ces dogmes de leur dépendance avec le plan général de la Divinité, il n'y a nulle apparence que nous y eussions pu rien comprendre : les principes d'où il eût fallu partir étoient trop élevés, la

chaîne des propositions étoit trop longue (1). » Mais en même temps que la connoissance générale du plan, qui nous eût été inutile, nous a été refusée, Dieu nous en a laissé apercevoir quelques parties, afin que ce que nous comprendrions pût porter notre esprit à admettre également ce que nous ne comprendrions pas; et c'est ainsi qu'il nous a placés à une distance convenable de lui, assez près pour que nous pussions l'entrevoir, assez loin pour laisser un mérite à notre foi et aux hommages qu'il demandoit de nous.

» Ici, mon ami, vous tombez encore dans une étrange erreur. Sans doute Dieu n'a pas besoin de nos hommages : ils ne peuvent rien ajouter à sa gloire et son bonheur; mais c'est nous qui avons besoin de les lui adresser pour nous le rendre propice, pour implorer sa miséricorde, pour lui prouver notre reconnoissance de ses dons, et en obtenir de nouveaux de sa libéralité. Si vous réfléchissez aux conséquences qui dérivent de votre opinion, vous reconnoîtrez facilement qu'elles ne vont à rien moins qu'à soustraire l'homme à toute dépendance de son Créateur, à le dispenser de toute reconnoissance envers son bienfaiteur, à rompre enfin la chaîne qui unit le ciel à la terre. Et quelle idée auriez-vous de Dieu, si vous pensiez qu'il peut voir avec indifférence ce coupable éloignement et cette mons-

(1) Maupertuis, Essai de philosophie morale.

trueuse ingratitude d'une créature qu'il avoit comblée de ses plus riches dons? »

Eh bien! monsieur l'opposant, qu'auriez-vous répondu aux raisons de mon oncle? En attendant que vous me l'appreniez, si toutefois vous ne jugez pas prudent de faire semblant de les trop mépriser pour prendre cette peine, je veux vous faire part de ce que j'ai tiré de mon propre crû. Quoique votre élève ait été battu pour son compte comme pour le vôtre, peut-être cependant trouverez-vous qu'il a dit tout ce qu'il étoit raisonnablement possible de dire. Je vous réserve ce récit pour ma première lettre, car la lassitude de mes doigts m'avertit que celle-ci est déjà passablement longue.

LETTRE HUITIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 26 septembre 1827.

Je voulois t'écrire hier, mais le temps a été si beau que j'ai préféré faire une battue, qui nous a valu quinze lièvres et vingt huit perdreaux; aujourd'hui que je me repose, je vais employer mon temps à te continuer le récit de ma conversation avec mon oncle.

J'en suis resté au moment où il venoit de me

prouver que nous devons un culte à Dieu. Ne trouvant rien à répondre aux raisons qu'il me donnoit, je lui accordai sa proposition, mais je contestai la nécessité d'un culte extérieur : « C'est en esprit et en vérité, lui dis-je, que Dieu veut être honoré, et toutes ces pratiques extérieures de piété, toutes ces cérémonies de l'Église, cette pompe qu'elle déploie dans ses fêtes, m'y paroissent tout à fait inutiles. »

« L'objection que vous faites, me répondit-il, n'est pas nouvelle; il y a long-temps qu'elle a été réfutée pour la première fois, et ceux qu'elle séduit encore aujourd'hui sont bien inexcusables. Sans doute Dieu ne sauroit se contenter des marques extérieures de notre piété : mais si elles sont nécessaires, ou même seulement utiles pour faire naître en nous ces sentimens intérieurs d'amour, de respect, d'adoration, de reconnoissance, que nous lui devons à tant de titres; si elles servent également à entretenir ces sentimens dans nos cœurs, à les y nourrir, à les y fortifier, comment oserez-vous les condamner? et pouvez-vous douter qu'elles ne produisent ces effets? L'expérience ne nous apprend-elle pas qu'il faut des spectacles pour attacher le peuple, et qu'une religion dépouillée de tout appareil extérieur seroit bientôt, selon la judicieuse remarque de l'*Ami des hommes*, reléguée dans l'empire de la lune? « Tout ce qui frappe nos sens, comme la beauté des lieux, l'ordre dans les assemblées, le silence, le chant, la majesté des cérémonies; tout cela, dit le savant Fleury,

aide même les plus spirituels à s'élever à Dieu, et est absolument nécessaire aux gens grossiers, pour leur donner une grande idée de la Religion et leur en faire aimer l'exercice (1). » Les protestans, qui ont renoncé à tout culte extérieur, ont plus d'une fois regretté de s'être ainsi privés de ces douces impressions qui nourrissent notre foi par les sentimens d'une dévotion affectueuse. Un philosophe anglais, témoin de l'effet que produisoit sur le peuple chrétien la pompe des cérémonies, n'hésita pas à dire : « J'envions leur état, et je maudissois au fond du cœur l'orgueil de la philosophie qui, avec sa froideur et ses triomphes insipides, nous laisse dans une espèce d'apathie stoïque, et anéantit les plus douces émotions de l'âme (2). » Un de leurs ministres, à la vue d'un excellent tableau de Jésus-Christ souffrant, qui est dans la galerie de Russeldorf, s'écria : «Maudit soit Calvin, pour avoir osé proscrire les saintes images! Cet aspect de mon Sauveur fait sur moi plus d'impression que tous les discours que j'ai jamais entendus ou que j'ai fait moi-même.» «Quand je n'aurois pas vu de mes propres yeux, avoue le conte de Stolberg après sa conversion, la chute presque totale du protestantisme, je n'aurois pu tenir plus long-temps dans ces halles sans autel et sans *præsens numen* (3).»

» Je voudrois, continua mon oncle, me rap-

(1) Introd. hist. eccl., part. 1, c. 6.
(2) Brydoue, Voyage en Sicile et à Malte.
(3) Lettre à Lavater, 26 octobre 1800.

peler assez un morceau qui m'a toujours paru fort satisfaisant, pour pouvoir vous le citer de mémoire; mais si vous désirez le connoître, nous pouvons passer dans ma bibliothèque, et je vous le donnerai à lire. »

J'acceptai sa proposition, et je fis même mieux que ce qu'il m'offroit, car je fus si content de ce passage que je le transcrivis en entier pour te l'envoyer. Le voici, fais-en ton profit : « Dieu, en associant la matière à l'esprit, l'a associée à la Religion, et d'une manière si admirable que, lorsque l'âme n'a pas la liberté de satisfaire son zèle en se servant de la parole, des mains, des prosternemens, elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle voudroit rendre, et de celle même qui lui donneroit le plus de consolation. Mais si elle est libre et que ce qu'elle éprouve au dedans la touche visiblement et la pénètre, alors ses regards vers le ciel, ses mains étendues, ses cantiques, ses prosternemens, ses adorations diversifiées en cent manières, ses larmes que l'amour et la pénitence font également couler, soulagent son cœur en suppléant à son impuissance; et il semble que c'est moins l'âme qui associe le corps à sa piété et à sa religion, que ce n'est le corps même qui se hâte de venir à son secours et de suppléer à ce que son esprit ne sauroit faire. En sorte que, dans la fonction non-seulement la plus spirituelle, mais aussi la plus divine, c'est le corps qui tient lieu de ministre public et de prêtre, comme, dans le martyre, c'est le corps qui est le témoin visible et le

défenseur de la vérité contre tout ce qui l'attaque (1). »

Lorsque j'eus fini ce petit travail, mon oncle reprit ainsi : « Jusqu'ici je vous ai plus parlé de l'utilité que de la rigoureuse nécessité du culte extérieur ; je ne veux cependant pas vous laisser croire que ce culte n'est qu'utile, je veux vous démontrer aussi qu'il est même absolument indispensable, et cette nouvelle tâche ne sera pas plus difficile que la première. Je pourrois même pour cela me contenter de vous demander comment vous concevez la possibilité d'une religion vraie ou fausse, sans des signes ou sacremens visibles et communs, qui unissent entre eux ses disciples et les distinguent des autres ; et tant que vous ne m'auriez pas prouvé cette possibilité, je serois en droit d'en conclure la nécessité d'un culte extérieur. Mais je veux vous en apporter encore d'autres raisons, et je vous dirai avec un judicieux auteur : « Dieu a fait l'homme tout entier ; il ne l'a fait que pour lui : c'est donc un devoir pour l'homme d'honorer Dieu par toutes les parties de son être. Son âme lui doit son hommage : son corps seroit-il dispensé de lui présenter le sien ? Non ; il n'y a *aucun de ses os*, pour parler avec un prophète qui ne doive le louer et lui dire que rien n'est semblable à lui. Si nous étions de purs esprits, notre Religion seroit comme celle des anges, toute intérieure. Mais nous

(1) Extrait de l'*Encyclopédie*, art. Religion.

sommes des esprits unis à des corps; chaque partie de nous-mêmes doit honorer Dieu à sa manière (1).

» Enfin, pour ne vous laisser aucun doute sur cette importante question, j'ajouterai : Ouvrez les livres saints, et vous aurez bientôt la preuve que Dieu l'a réellement ordonné aux hommes. En effet, vous y verrez que les premiers enfans d'Adam qui n'avoient eu d'autre instituteur que leur père, instruit lui-même par Dieu, ont offert des sacrifices au Seigneur, et que les patriarches en ont tous usé de même. Les cérémonies qu'ils pratiquoient n'étoient ni très-simples ni dégagées des sens, puisqu'on y trouve des prières et des prosternations, des autels et des offrandes, des ablutions et des expiations, des abstinences, des vœux, des consécrations, des sermens. Sous la loi écrite, nous retrouvons encore ces mêmes cérémonies commandées par Dieu, et cette fois, accompagnées de pratiques bien autrement nombreuses et avec une pompe et une magnificence dont ne pouvoit approcher la simplicité des patriarches.

Mais peut-être toutes ces cérémonies ont dû cesser avec la loi nouvelle, plus parfaite et plus spirituelle que l'ancienne? On ne sauroit le penser, puisque Jésus-Christ a daigné instituer par lui-même le baptême et l'eucharistie, et par ses apôtres, les autres sacremens et la forme de la

---

(1) Dom Jamin, Pensées théologiques, ch. 2.

liturgie. S'il a condamné, comme les prophètes, *le culte permanent extérieur* auquel le cœur n'a point de part, il a loué les signes de componction du publicain, l'offrande de la veuve, et a commandé la prière; en parlant des purifications et des œuvres de charité, il a dit qu'il falloit pratiquer les unes et ne pas omettre les autres. »

« En accordant la nécessité des cérémonies religieuses, dis-je ici à mon oncle, ne pourroit-on pas cependant trouver un abus dans la pompe et la magnificence que l'Église y déploie ? »

« Je m'attendois à cette observation, me répondit-il; elle est dans la bouche de tous nos incrédules et de nos modernes économistes. Ces messieurs trouvent très-bon que les richesses soient prodiguées pour les fêtes publiques et pour les théâtres qui corrompent les mœurs, mais ils déplorent la dépense qui se fait pour les spectacles de religion, qui instruisent les hommes, les excitent à la vertu et les consolent par l'espoir d'un bonheur à venir. Dans les mouvemens de leur douce philanthropie, ils ôtent au peuple le seul moyen véritable qu'il ait de se consoler de sa misère; ils lui enlèvent le seul motif qui soit capable de l'encourager à la supporter avec fermeté et résignation. Mais en revanche, ils lui offrent des académies de jeux, des cabarets, des lieux de prostitution, et, sous mille noms différens, mille écoles de vice, qui ne peuvent manquer de porter le trouble, la confusion et le désordre dans l'Etat et dans les familles. Laissons, mon

ami, déraisonner ces insensés, et consultons, pour résoudre la question que vous me proposez, la simple lumière naturelle et l'expérience de toutes les nations.

» Il est nécessaire, nous diront-elles, de donner aux hommes une haute idée de la majesté divine et de rendre son culte respectable ; on n'y parviendra pas sans le secours d'une pompe extérieure ; l'homme ne peut être pris que par les sens : voilà le principe duquel il faut partir. On ne réussira point à captiver son imagination, si l'on ne met sous ses yeux les objets auxquels il attache un grand prix. A moins que le peuple ne trouve dans la Religion la même magnificence qu'il aperçoit dans les cérémonies civiles, à moins qu'il ne voie rendre à Dieu des hommages aussi pompeux que ceux que l'on rend aux puissances de la terre, quelle idée se formera-t-il de la grandeur du Maître qu'il adore? (1)

» L'un des plus dangereux ennemis de la Religion chrétienne (2) étoit bien persuadé de cette vérité, lorsque, pour la détruire, il se contentoit de lui ôter les richesses de son culte. Son calcul ne fut trompé, comme le remarque l'auteur de l'*Esprit de l'Histoire*, que parce qu'il s'attaquoit à une religion qui n'étoit pas l'ouvrage des hommes. Le protestantisme ne résista pas à une pareille épreuve, et l'état dans lequel nous le

---

(1) Bergier, Dict. théol., art Culte.
(2) Julien l'Apostat.

voyons aujourd'hui, par suite de la nudité à laquelle il a réduit le culte divin, confirme entièrement tout ce que je vous ai dit. Les incrédules eux-mêmes ont été forcés de convenir que le retranchement du culte en Angleterre en a banni la piété et y a fait éclore l'athéisme et l'irréligion.

» Je n'attendrai pas, continua-t-il, que vous me fassiez vos objections; je veux aller moi-même au devant de toutes celles que je puis prévoir, et je vais vous en citer plusieurs autres auxquelles vous n'aviez peut-être pas pensé, et qui, plus tard, auroient pu vous troubler, lorsqu'elles seroient venues se présenter à votre imagination. On dit donc encore : Cette magnificence dans les cérémonies religieuses n'est pas nécessaire; les premiers chrétiens pensoient différemment, et ils faisoient peu de cas des temples et des autels. —C'est au milieu de l'univers que l'on doit adorer celui qu'on en croit l'auteur. Un autel de pierre élevé sur une hauteur, au milieu d'un vaste horizon, seroit plus auguste et plus digne de la majesté suprême que ces édifices dans lesquels sa puissance et sa grandeur paroissent resserrées entre quatre colonnes.—Le peuple se familiarise avec la pompe et les cérémonies, d'autant plus aisément qu'étant pratiquées par ses semblables, elles sont plus près de lui, et moins propres à lui imposer, bientôt l'habitude les lui rend indifférentes.

» La première de ces objections, mon ami, est ou un mensonge évident ou le fruit d'une pré-

vention aveugle. Elle est un mensonge évident, si l'on veut parler des temps où les chrétiens jouissoient du libre exercice de leur religion; car il ne faut que consulter l'histoire pour s'assurer du soin qu'ils prenoient de bâtir des temples, de les orner et de régler tout ce qui pouvoit contribuer à la pompe et à la magnificence des cérémonies religieuses. Elle est le fruit d'une prévention aveugle, si l'on veut parler des temps de persécution; car lorsque les chrétiens étoient obligés de se cacher pour célébrer les saints mystères, quel soin pouvoient-ils prendre de leurs temples, que profanoient ou qu'abattoient leurs ennemis?

» La seconde objection n'est pas d'une fausseté moins visible. Sans doute la vue du ciel et d'un vaste horizon peut faire une impression quelconque sur certains esprits, mais sur le commun des hommes, elle en fera toujours beaucoup moins qu'un temple décemment orné. Le peuple est plus accoutumé à voir le ciel et la campagne qu'à voir des cérémonies pompeuses; son esprit est fort peu romantique et encore moins contemplatif : il lui faut des objets à la portée de son intelligence. Parlez-lui de la marche des astres et de la magnificence de la nature, vous serez heureux s'il daigne seulement vous écouter. Montrez-lui une image de Jésus-Christ mourant sur la croix pour expier ses péchés; excitez en lui des sentimens de componction par le ton lugubre de vos chants, par l'appareil imposant de vos cérémonies : bientôt son âme s'ouvrira à toutes

les impressions que vous aurez voulu faire naître en lui ; il adorera son Dieu, et ne sortira pas de sa présence sans avoir formé la résolution de ne plus l'offenser.

» Quant à la troisième objection, elle ne peut être due qu'à la mauvaise foi la plus insigne ou à l'aveuglement le plus étrange. Il suffit, pour la réfuter, d'envoyer ceux qui la font, visiter nos églises dans les jours de fête : la foule qu'ils y verront rassemblée leur prouvera jusqu'à l'évidence que l'habitude n'a pas rendu le peuple indifférent à la pompe et à la majesté de nos cérémonies. »

J'abandonnai facilement la victoire à mon oncle sur tous les points que nous venions de discuter ; pour une bonne raison, d'abord parce que je ne voyois rien à lui répondre, et ensuite parce que j'avois une dernière objection à lui proposer, dont j'espérois plus de succès et dont j'avois préparé l'exposition avec un soin tout particulier. Aussi ce fut presque un discours académique que je fis pour lui exposer la misère des pauvres, que je comparai au luxe qui régnoit dans les églises, et terminant par une péroraison que je rendis aussi touchante qu'il me fut possible, je finis par lui demander s'il ne trouvoit pas qu'il seroit plus conforme à la charité chrétienne d'employer au soulagement des malheureux l'argent que coûte l'entretien d'un luxe qui, après tout, n'est pas indispensable.

Mon éloquence cependant n'eut pas le succès que j'en attendois. Il est des gens qu'on séduit avec des phrases, et qui consentent complaisam-

ment à n'envisager une question que sous le seul côté qu'on leur présente ; il en est d'autres qui ne se décident pas aussi promptement, et qui, avant de juger, veulent examiner l'affaire sous tous ses points de vue : mon oncle est du nombre de ces derniers, et j'en fus encore cette fois pour mes frais. « Votre observation, me répondit-il, a quelque chose de spécieux, j'en conviens ; mais, pour l'homme qui raisonne, elle n'en est pas moins dénuée de tout fondement. Quelles sont en effet les causes les plus ordinaires et presque générales de la misère du peuple ? Indubitablement ce sont la paresse et l'inconduite. Qui s'opposera le mieux à ces deux sources de sa misère ? Indubitablement encore ce sera la Religion. Comment lui fera-t-on aimer cette Religion, à laquelle il devra d'éviter les maux sous lesquels il gémit trop souvent ? Nous venons de le reconnoître, ce sera en l'attirant dans nos temples par la pompe et la majesté de nos cérémonies. Sous ce premier point de vue, la richesse de nos églises contribue donc à prévenir la misère du peuple. Mais continuons nos recherches ; nous en découvrirons peut-être encore d'autres qui ne seront pas moins frappans. Supposez que tout ce que vous trouvez de superflu dans une église n'y soit pas, et que l'argent qu'il auroit coûté ait été distribué aux pauvres ; voilà, si vous voulez, dix, vingt, trente, quarante mille francs qu'ils auront reçus. S'il y a sur la paroisse où est située cette église cinq, dix, quinze mille pauvres, comme cela se voit fréquemment à Paris, ils auront eu

chacun et une fois pour toutes, remarquez bien ceci, deux, trois, quatre ou cinq francs. En seront ils beaucoup plus à l'aise? et ne vaut-il pas infiniment mieux pour eux qu'au lieu de quelques sous, que la plupart auroient été de suite boire au cabaret, ils aient, *pour long-temps*, une église convenablement ornée, dans laquelle ils viendront, en se délassant de leurs travaux, puiser cet amour de toutes les vertus, qui les mettra à l'abri de la misère, beaucoup mieux que ces foibles secours, dont vous regrettez de les voir privés? »

Ce discours de mon oncle m'étonna : je le connoissois très-charitable, et ce qu'il disoit me paroissoit contraire à la charité. Je lui en fis l'observation : «Quoi! lui dis-je, vous voulez envoyer prier Dieu un pauvre qui viendra vous demander du pain! Mais si cette action est sainte, elle n'est guère restaurante. —Vous me comprenez mal, mon ami, me répondit-il, ou vous sacrifiez la vérité au plaisir de faire une plaisanterie déplacée en cette occasion. Pour avoir la pensée que vous me supposez, il faudroit que je renonçasse à ma Religion, qui me recommande l'aumône si souvent, et d'une manière si forte et si précise; et à Dieu ne plaise que telle soit mon intention! Mais, tout en secourant les pauvres, ne puis-je donc pas aussi contribuer à la décence du culte divin, d'autant plus facilement et avec d'autant moins de scrupule que les besoins de celui-ci sont plus bornés que ceux des pauvres, et que ce que je donne pour les pre-

miers tourne également à l'avantage des seconds? Songez donc que, par leur nature, ces dépenses que vous reprochez à l'Église (car vous ne comprenez pas sans doute dans la même réprobation l'entretien journalier des choses les plus indispensables au culte : il faudroit alors que vous ne voulussiez pas de religion), ne se reproduisent que de loin en loin et quelquefois de demi-siècle en demi-siècle; et vous comprendrez comment, au moyen des donations de quelques personnes riches, des legs de quelques mourans, des fondations de quelques âmes pieuses, l'Église peut concilier la majesté de ses cérémonies avec le soin qu'on doit aux pauvres. Si vous en doutez encore, il me seroit facile, pour dernière raison, de vous montrer votre supposition démentie par la conduite du clergé, que nous voyons, malgré le zèle qu'il porte à orner ses temples, déployer cependant une si grande activité et une charité si ingénieuse pour soulager la misère des malheureux. Indépendamment de ses aumônes particulières, et auxquelles son état, généralement si voisin de la pauvreté, donne un nouveau mérite, il ne cesse d'exciter votre compassion en sa faveur; et si vous alliez plus souvent dans nos temples, cent fois vous l'entendriez solliciter votre générosité pour eux, jamais pour ces dépenses que vous lui reprochez. »

En voilà bien assez, j'espère, pour une lettre. Si tu m'accuses de foiblesse d'esprit, du moins tu ne m'accuseras pas de paresse. Mais si tu veux que je croie à la justice de tes reproches, donne-

moi des raisons qui me satisfassent plus que celles de mon oncle : je ne demanderois pas mieux dans ce cas, et tu peux m'en croire sur ma parole, de me ranger de ton côté. Sans cela, je te le répète, je te laisserai dire, et je poursuivrai mon chemin sans m'inquiéter de tes plaisanteries.

LETTRE NEUVIÈME.

FORLIS A ALPHONSE DE MIRECOURT.

Marville, ce 4 octobre 1827.

Boisemont n'est plus ici, mon cher; il vient de partir pour un petit voyage en Italie, qu'il a résolu aussitôt que conçu. Depuis que nous étions ensemble à Marville, il m'a montré tes lettres, et comme il a vu que je les lisois avec intérêt, il me les a laissées, et m'a permis d'ouvrir celles que tu pourrois lui adresser encore avant d'avoir reçu la nouvelle de son départ. Je ne sais pourquoi il paroissoit en faire si peu de cas; je l'ai pressé plusieurs fois de m'en expliquer le motif, il a toujours éludé de répondre à ma question. Si j'avois une idée moins favorable de ses connoissances sur ce sujet, qu'il dit avoir étudié à fond, je croirois vraiment qu'il n'avoit rien de solide à répondre aux raisonnemens de ton oncle. Quant à moi qui ne me suis jamais amusé que de littérature, j'avoue franchement mon

ignorance sur ces matières, et c'est peut-être à elle que je dois l'étonnement que j'éprouve en entendant défendre d'une manière qui me paroît si plausible une croyance que jusqu'alors j'avois tout au plus regardée comme bonne à contenir les passions du peuple et à occuper les loisirs de quelque vieille dévote, qui n'en est souvent pas meilleure pour cela. Quoi qu'il en soit, je ne te cache pas que tes lettres m'ont fait faire bien des réflexions qui ne m'étoient point encore venues à l'esprit, et tu me feras plaisir si tu veux me tenir au courant de tes discussions avec ton oncle. Je serai bien aise de savoir au juste ce que je dois penser dans une affaire dont je commence à comprendre toute l'importance.

Je n'ai pas de nouvelles bien intéressantes à te donner de notre voisinage, si ce n'est une petite chanson que j'ai faite pour le mariage de la jolie Amélie de Sombrive avec le capitaine Fombonne. Elle a été fort applaudie et m'a valu force complimens : je t'en envoie une copie pour que tu puisses m'en dire ton avis. Ce roué de Saint-Lambert refuse maintenant d'épouser mademoiselle de la Rivière, qui pourra bien être pour la petite retraite de six mois qu'elle a faite dernièrement; les épouseurs d'aujourd'hui n'aiment généralement pas une jeune personne qui se soustrait ainsi, pendant un temps, à tous les regards. Les parens sont furieux, la belle délaissée se désole; Saint-Lambert reste également insensible aux menaces des uns et aux pleurs de l'autre. On prétend que c'est la marquise de Briqueville

qui, avant d'agréer ses soins, a exigé cette rupture. Ainsi va le monde, et entre nous, ton oncle n'a pas trop tort d'en dire tant de mal ; mais je n'ai ni fille ni sœur, et tous ces malheurs-là ne sauroient m'atteindre.

Est-ce que tu as entendu dire que les affaires de Boisemont fussent en mauvais état? Il y a des personnes qui se disent bien instruites et qui me blâment de lui avoir prêté dix-huit mille francs que je venois de recevoir d'une coupe de bois, et qu'il m'a demandés quelques jours avant son départ. Je le connois pour homme d'honneur, et de plus il est mon ami, je ne puis le croire capable d'avoir voulu me tromper. Ne te rappelles-tu pas d'ailleurs quelle étoit sa délicatesse, et avec quel plaisir il répétoit à tout propos que la seule religion nécessaire étoit la probité. Il faudroit qu'il fût un monstre d'hypocrisie et de scélératesse, pour se porter à une pareille action, avec les principes sévères qu'il professoit sur l'honneur. Malgré tous les avis qu'on m'a donnés, je me refuserai toujours à le soupçonner d'une pareille bassesse.

LETTRE DIXIEME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A FORLIS.

Surville ce 8 octobre 1827.

Je ne veux pas t'effrayer, mon cher Forlis, sur le compte de Boisemont; il est mon ami comme le tien, et je me refuse comme toi à le croire capable d'une aussi mauvaise action. Peut-être ceux qui t'ont parlé si désavantageusement de lui sont-ils ses ennemis : qui n'en a pas dans ce monde? Mais il étoit philosophe, et si je pouvois avoir quelques soupçons sur lui, cette circonstance me les donneroit. Depuis que je suis ici, j'ai appris à connoître un peu les principes de ces gens-là, et ma confiance en eux est singulièrement diminuée. Sans prétendre faire aucune application particulière de ce que je vais te dire, je veux cependant te raconter comment mon oncle, avec qui je causois de cette affaire et des craintes qu'on vouloit t'inspirer, a augmenté, non pas les miennes, car je ne puis me résoudre à en avoir sur Boisemont, mais au moins ma méfiance pour tous ceux qui partagent ses principes. Sans me dire un seul mot, il me conduisit dans sa bibliothèque, et là, ouvrant

un livre, il me donna à lire ce passage que j'ai transcrit dans son entier pour te le faire connoître : il est assez curieux pour mériter d'être médité.

« J'en demande pardon à tous ces philosophes; mais il me semble qu'ils sont nécessairement inconséquens, s'ils s'opiniâtrent à avoir de la probité dans les occasions qui ne se présentent que trop souvent de faire le mal impunément et même avec avantage. Quoi! de grands philosophes seroient assez sots pour agir sans motifs et se sacrifier à une vertu imaginée par le vulgaire ignorant? Tranchons le mot, cette philosophie fait nécessairement des hypocrites dans le cours ordinaire de la vie, et des scélérats s'ils peuvent espérer de l'être avec quelque succès. Tandis qu'il n'y a point d'homme qui n'éprouve en lui-même un combat continuel entre sa raison et ses passions... ; tandis que tout ce que nous voyons, tout ce que nous éprouvons, nous apprend que la pratique de nos devoirs exige de la vigilance, du courage, de la fermeté et une constance précautionnée pour résister aux amorces du vice; je croirai bonnement que ces philosophes prennent la peine de résister à leurs passions? Ils se refuseront à une perfidie, à un mensonge, à une bassesse, à une calomnie qui feroit leur fortune; ils sacrifieront des goûts et des plaisirs, qu'ils croient innocens et même louables, à une chimère de vertu difficile, dont ils se moquent assez librement quand ils parlent devant des personnes qui sont dignes d'écouter leur doctrine? Malgré

la crédulité que nous reprochent ces grands philosophes, je les avertis que nous ne croyons pas volontiers à leur probité. Ils ont beau parler de leur amour pour la vertu en termes magnifiques, on les voit à travers le masque dont ils tâchent de se couvrir, et on les voit tels qu'ils sont. S'ils prennent même le parti désespéré de faire avec éclat quelque action honnête, on aura encore la malice de penser qu'ils ne cherchent qu'à jeter un voile sur cent choses peu régulières ou honteuses qu'ils se permettent tous les jours (1). »

« Je me reprocherois, me dit-il, lorsque j'eus fini, de mal penser de votre ami, et j'aime à le croire innocent de l'action dont on l'accuse; mais voilà les reproches qu'un auteur connu adressoit à ceux qui professent les mêmes doctrines que lui, et malheureusement ils ne sont que trop fondés. Peut-être fait-il exception à la règle; je le souhaite et j'en recevrai la nouvelle avec plaisir. »

Quelque mauvaise idée que j'eusse déjà de la philosophie, cependant ces reproches me parurent si graves que je voulus essayer de lui en sauver au moins quelques-uns, et j'observai à mon oncle qu'il pouvoit bien y avoir un peu d'exagération dans l'opinion de cet auteur : « S'il falloit la prendre à la lettre, lui dis-je, tous les philosophes seroient des gens à pendre, et nous en voyons beaucoup au contraire dont la conduite

(1) Mably, De la Législation, liv. IV, ch. 11.

est en tous points estimable.—C'est, me répondit-il, qu'ils n'ont pas encore trouvé d'occasion assez pressante pour leur persuader d'agir conséquemment avec leurs principes, dont ils savent bien qu'une trop entière application les livreroit au mépris public ou à la vengeance des lois. Tel qui ne voudra pas, pour vingt mille francs, se faire la réputation d'un voleur, y consentira plus facilement s'il s'agit de cent mille francs; celui que cette somme ne tentera pas se laissera séduire par une plus forte. Tous enfin, ne pouvant, d'après leurs principes, donner d'autre base à leur probité que celle de leur intérêt, manqueront à celle-là dès que celui-ci l'exigera. Mais quand même il s'en trouveroit quelques-uns qui sortiroient de cette règle, que prouveroit cette exception, sinon que, parmi les philosophes comme parmi les autres hommes, il s'en trouve qui pensent d'une façon et qui agissent d'une autre? Abstraction faite de ces exemples, qui ne prouveroient encore rien quand même vous connoîtriez le fond des pensées et les actions les plus secrètes de ces hommes, voulez-vous juger d'une manière sûre, jusqu'à quel abominable degré de perversité peuvent conduire les doctrines qu'ils professent? Écoutez-les eux-mêmes, et d'après les leçons de leurs maîtres, appréciez ce que doivent être les disciples. Sans entrer dans un dégoûtant détail de leur monstrueuse morale, et pour ne pas sortir de l'objet qui nous occupe, je vais vous faire connoître ce que ces messieurs pensent de la probité; vous jugerez faci-

lement ensuite s'il faut de grands efforts d'imagination pour tirer de telles maximes une excuse à tous les crimes. « Si l'univers physique, dit le célèbre Helvétius, est soumis aux lois du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt... Ce principe est si conforme à l'expérience que, sans entrer dans un plus long détail, je me crois en droit de conclure que l'*intérêt personnel* est l'unique et l'universel appréciateur du mérite des actions des hommes, et qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier (1). »

Le grand Diderot n'est pas moins expressif dans les leçons qu'il donne pour parvenir à ce qu'il appelle *la vertu :* « C'est sur la sensibilité physique, dit-il, que la Divinité construit et gouverne le monde moral. C'est à ces lois qu'il faut abandonner le disciple que vous voulez *former à la vertu...* Or il faut, pour nous mettre promptement et efficacement en état d'obéir à ces lois, que cette sensibilité nous fasse d'abord, sans délibération, sans examen, rapporter tout à nous-mêmes, et imaginer que tout est fait pour nous, et que sans nous tout seroit inutile (2). »

Après ces deux grands philosophes par excellence, ai-je besoin de vous en citer encore d'autres? L'auteur du *Système social*, par exemple,

---

(1) De l'Esprit, Disc. 2, ch. 2.
(2) Code de la Nature, p. 115

qui définit la vertu : « La disposition à faire ce qui est nécessaire au bonheur de nos semblables, *en vue de notre propre bonheur* (1). » Celui du *Système raisonnable*, qui trouve que « le premier principe de vertu n'est autre chose que la liberté que chacun a ou doit avoir de se servir de ses facultés suivant l'instinct de ses besoins et de ses plaisirs moraux (2). » Celui enfin des *Lettres de Thrasybule*, qui ne craint pas de dire que « les idées de justice et d'injustice, de vertu et de vice, sont purement arbitraires. » Et si vous voulez réfléchir aux suites que doivent nécessairement avoir de telles doctrines, ne vous en ai-je pas dit assez pour vous les faire apprécier et pour vous empêcher de taxer d'exagération l'opinion de l'auteur que je vous ai cité? »

Il étoit difficile de réfuter de pareilles preuves ; je me suis donc borné à dire que, malgré son amour pour la philosophie, Boisemont auroit sans doute horreur d'une telle morale, et que je croyois le connoître assez pour pouvoir répondre de sa probité : « J'aime à le penser avec vous, me répondit mon oncle ; l'homme heureusement porte en lui-même un juge plus infaillible que toutes les leçons de la philosophie ; et tel qui se sera laissé séduire par la spéculation de ses doctrines mensongères, éprouvera cependant encore un salutaire sentiment d'horreur, à la première

(1) Part. 1, ch. 6.
(2) Part. 3.

pensée qui lui viendra de les mettre en pratique. »

Chassons donc, mon ami, tous ces soupçons déshonorans pour Boisemont : il reviendra s'acquitter, et ses ennemis confondus ne retireront de leurs calomnies que la honte d'avoir voulu noircir la réputation d'un honnête homme.

Tes vers sont charmans, et je ne m'étonne pas des complimens qu'ils t'ont valu. Ils n'ont pas été moins goûtés ici. Je les ai chantés hier devant un jeune ménage, qui n'est encore qu'aux deux tiers de sa lune de miel, et ils ont été fort applaudis. Je crains fort que cette bienheureuse lune n'éclaire jamais maintenant la couche solitaire de mademoiselle de la Rivière : si j'ai bonne mémoire, c'est la troisième que Saint-Lambert trompe ainsi. Les parens auroient dû y faire plus d'attention; mais il est riche et aimable, ces deux avantages font fermer les yeux sur bien des torts.

Je suis ravi de l'effet qu'ont produit sur toi mes lettres à Boisemont, et ce sera avec grand plaisir que je te continuerai le récit de mes discussions avec mon oncle. Tu vois que j'ai même déjà commencé aujourd'hui; mais il me reste encore bien des choses à te dire que je réserve pour ma première, car celle-ci commence à se remplir d'une manière qui ne me permettroit pas d'entrer dans les développemens nécessaires au sujet intéressant que nous avons traité.

LETTRE ONZIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 11 octobre 1827

J'ENTRE en matière sans préambule, mon cher ami; car, comme je te l'ai annoncé dans ma dernière, j'ai beaucoup de choses intéressantes à te dire.

Dans une de mes dernières conversations avec mon oncle, il venoit de me faire une longue énumération des biens que la Religion procure à l'homme; les réflexions que m'inspira son discours me suggérèrent une objection qui ne m'étoit point encore venue à l'esprit : « Plus vous me prouverez les heureux effets de la Religion, lui dis-je, plus il me semble que je serai en droit de conclure qu'elle est une pure invention des législateurs, qui ont voulu se servir de ce puissant moyen pour contenir les passions de la multitude, et pour éloigner l'homme des vices qui ne pouvoient que faire son malheur. »

« Je n'aurois besoin, me répondit-il, pour réfuter cette opinion de certains incrédules, que de vous citer celle de certains autres qui la combattent. Je pourrois, par exemple, vous citer ce passage de l'athée Dumarsais, dans lequel il prétend que « la Divinité est le plus grand ennemi

des souverains, et que ses ministres sont leurs rivaux (1). » Vous convenez en effet que si ce qu'il dit est vrai, les souverains, qui se confondent, dans cette circonstance, avec les législateurs, se seront bien donné de garde d'élever ainsi contre eux des ennemis et des rivaux, et que si ceux-ci existent, ce ne peut être qu'indépendamment de leur volonté. Mais je néglige cette contradiction de mes adversaires; je ne veux pas profiter de leur division pour les combattre : l'exposition seule de la vérité me suffit. Et d'abord, je leur demanderai qu'ils veuillent bien nous dire comment ils prouvent la vérité de ce qu'ils avancent; ils n'exigeront pas sans doute que nous ayons une foi assez aveugle en leurs paroles pour renoncer, sans autre motif, à une croyance confirmée par tous les documens de l'histoire et par la tradition générale de tous les peuples. S'ils ne peuvent nous apprendre ni quels sont ces législateurs qui ont inventé la Religion, ni quel est le peuple qui l'a reçue le premier, ni à quel époque a eu lieu cette innovation importante dont l'histoire a dû conserver la mémoire, quelle confiance pourra nous inspirer leur opinion dénuée de toute preuve et contraire à l'expérience autant qu'à la raison?

» Contraire à l'expérience, et ceci ne me sera pas difficile à prouver. En effet, on a trouvé des vestiges de religion et un culte plus ou moins

---

(1) Essai sur les Préjugés, p. 307.

grossiers chez les nations les plus sauvages, qui n'avoient jamais eu de *législateurs* et qui ne connoissoient aucune loi civile : les premières idées de la Religion sont donc antérieures aux législateurs et aux lois. De plus, les peuples les plus anciennement civilisés conservent le souvenir de celui qui leur a donné des lois; aucun ne cite le nom de celui qui leur a donné les premières notions de la Divinité : Fo-Hi chez les Chinois, Bramah chez les Indiens, Menès chez les Égyptiens, Zoroastre chez les Perses, Minos et Cécrops chez les Grecs, Numa chez les Romains, ont été des législateurs; il n'est dit d'aucun d'eux qu'il ait inventé l'idée d'un Dieu. Loin de là, nous voyons que la plupart se prévalurent au contraire des croyances reçues, pour imprimer à leurs lois une sorte de consécration divine; et comme le remarque un savant auteur : « Si la Religion n'eût été qu'une partie de ces lois mêmes, si elle ne les avoit précédées, comment en eût-elle pu être la sanction (1)? »

» Contraire à la raison maintenant, et cette seconde proposition n'est pas plus difficile à prouver que la première. En effet : « Si dans l'origine, la Religion étoit l'ouvrage des réflexions, de l'étude, de la politique des législateurs, elle auroit suivi sans doute la marche des autres connoissances humaines; elle seroit devenue

---

(1) La Mennais, Essai sur l'Indifférence.

meilleure et plus pure, à mesure que les peuples ont fait des progrès dans les sciences, dans les arts, dans la législation. Le contraire est arrivé. Les nations qui ont paru les mieux civilisées, les Égyptiens, les Indiens, les Chinois, les Chaldéens, les Grecs et les Romains, n'ont pas eu une religion plus sensée ni plus parfaite que les sauvages; tous ont donné dans le polythéisme et dans l'idolâtrie la plus grossière. Leurs législateurs n'ont pas osé y toucher. S'ils en ont réglé la forme extérieure, ils ont laissé le fond tel qu'il étoit; et lorsque les philosophes sont survenus, ils n'ont eu ni assez de capacité, ni assez de pouvoir pour réformer des erreurs déjà invétérées; ils ont été d'avis qu'il falloit suivre la religion établie par les lois, quelque absurde qu'elle pût être (1). »

» Remarquez encore que, pendant que les lois varient presque à l'infini, et que chaque peuple a les siennes, souvent opposées à celles des autres dans les points les plus essentiels, les dogmes fondamentaux de la Religion, tels que ceux de l'existence d'un Dieu, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses d'une vie future, sont restés partout immuablement les mêmes. Si une telle croyance n'étoit qu'une institution politique, concevroit-on qu'elle ait pu s'établir uniformément chez tant de peuples,

---

(1) Bergier, Dict. théol., art. Législateurs.

de mœurs, de goûts, de caractères, d'intérêts si différens, et s'y perpétuer sans altération ? »

—J'admets tout ce que vous venez de dire, répondis-je à mon oncle, d'autant plus facilement que cette opinion ne m'a jamais beaucoup séduit. Mais, puisque vous me permettez de vous parler franchement, je vous proposerai un autre doute auquel j'attache plus d'importance. Le voici :

« En admettant avec vous que la Religion n'est point une institution humaine, je ne vois pas la nécessité d'en conclure à l'admission d'une religion révélée ; car il me semble que nous avons bien assez de cette lumière naturelle qui nous éclaire intérieurement, pour apprendre ce que nous devons à Dieu et aux hommes. Ai-je besoin de l'Évangile pour savoir qu'il ne m'est pas permis d'assassiner mon ennemi, de voler mon voisin, de conspirer contre mon roi, de trahir ma patrie ? Ai-je besoin de ses leçons pour me persuader que je dois honorer mes parens, secourir les malheureux, servir mes amis, garder ma foi jurée ?

— Ingrat ! me répondit-il, vous n'avez plus besoin de l'Evangile aujourd'hui pour connoître ces vérités ; mais si l'Evangile n'eût pas été prêché, seroient-elles aussi connues ? Vous êtes plus coupable en parlant ainsi que l'homme qui oseroit méconnoître son père, sous prétexte qu'il n'a plus besoin de lui ; sans les soins qu'il en a reçus cependant, existeroit-il ? De même, si

vous voulez savoir ce que seroit le monde sans l'Evangile, reportez-vous aux temps qui précédèrent sa publication. Je répugne à vous présenter l'affligeant tableau des vices et des crimes qui régnoient par toute la terre. Mais, pour ne m'arrêter que sur un seul, quel mépris de l'humanité! Un peuple barbare ordonne à des milliers de gladiateurs de s'égorger entre eux, pour repaître ses yeux du sanglant spectacle de cet horrible carnage; les pères choisissent parmi leurs enfans ceux qu'ils veulent conserver et livrent les autres à la mort; des hommes vivans sont jetés pour pâture aux poissons qu'engraisse un voluptueux romain; et comme pour sanctionner de telles atrocités, les autels des dieux fument du sang des victimes humaines!...

» Ne dites pas que la philosophie auroit enfin fait rougir les hommes de leurs monstrueux excès : elle a elle-même reconnu son insuffisance par la bouche du plus célèbre de ses docteurs. « Au milieu de nos incertitudes, dit Platon, le parti que nous avons à prendre est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et les hommes (1). » Et l'histoire nous montre assez toute la vérité de cette impuissance, qu'il proclamoit en termes si formels. Quels siècles en effet furent plus féconds en philosophes que ceux de Périclès et d'Au-

(1) Platon Alcib. 2.

guste? et cependant quels siècles furent en même temps plus corrompus? Preuve évidente que la raison humaine, privée du secours de la révélation, ne fût jamais parvenue à découvrir seule des vérités qui ne nous paroissent aujourd'hui si simples et si faciles à concevoir que parce que, depuis long-temps déjà, nous en sommes en possession.

—Les hommes alors, observai-je à mon oncle, n'étoient pas ce qu'ils sont aujourd'hui : leur raison est plus éclairée maintenant, et ils peuvent découvrir des vérités qu'ils ignoroient alors.

—Vous raisonnez ainsi, reprit-il, d'après la facilité que vous trouvez maintenant à vous rendre compte des vérités que la révélation a enseignées. « Mais, comme l'observe un philosophe anglais, les livres d'Euclide et les principes de Newton contiennent sans doute des vérités naturelles et évidentes; cependant il n'y a qu'un insensé qui ose prétendre que, sans ces livres, il auroit tout aussi bien découvert les vérités qu'ils renferment, et que nous n'avons aucune obligation à leurs auteurs. Ainsi les leçons de Jésus-Christ nous paroissent des vérités très-naturelles et très-raisonnables, depuis qu'il les a placées sous nos yeux dans le plus grand jour, et lorsque nous voulons les examiner avec une raison dégagée de préjugés. Cependant le peuple n'en avoit jamais ouï parler auparavant, et il n'en auroit jamais rien su, sans le secours de ce Maître divin (1). »

---

(1) Morgan. *Moral philosoph.*, t. 1.

« Dès qu'une chose nous est connue, dit encore un autre auteur de la même nation, elle ne nous paroît plus difficile à comprendre, et nous croyons que nous l'aurions découverte par nous-mêmes, sans le secours de personne; nous nous en mettons en possession comme d'un bien qui nous est propre, quoique nous ne l'ayons pas acquis par notre propre industrie. Celui qui voyage présentement par de grands chemins, s'applaudit de la vigueur de ses jambes et attribue sa diligence à la force de son tempérament, ne considérant presque pas combien il est redevable à ceux qui ont coupé les bois, séché les marais, bâti des ponts, et rendu les grands chemins praticables, sans quoi il se seroit fatigué, et n'auroit avancé que fort peu. Il y a quantité de choses dont la croyance nous a été inculquée dès le berceau, de sorte que les idées nous en étant devenues familières, et pour ainsi dire naturelles sous l'Evangile, nous les regardons comme des vérités qu'il est aisé de voir et de prouver jusqu'à la dernière évidence, sans considérer que nous aurions pu en douter ou les ignorer pendant long-temps, si la révélation n'en eût rien dit(1). »

» Ne concluez donc plus, mon ami, de ce que nous pourrions être sans la révélation, par ce que nous sommes avec la révélation ; et considérant la raison de l'homme telle qu'elle est,

(1) Locke. Christ. rais., ch. 14.

sujette à mille erreurs, remplie de notions confuses, fausses ou incertaines, obscurcie par des passions ardentes qui troublent son entendement et dénaturent ses idées, convenez plutôt qu'elle est « un principe de destruction, et pas d'édification; qu'elle n'est propre qu'à former des doutes et à se tourner à droite et à gauche pour éterniser une dispute, à faire connoître à l'homme ses ténèbres et son impuissance, et la nécessité d'une autre révélation (1). »

» S'il étoit besoin de vous apporter des preuves à l'appui de cette vérité, combien ne pourrois-je pas vous en citer, toutes plus convaincantes les unes que les autres? Bayle n'envisage que la bonté de Dieu, et il prétend qu'il doit sauver tous les hommes; Calvin au contraire ne considère que sa justice, et il nous croit tous prédestinés aux peines éternelles; Manès, qui n'a égard qu'à sa sainteté, admet deux principes créateurs, l'un opposé à l'autre; le déiste, partant de l'idée de sa souveraine grandeur, croit qu'il ne peut s'abaisser jusqu'aux affaires de ce monde. Et remarquez que je ne prends ces exemples que parmi ceux qui, partant d'un principe incontestable en lui-même, ne sont tombés dans les grossières erreurs qu'ils ont professées, que pour avoir refusé, dans les conséquences qu'ils en ont tirées, d'autre guide que leur raison. Que seroit-ce si je joignois à ce tableau celui des monstruosités

(1) Bayle, Dict. crit., art. Manichéens.

prêchees, au nom de la raison également, par ces hardis philosophes qui n'ont pas craint de soumettre à son examen les vérités les plus généralement reçues, et qui ont étonné le monde autant par l'impiété de leurs doctrines que par le cynisme de leur morale? »

Je tenois trop à mon opinion pour l'abandonner encore, et rappelant à mon esprit toutes les objections que j'avois préparées, je demandai à mon oncle pourquoi, si la révélation étoit aussi nécessaire qu'il le prétendoit, Dieu avoit tardé aussi long-temps à la faire connoître aux hommes.

« A proprement parler, me répondit-il, il n'y a eu qu'une seule révélation, et elle a commencé avec le monde; renouvelée depuis aux patriarches et à Moïse, Jésus Christ est venu enfin lui donner son complément, et le christianisme n'est que la perfection du plan commencé à la création, constamment suivi par la Providence divine, et à l'exécution duquel Dieu a fait servir toutes les révolutions de l'univers. En effet, la révélation que reçut Adam, celle que publia Moïse, celle enfin que nous apporta Jésus-Christ, sont tellement une seule et même révélation, que la suivante ne fut jamais que la confirmation et le développement de la précédente. Si la dernière a été aussi long-temps attendue, c'est que, destinée à établir une religion uniforme et perpétuelle dans le monde entier, il falloit qu'elle eût le temps de s'appuyer sur des faits assez nombreux et assez incontestables pour for-

cer la croyance des esprits les plus rebelles; c'est qu'il falloit qu'elle eût ses développemens et ses preuves, comme tout se prépare et se développe dans la nature; c'est aussi qu'il falloit que les ténèbres précédassent la lumière, afin que les hommes, lassés de leur propre foiblesse et de leurs vaines recherches, en comprissent mieux tout l'avantage. «Lorsque Dieu, dit saint Augustin, a donné peu de préceptes aux premiers hommes, et qu'il en a augmenté le nombre pour leurs descendans, il a fait voir que lui seul sait donner au genre humain les remèdes qui conviennent aux différens temps (1).»

N'admires-tu pas, mon ami, comme tout ce que nous prenions pour de sérieuses objections se dissipe aisément devant les simples explications de mon oncle? Chacune de mes observations lui fournit la matière d'un nouveau triomphe, et je tremble en pensant que le temps approche où je n'en aurai bientôt plus à lui faire. Dans quel cruel embarras je serai alors! Il faudra ou me jeter dans l'inconséquence la plus coupable et affronter l'avenir le plus terrible, en croyant d'une façon et agissant d'une autre; ou me risquer à une vie de privations, en renonçant à tous mes anciens plaisirs, pour pratiquer les devoirs austères de la Religion. Cette pensée qui me quitte rarement empoisonne toutes les jouissances que je pourrois goûter auprès d'un oncle

(1) De serm. Domini in monte, l. 1.

qui m'accable des marques de son amitié. J'ai beau chercher à me rassurer en me demandant pourquoi je serois plus malheureux que lui qui paroît si heureux dans la pratique de ces mêmes devoirs que je redoute tant. Si cette réflexion me tranquillise un moment, je retombe bientôt dans mon premier découragement en pensant à la différence de nos âges et de nos goûts ; ce combat entre mon esprit et mon cœur me jette vraiment dans une position déplorable. Aide-moi de tes conseils, ramasse tout ce que tu pourras trouver d'objections : elles retarderont du moins, si elles ne l'empêchent pas d'arriver, ce moment dont l'approche me cause de si vives frayeurs.

LETTRE DOUZIÈME.

FORLIS A ALPHONSE DE MIRECOURT.

Marville, ce 15 octobre 1827.

De quel secours veux-tu que je te sois dans cette circonstance, mon cher Alphonse? Je te l'ai dit, je me suis exclusivement occupé de poésie, et suis par conséquent fort peu propre à raisonner théologie. Pendant mon éducation, on m'a bien, à la vérité, dit quelques mots de religion, mais le peu d'importance avec laquelle on traitoit ces matières, en comparaison du soin tout particu-

lier qu'on donnoit aux autres, m'a facilement persuadé qu'elles méritoient peu d'attention; et ce que j'ai vu ensuite dans le monde n'a pas eu plus de peine à me confirmer dans mon opinion. J'ai vu qu'on ne s'inquiétoit nullement de la Religion, et que si on en parloit, ce n'étoit que pour s'en moquer; j'ai suivi un exemple qui m'a paru si général et si commode, et voilà les seules causes de l'incrédulité dans laquelle je me suis trouvé engagé comme toi, et je suis bien persuadé, comme tant d'autres aussi. A tout hasard cependant, et puisque tu veux absolument que je t'aide, je te rappellerai quelques propos que j'ai entendu tenir à ce sujet; je ne te réponds pas qu'ils aient grande valeur, je te laisse le soin de les apprécier et la liberté d'en faire l'usage que tu voudras.

La Religion, dit-on assez communément, peut être bonne pour le peuple, mais elle est totalement inutile pour les gens un peu instruits et à qui une certaine éducation a inspiré des sentimens d'honneur.—La Religion, dit-on encore, est trop sévère pour pouvoir être vraie; celui qui voudroit en pratiquer tous les devoirs seroit obligé de se séparer de la société, où il trouve à chaque instant des occasions de chute.—Mais le chapitre sur lequel j'ai le plus entendu plaisanter est celui des prêtres; il n'est personne qui n'ait sa petite anecdote scandaleuse à rapporter sur leur compte, ou sa petite chanson bien mordante contre eux à chanter, et de là on infère que puisqu'ils se conduisent de la sorte, c'est

qu'ils ne croient pas à la doctrine qu'ils prêchent, et qu'ainsi nous serions bien dupes d'y croire nous-mêmes.

Voilà ce qui me revient à l'esprit pour le moment. Joins-le à ce que tu as toi-même et tâche d'en tirer parti. Mais tu as affaire à un homme qui ne me paroît pas facile à déconcerter, et encore moins disposé à prendre des chansons pour des raisons; je crains bien que celles-ci n'aient le sort des précédentes. Cependant si tu veux suivre mon avis, insiste sur la seconde; c'est, pour moi du moins, la plus importante : je me risquerois plus volontiers à croire en la Religion, si je voyois moins de difficultés à la pratiquer, et je pense que tu es là dessus à peu près dans les mêmes dispositions que moi.

J'ai bien absolument la même opinion que toi sur Boisemont : je le crois trop honnête homme pour avoir voulu me tromper. Cependant je ne te cache pas que les réflexions de ton oncle et ce qu'il t'a cité de la morale des philosophes, joints aux avis que j'ai reçus, me tourmentent un peu. J'ai été si constamment malheureux au jeu l'hiver dernier, et cette nymphe de l'opéra à laquelle j'ai sacrifié tout ce printemps, m'a jeté dans une telle dépense, que je suis moi-même endetté; je ne lui ai prêté cet argent que pour trois mois, et s'il n'étoit pas exact à me le rendre, je me trouverois dans un mortel embarras, à l'échéance de mes billets.

Je m'ennuie ici à périr. Je n'avois qu'un seul voisin qui partageât un peu mon goût pour la lit-

térature, et il vient de partir. La comtesse de Geslin, qui a la maison la plus agréable des environs, est retournée à Paris pour soigner son mari, qui, toujours *Epicuri de grege porcus*, a dernièrement attrapé une bonne indigestion à la suite de laquelle s'est déclarée une maladie qui a paru assez grave pour exiger les soins des médecins de la capitale. Il ne me reste que d'épais campagnards qui ne m'abordent jamais sans me demander ce que font les ministres, à quoi en est la rente, ce que deviendront les Grecs, et mille autres fadaises pareilles; il n'y a pas moyen d'y tenir. Croirois-tu que j'ai lu dernièrement devant cinq ou six de ces beaux esprits une ode que j'avois faite sur la future liberté de ce beau pays, dont les nouvelles les intéressent si fort? J'espérois les électriser : eh bien! pas du tout; ils m'ont dit froidement après l'avoir entendue, qu'elle étoit gentille? Du Pindare tout pur! mon cher, du Pindare tout pur! recevoir un tel compliment! Peut-on se plaire dans un pays où l'on entend de pareilles sottises? Si le diable me tente de leur lire encore des vers, je veux être pendu, si je leur donne autre chose que des chansons à boire.

LETTRE TREIZIÈME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A FORLIS.

Surville, ce 21 octobre 1827.

Tu avois bien raison, mon ami, de ne pas attacher une grande importance à ces phrases banales qui courent les cercles et les rues depuis je ne sais combien de temps, et qui, loin de prouver quelque chose contre la Religion, n'attestent au contraire que l'inconcevable folie des esprits assez simples ou assez prévenus pour les regarder comme des preuves convaincantes contre elle. J'avois déjà pensé à celles que tu me cites : je les avois même placées au nombre de celles dont je voulois parler à mon oncle. Mais depuis ma dernière conversation avec lui, j'avois effacé celle que tu mets en premier lieu; car je comprenois bien qu'après avoir été forcé de convenir que la Religion n'étoit pas une institution humaine, j'aurois mauvaise grâce à venir ensuite lui dire qu'elle n'étoit bonne que pour le peuple. Sans être théologien, je comprenois qu'étant reconnue d'institution divine, et Dieu n'ayant jamais dit qu'il en dispensoit telle ou telle classe d'individus, elle étoit nécessairement obligatoire pour tout le monde. Cependant, pour n'avoir

rien à me reprocher, j'ai voulu lui en parler également, et comme je m'y attendois, il n'a pas manqué à me faire tout d'abord le raisonnement que je viens de te citer, auquel il a ajouté le suivant : « Si Dieu, me dit-il, n'avoit voulu faire de la Religion qu'un simple moyen de conservation pour les sociétés, quoique dans cette hypothèse, votre opinion seroit encore mal fondée, cependant elle seroit peut-être un peu plus soutenable; car personne ne nie que des hommes qui, par leur fortune, sont à l'abri du besoin et ont intérêt au maintien du bon ordre devront nécessairement être plus exempts de ces vices et de ces crimes qui troublent les sociétés, que d'autres hommes qui n'auront rien à ménager ni à perdre, et à qui la misère et le désespoir conseilleront sans cesse tous les moyens de sortir d'un état aussi fâcheux; mais il n'en est pas ainsi. La Religion, en même temps qu'elle est, selon l'expression d'un publiciste célèbre, *le plus sûr garant que l'homme puisse avoir de la probité de l'homme* (1), est aussi le seul, l'unique moyen que Dieu nous ait donné pour parvenir au bonheur éternel qu'il nous destine; et dès lors comment prétendre obtenir la fin, en se refusant aux moyens ? »

Je ne tenois pas beaucoup à cette observation que je trouvois refutée d'avance par notre dernière conversation, et dont ce dernier raisonne-

(1) Montesquieu

ment de mon oncle me dégoûta encore plus, je passai donc de suite à celle qui fait la troisième de ta lettre, et comme je cherchois à aggraver l'accusation autant que possible, pour tâcher de lui donner plus de poids, je fus bien surpris de l'entendre me dire : « Chargez, chargez votre tableau; ne craignez rien, rendez-le aussi noir que possible; il ne le sera jamais assez à mon gré. Je voudrois que vous pussiez me représenter tous les prêtres comme des hommes indignes de voir le jour, ennemis déclarés du ciel et de la terre. J'aurois en effet bien plus beau jeu à vous dire ensuite : Elle est donc bien forte et bien divine cette Religion qui subsiste depuis dix-huit cents ans, malgré une aussi grande indignité de ses ministres! Que nous présenteroit d'étonnant sa conservation pendant un aussi long temps, si elle avoit été constamment administrée par des hommes qui réunissent en eux, sans aucune exception, tous les talens, toutes les vertus, toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui commandent l'estime et la confiance générale? Mais la voir ainsi se perpétuer, lorsqu'elle n'a pour appuis et pour prédicateurs que des hommes immoraux et méprisés, un tel prodige sort évidemment de toutes les règles humaines : il faut nécessairement remonter plus haut pour en voir la cause. Quel malheur que vous ne puissiez pas me présenter le tableau que je vous demande! Je vous défierois alors de répondre à mon raisonnement, et la Religion n'auroit pas besoin d'autre preuve de sa vérité. »

Cette singulière réponse de mon oncle déconcerta toutes mes attaques; car je ne te cache pas que j'avois attaché à cette objection plus d'importance que tu ne paroissois lui en donner toi-même. Je l'avois soigneusement méditée, et à force de recherches, j'avois rassemblé dans ma mémoire plusieurs exemples de la mauvaise conduite des prêtres que je voulois lui citer; mais quel parti pouvois-je en tirer lorsqu'il les tournoit ainsi contre moi-même? Ce que j'eus de mieux à faire fut de les garder pour moi, et de me rejeter sur d'autres raisonnemens; heureusement j'en avois plus d'un à lui opposer: « Beaucoup de personnes, lui dis-je, prétendent que ce sont eux qui ont inventé la Religion pour leur intérêt personnel. Si je me rappelle bien ce que vous m'avez dit dernièrement dans une occasion à peu près semblable, je n'en attribuerai pas l'institution aux souverains, mais je ne crois pas que vous m'ayez rien dit, qui, à la rigueur, m'empêche d'en faire l'honneur aux prêtres qui avoient un intérêt direct à son établissement, et qui, avec un peu d'adresse, auront pu inventer et perpétuer ce beau plan, dont, au premier aperçu, on est tenté, je l'avoue, d'attribuer l'institution à la Divinité.

—D'après ce que je vous ai dit cependant, me répondit-il, de son uniformité générale et constante dans ses dogmes principaux, de son ancienneté, de la foiblesse, de l'incertitude, des variations de la raison humaine, vous pourriez facilement conclure que les prêtres n'ont pas été plus

capables que les rois de l'inventer et de la perpétuer telle qu'elle a toujours subsisté. Puisque ces raisonnemens ne vous paroissent pas assez convaincans, je vais vous en faire un autre que vous trouverez sans doute plus concluant, et d'abord je vous prierai de m'expliquer comment il pouvoit y avoir des prêtres avant qu'il y eût une religion. »

Je restai un moment interdit à cette question que je n'avois pas prévue, et qui étoit cependant bien simple. Je me remis néanmoins, et je lui répondis : « Ce ne sont pas des prêtres qui auront inventé la Religion ; mais ce sont des gens qui auront voulu être prêtres, pour jouir des avantages attachés à cet état.

—Autre contradiction, continua-t-il; quels avantages pouvoient être attachés à un état qui, non-seulement n'existoit pas, mais qui n'étoit même encore ni connu, ni prévu, ni même soupçonné? »

Je marchois, comme tu le vois, de défaite en défaite. Je ne me rebutai pas cependant : « Les ambitieux, lui dis-je, qui auront voulu établir cette opinion, auront bien prévu le parti que la crédulité des peuples leur permettroit d'en tirer.

—Fort bien, reprit-il; ainsi d'après votre opinion, il faudroit admettre que, dans toutes les nations éparses sur toute la surface du globe, il s'est trouvé, dès leur première origine, de ces ambitieux qui auront ainsi spéculé sur la crédulité du peuple, et qui, sans pouvoir se communiquer entre eux leur pensée, auront tous in-

venté les mêmes dogmes. Convenez que voilà un accord bien singulier et un hasard bien unique.

—Pas autant que vous le pensez ; car en reportant cette invention aux premiers âges du monde, il ne faudra qu'un seul homme pour avoir fait naître cette idée, qui se sera ensuite naturellement conservée dans toutes les nations.

—Encore un pas, mon ami, et nous serons bientôt d'accord. Vous voilà obligé d'admettre un auteur unique à la Religion ; vous ne sauriez me le nommer, car l'incrédulité ne s'appuie que sur des suppositions; et moi, je vous le nommerai, car la Religion s'appuie sur des preuves. Ce premier auteur de la Religion fut Adam, qui fut instruit par Dieu même. Dans les premiers âges du monde, les pères de famille furent les ministres du culte sacré. Ainsi l'histoire sainte nous montre Job, Abraham, Isaac, Jacob, offrant des sacrifices au Seigneur; ainsi l'histoire profane nous montre le chef de la société remplissant les fonctions de prêtre de sa tribu : Melchisédech, Ancus, les rois d'Egypte, de Sparte, de Rome, étoient souverains pontifes. Lorsque Dieu voulut ensuite faire de son peuple une nation civilisée, il trouva convenable que les prêtres formassent un ordre séparé, et il ordonna d'y consacrer la tribu entière des lévites. Plus tard enfin, lorsque Jésus-Christ voulut établir son Église, conservant cette distinction nécessaire au maintien du culte, il institua le sacerdoce, qu'il éleva à la

dignité de sacrement. Et voilà, à moins qu'une nouvelle logique n'apprenne à renier les preuves de fait et de raisonnement les plus convaincantes, pour s'en tenir à de gratuites suppositions dénuées de toute probabilité, comment les prêtres ont été institués par la Religion, au lieu de l'avoir eux-mêmes inventée. »

Je me suis si souvent permis des plaisanteries sur le compte des prêtres, que, ne fût-ce que pour m'excuser à mes propres yeux, j'avois singulièrement à cœur de ne pas céder dans cette circonstance aussi facilement que dans les précédentes. Me rejetant donc sur une autre observation, je demandai à mon oncle comment il pouvoit approuver ces honneurs, cette considération, ce crédit, ces richesses dont tant de personnes voudroient les voir entourés, et dont eux-mêmes se montrent si jaloux : « Tout cela, ajoutai-je, me paroît tout à fait inutile pour leurs-fonctions qui sont entièrement spirituelles.

—Si tout cela n'est pas utile pour eux personnellement, me répondit-il, tout cela est nécessaire au succès de leur ministère. Cette vérité a été tellement reconnue dans tous les temps et dans tous les lieux que, partout et toujours, les prêtres ont été honorés comme les personnages les plus respectables de la société. Vous pouvez lire dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions* (1), l'extrait de deux mémoires sur les hon-

(1) In-12, t. 15, p. 143.

neurs et les prérogatives accordés aux prêtres dans toutes les religions profanes, et vous vous convaincrez facilement que nous sommes encore loin d'accorder aux nôtres le même pouvoir et la même autorité que les Egyptiens, les Ethiopiens, les Perses, les peuples de l'Asie mineure, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, les Indiens et les Chinois accordoient aux leurs.

—La raison en est facile à concevoir, répliquai-je, ceux-ci étoient les ministres de fausses religions, et ils avoient besoin, pour les soutenir, de cette considération, de ces richesses, de ces honneurs que la politique des gouvernemens leur accordoit; mais les prêtres chrétiens qui prêchent une religion véritable et divine n'ont pas besoin d'éblouir le peuple pour gagner sa confiance. Nous en avons une preuve bien frappante dans l'établissement même de cette Religion; les apôtres n'étoient rien moins que des hommes riches et considérés.

» Des hommes qui rendoient la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la santé aux malades, la vie même aux morts; des hommes qui mouroient en témoignage de leur foi, n'avoient pas besoin d'autre recommandation pour faire croire en la doctrine qu'ils prêchoient. Mais Dieu, qui, par une bonté toute particulière, a voulu donner à l'établissement de son Église un caractère miraculeux, capable de frapper l'esprit des gentils attachés à leurs vieilles et séduisantes erreurs, n'a pas jugé à propos de le lui continuer après son établisse-

ment; et nos prêtres ne sont plus aujourd'hui revêtus de ce don des miracles, qui, dans le premier siècle, a attiré tant d'infidèles dans le sein de l'Église. Aussi long-temps qu'il y a eu à détruire des erreurs trop profondément enracinées pour qu'aucun moyen humain pût y réussir, la main de Dieu s'est montrée visiblement. Aujourd'hui que ces superstitions n'existent plus, que l'Eglise est fondée, et qu'elle compte au nombre de ses plus fortes preuves les miracles qui ont éclaté lors de son institution et le courage de ses martyrs, Dieu, sans retirer sa main de dessus elle, la cache cependant; et proportionnant ses dons aux besoins des hommes, maintenant qu'ils sont suffisamment instruits par le passé, il leur voile, sous l'apparence de moyens purement humains, les soins qu'il prend de la conduite de son Eglise. Ses ministres désormais sujets aux lois générales de toutes les sociétés, ont dû chercher à conserver, par l'acquisition de tous ces avantages auxquels les hommes attachent du prix, cette confiance et cette autorité que leur avoient jusqu'alors valu les dons précieux dont ils avoient été revêtus.

—Mais je ne vois pas, lui dis-je, en quoi leurs richesses peuvent influer sur leur doctrine.

—Cette observation, faite il y a cinquante ans, auroit pu avoir au moins quelque apparence de fondement; mais la renouveler aujourd'hui, c'est, en vérité, plus que de l'inconséquence et de la dérision. Quel est le commis, quel est l'em-

ployé, quel est, je dirai même l'artisan qui se contenteroient du modique traitement qu'on accorde aux prêtres? Et cependant, avant de parvenir à cet état, ils ont dû se livrer à de longues études; en l'embrassant, ils ont dû se vouer aux privations les plus pénibles; en l'exerçant, ils nous rendent les services les plus grands que nous puissions recevoir. Depuis quand notre reconnoissance doit-elle être en raison inverse des bienfaits qui nous sont prodigués? Est-ce parce que les fatigues de son état sont nombreuses et continuelles, que le prêtre ne doit pas avoir de quoi se nourrir? est-ce parce qu'il nous console dans nos afflictions, que nous devons l'abreuver d'humiliations? est-ce parce qu'il nous ouvre les portes du ciel que nous devons le condamner à la misère sur la terre? Convenez-en, mon ami, l'ingratitude se joint nécessairement à l'inconséquence dans la bouche de ceux qui adressent aux prêtres aujourd'hui un tel reproche. Loin de persévérer dans cette opinion, dites plutôt avec moi : Sans doute les richesses dont le clergé jouissoit autrefois ne faisoient pas la vérité de sa doctrine, mais elles lui donnoient les moyens de la prêcher utilement. Soyez de bonne foi, Alphonse; des prêtres qui demanderoient l'aumône au lieu de la donner seroient-ils bien reçus du pauvre, que le sentiment de ses besoins affecte avant tout? du peuple, qui ne verroit en eux que des importuns avides de dévorer sa subsistance? des riches enfin, qui mépriseroient leur misère et fuiroient leur présence? Au lieu de les rendre ainsi de sté-

riles consolateurs pour les uns, un objet d'éloignement ou de dégoût pour les autres, et inutiles pour tous, supposez-les au contraire dans une position indépendante et au-dessus du besoin, quelle différence vous présentera ce nouveau tableau ! Les pauvres sont secourus, et la main qui les arrache à leur misère leur apprend à bénir le Dieu qui fit un précepte de la charité ; les malheureux sont consolés, et dans ces afflictions qui les accabloient ils ne voient bientôt plus que le gage assuré des récompenses éternelles qui leur sont préparées ; les riches sont visités, et leur fortune, jusqu'alors employée à des œuvres d'iniquité, reçoit bientôt un plus noble usage, elle va sécher les larmes de la veuve et de l'orphelin. Que vous dirai-je enfin ? les ignorans sont instruits, les foibles sont soutenus, la vertu est encouragée, le vice est réprimé, et l'Évangile, prêché à tous les hommes, porte dans toutes les classes de la société cette vie et ce bonheur que lui seul peut donner. »

Ici nous fûmes interrompus dans notre conversation par une visite, et nous n'avons pu la reprendre jusqu'à ce jour, mon oncle ayant eu tout son temps pris par plusieurs affaires qui lui sont survenues; demain nous partons à la ville pour trois ou quatre jours. Aussitôt que j'aurai quelque chose de neuf à te dire, je m'empresserai de t'en faire part.

LETTRE QUATORZIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 29 octobre 1827.

Nous sommes revenus hier de la ville, où je me suis amusé plus que je ne l'espérois. Mon oncle, qui avoit plusieurs affaires à y régler, m'a recommandé aux soins du fils de son intime ami le baron de Ponfret, et ce jeune homme, qui est vraiment fort aimable, a eu pour moi mille attentions qui ont rendu mon séjour dans cet endroit, fort agréable. Il est vrai que la maison du baron n'y a pas peu contribué. En outre des politesses dont lui et la baronne m'ont comblé, ils ont trois demoiselles charmantes, dont l'aînée surtout est un modèle de grâces et de vertus. J'ai passé toutes mes soirées chez eux sans penser une seule fois à m'y ennuyer; mes journées n'étoient pas moins bien remplies, grâces à Édouard, qui est un des bons enfans que j'aie jamais rencontrés. Mon oncle m'avoit averti qu'il étoit fort pieux, et je m'attendois à voir un jeune homme bien sot, bien empesé, bien pédant : je l'ai trouvé tout le contraire du portrait que je m'en étois fait. Il y a peu de sujets sur lesquels il ne puisse parler avec

quelque connoissance, et il y en a beaucoup qu'il possède vraiment à fond ; c'est ce que j'ai pu remarquer dans plusieurs promenades que j'ai faites avec lui, et où, selon ma louable habitude, je parlois de tout à tort et à travers. Chaque fois que la tournure de la conversation l'exigeoit, il m'expliquoit brièvement en quoi je me trompois, mais sans aucune espèce de parade de science, et d'une manière si simple qu'il étoit impossible d'y soupçonner la moindre idée de prétention. Il ne se permet jamais ces grands éclats de rire qui étonneroient ceux mêmes qui s'y livrent, s'ils venoient à réfléchir à ce qui les excite en eux; mais il aime la gaîté, il sait en mettre dans tout ce qu'il fait. Il a de la vivacité, de l'esprit naturel, de l'instruction, un grand goût pour les exercices du corps dans lesquels il réussit assez bien, et pour tout dire en un mot, c'est un charmant garçon d'une société fort agréable.

Tu me connois assez pour juger qu'un caractère comme celui-là eut bientôt gagné ma confiance; tu sais que les préliminaires ne sont pas longs avec moi, et comme je n'ai à rougir d'aucune de mes actions, ni de mes pensées, qui peuvent être celles d'un étourdi, mais qui ont toujours été celles d'un honnête homme, je ne fais pas grande façon pour me montrer à tout le monde tel que je suis. Édouard, à qui les mêmes motifs inspirent la même confiance, n'y a pas mis plus de mystère, et dès le troisième jour, nous nous connoissions réciproquement aussi bien que si nous avions toujours vécu ensemble.

Le bonheur dont je le voyois jouir, dans une vie aussi éloignée de mes goûts et de mes principes, m'inspira l'idée de lui en marquer mon étonnement : « J'ai attribué celui de mon oncle à son âge, me dis-je à moi-même ; voyons comment ce jeune homme, qui doit avoir les mêmes passions que moi, peut faire pour être heureux, en les combattant continuellement. » Ecoute ce qu'il répondit à ma question : tu y trouveras les explications que tu me demandois dans ta dernière lettre.

« Je ne comprends rien à votre surprise, me dit-il. Quoi de plus simple que d'être heureux en remplissant ses devoirs? Il seroit bien plus étonnant que quelqu'un pût l'être en tenant une conduite contraire. N'est-ce pas en effet à leur accomplissement que Dieu a attaché le bonheur? et parce qu'il est fidèle à sa parole, y a-t-il là de quoi tant exciter votre admiration?

—Mais ces devoirs, lui observai-je, sont austères; ils imposent des obligations pénibles et des privations coûteuses.

—Je ne le nie pas, me repondit-il; cependant soyez certain que l'imagination est pour beaucoup dans les difficultés dont on veut les voir environnés. Sans doute celui qui a laissé prendre sur lui un grand empire à ses passions, doit envisager avec effroi l'obligation de les combattre outes : plus il les a satisfaites, et plus elles sont devenues exigeantes; rien de plus naturel. Mais celui qui a de bonne heure appris à leur résister, et qui est resté constamment leur maître, leur

impose plus facilement silence; et il ne voit, dans cette nécessité, que l'heureuse assurance d'être à l'abri de leurs fâcheuses suites : car, vous le savez, pour un plaisir bien court, elles nous laissent souvent de longues années d'appréhensions, de douleurs, de regrets ou de remords.

—Je sais qu'on le dit, mais je ne l'ai jamais éprouvé.

—Notre âge effectivement ne nous permet pas encore une grande expérience; mais nous avons pour nous éclairer celle des autres, et vous devez avoir vu beaucoup d'exemples du funeste effet des passions.

—Je ne m'en rappelle aucun.

—Vous m'étonnez; moi qui n'habite qu'une très-petite ville, je pourrois cependant vous en citer plus d'un. Ce marchand chez qui je vous menai hier faire votre provision de poudre et de plomb, et qui, à trente-cinq ans, ne peut plus marcher qu'à l'aide de deux béquilles, doit son état aux suites d'une maladie honteuse. Saint-Louis, le valet de chambre de mon père, est entré à son service, après la mort de son maître qui, dévoré d'ambition, travailloit sans cesse comme un malheureux à augmenter sa fortune, et ne put supporter la perte d'une place qu'il avoit long-temps sollicitée et qui fut supprimée six mois après qu'il l'avoit obtenue. Cette dame que vous avez vue venir hier en visite à la maison, et dont vous avez remarqué l'air si triste, doit son chagrin à un fils qui, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, avoit montré les plus heureuses dispo-

sitions; elle eut le malheur de l'envoyer faire son droit à Paris, où il se lia avec des libertins qui l'entraînèrent dans le jeu et dans la débauche. Sa mère fut plusieurs fois obligée de payer ses dettes; en vain elle voulut le rappeler auprès d'elle, il éluda toujours ses ordres, jusqu'à ce qu'enfin, il y a environ un mois, il arriva ici dans un état de langueur et d'épuisement qui fait tout craindre pour ses jours.

—Ces événemens, lui dis-je, m'en font revenir plusieurs autres à la mémoire, que je ne me rappelois pas d'abord. Mais je ne les trouve pas aussi effrayans que vous le pensez; car ils ont tous été occasionnés par de véritables excès qui sortent de la conduite ordinaire, et dont on peut aisément se garantir.

» Je n'imiterai jamais, par exemple, ce férailleur de Formont, qui ne se plaisoit qu'à chercher querelle à tout le monde, et qui a fini par attraper un bon coup d'épée, dont il est mort après avoir langui six semaines dans son lit. J'imiterai encore moins la conduite de Dorival, qu'une prodigalité sans bornes a jeté dans les plus folles dépenses, et qui vit aujourd'hui dans la plus profonde misère. Si d'Embrun s'est fait bannir de toutes les sociétés, et fuir de tous ses amis, c'est que, dévoré par l'envie, il n'a pas craint de chercher à détruire par les plus noires calomnies la réputation de tous ceux dont le mérite lui faisoit ombrage. Comment un honnête homme qui ne veut que des plaisirs permis et

approuvés par la raison peut-il craindre de pareils malheurs?

—Nous étions d'accord sans le savoir, me répondit Edouard; car si vous ne voulez que de tels plaisirs, je les veux aussi, et ma Religion, que vous trouvez si sévère, me les permet.

—Comment! elle vous les permet! repris-je tout étonné; vous êtes bien heureux que mon oncle ne soit pas ici pour vous prouver le contraire : il n'a pas la manche aussi large que vous, et il pourroit bien vous en interdire quelques-uns.

—Monsieur votre oncle ne me désapprouveroit certainement pas s'il étoit présent.

—N'en croyez rien; il ne veut seulement pas permettre qu'on aille au spectacle : jugez s'il permettroit la plus petite intrigue.

—Mais il a raison, et je suis tout-à-fait de son avis.

—Je ne vous comprends plus. Quels sont donc les plaisirs que la Religion vous permet?

—Je vous l'ai dit : tous ceux que la raison approuve.

—Mais en quoi la raison désapprouve-t-elle que j'aille au spectacle, que j'égaie la conversation par un petit mot pour rire, ou même que j'aie une petite intrigue tout-à-fait sans conséquence? Elle sait bien qu'à vingt-quatre ans on ne peut pas vivre comme un anachorète.

—La justice humaine sait encore mieux qu'on ne peut pas vivre sans manger, cependant elle condamne impitoyablement celui que le besoin a

rendu criminel, et la raison n'applaudit pas moins à sa sévérité qu'à celle de la Religion, lorsqu'elle défend ces actions que vous croyez innocentes, et dont elle juge bien autrement. Elle désapprouve les spectacles, parce qu'elle les regarde comme le moyen le plus certain d'allumer nos passions, qui malheureusement n'ont pas besoin de ce renfort pour nous solliciter violemment au mal. Elle condamne également ce que vous appelez ces petits mots pour rire, parce qu'ils ne peuvent exciter en nous que des pensées et des désirs déshonnêtes; et l'expérience prouve que celui qui se complaît dans la pensée du mal est bien facile à s'y laisser entraîner, lorsque l'occasion de le commettre se présente, ou même bien prompt souvent à la rechercher, si elle ne se présente pas au gré de ses désirs. Mais surtout elle se révolte contre la seule idée de tout commerce criminel : dans l'adultère, elle voit réunis tout à la fois le parjure, la perfidie, l'oubli des devoirs les plus sacrés, la honte des familles, la mésintelligence des époux, le malheur des enfans, le désordre des sociétés. Elle ne voit qu'avec horreur, et comme un monstre d'égoïsme et de cruauté, celui qui, pour satisfaire sa passion d'un moment, méprisant les droits d'un père, d'une mère, d'un tuteur, sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, tente de corrompre sa sagesse, la vouant ainsi au déshonneur pour le reste de ses jours, et portant un glaive de douleurs dans le cœur de ses malheureux parens. Vous dirai-je ce qu'elle pense de ces vils plaisirs

achetés à prix d'argent? et les noms seuls de libertinage, de débauche, et d'autres encore dont je n'ose salir votre oreille, que le monde leur donne, ne vous indiquent-ils pas assez jusqu'à quel degré de bassesse et d'infamie se ravalent ces êtres assez déhontés pour chercher leurs dégoûtantes jouissances dans cette fange impure?

—Mais avec toutes ces considérations, lui observai-je, et en analysant ainsi jusqu'aux dernières conséquences de nos actions, vous arriverez à ne plus rien permettre.

—Si vous voulez, me répondit-il, que je vous explique en d'autres termes ce que la Religion défend et ce qu'elle permet, le voici en deux mots : elle défend jusqu'à la pensée de tout ce qui peut faire tort à nous-mêmes et aux autres; tout ce qui n'est pas dans ce cas, elle le permet. Consultez votre raison, et si vous l'écoutez sans prévention, elle vous tiendra le même langage.

—A quoi sert alors la Religion, si la raison en apprend autant qu'elle?

—La Religion, dont tous les préceptes sont invariables et formels, en nous imposant les mêmes devoirs que la raison, dont les enseignemens sont si souvent obscurcis par nos passions, nous empêche de nous séduire dans leur exécution par de fausses explications; et elle leur donne en même temps la plus imposante sanction qu'ils puissent recevoir, celle d'une éternité de récompenses ou de châtimens assurée à ceux qui les auront observés ou violés.

—Avec une telle sévérité de principes, la vie doit être alors une chose fort ennuyeuse.

—Eh quoi! me répondit-il, faut-il donc que des plaisirs soient criminels pour avoir du prix à nos yeux? La compagnie de nos amis ne nous sera-t-elle agréable qu'autant qu'ils nous parleront de leurs coupables projets? Leur conversation ne nous plaira-t-elle qu'autant qu'elle sera semée de médisances, de calomnies, de mensonges ou d'obscénités? Les beaux-arts n'auront ils aucun droit à charmer nos loisirs, s'ils ne nous retracent des objets indécens, ou s'ils ne portent à notre oreille les sons de la mollesse et de la volupté? Tous ces plaisirs enfin dont nous pouvons jouir incessamment, seront-ils pour nous sans valeur, parce que notre inquiète imagination nous en présentera d'autres que la raison, que la Religion, que notre propre intérêt nous défendront? Pardonnez, cher Alphonse, si, à défaut d'autres dont vous puissiez juger ici, je vous cite mon exemple; mais me trouvez-vous plus triste et moins joyeux que vous? Suis-je moins bon convive à table? Me refusé-je aux amusemens de la société? Me croyez-vous insensible aux douceurs de l'amitié? M'avez-vous vu indifférent pour tous ces exercices auxquels notre âge attache tant de prix? Vous avez admiré mes chevaux: vous connoissez mon goût pour la chasse, et vous savez avec quelle ardeur je m'y livre; vous avez vu mes livres, mes peintures, mes instrumens de musique; de bonne foi, que diriez-vous, si je me

plaignais du malheur de ma position? Cependant, en jouissant de toutes ces douceurs qu'elle me permet, je reste fidèle à ma Religion; si mon genre de vie ne me procure pas ces scènes bruyantes et tumultueuses dans lesquelles tant de jeunes gens cherchent, à grands frais, une coupable distraction à leurs ennuis, il m'offre en revanche, ce que j'estime bien plus, une continuité de sentimens agréables qui ne me laissent jamais à charge à moi-même, et qui répandent sur tous les instans de mon existence une douceur que n'empoisonnent jamais ni les regrets du passé, ni les craintes de l'avenir. Mais, ô mon ami! que sont toutes ces frivoles jouissances dont je ne parle ici que pour satisfaire à vos inquiétudes et détromper vos préventions? Si la religion ne m'apprenoit à borner mes désirs, et à placer mes affections sur des objets plus dignes d'une âme immortelle, bientôt le dégoût, la satiété, l'amour du changement me les rendroient insipides, et m'en feroient chercher d'autres qui tromperoient également mon attente. Oh, Alphonse! si vous connoissiez les joies bien plus réelles que goûte un véritable chrétien; si vous saviez ce que c'est que d'être en paix avec soi-même, et avec tout ce qui nous entoure; si vous pouviez apprécier l'inaltérable bonheur de celui que chaque instant de sa vie approche d'une félicité éternelle et immuable, combien ne trouveriez-vous pas plus facile ensuite une privation que la Religion nous impose, mais dont notre foi s'applaudit en pensant aux éternelles récom-

penses qui doivent nous en dédommager ! Vous ne les envisagez en ce moment qu'avec les yeux de la nature; envisagez-les avec les yeux de la foi, et toute leur amertume vous paroîtra changée en douceur. »

Tu n'aurois pas été plus que moi, Forlis, maître de résister à l'émotion qu'un tel discours eût produit en toi; je ne pus, pendant un moment, répondre à Édouard; tant de pensées diverses agitoient mon esprit, que ma bouche ne pouvoit trouver aucune parole pour les rendre. « Voilà donc, me disois-je, les effets de cette Religion que j'ai toujours regardée comme la plus cruelle ennemie de mes plaisirs! Ils vivent heureux, ceux qui la suivent, et ils marchent sans cesse vers un plus grand bonheur encore. Nous, au contraire, que de revers nous menacent, et quelle fin sera la nôtre! » Après quelques momens donnés à ces réflexions, je pris la main d'Edouard, et dans l'agitation à laquelle j'étois livré, je lui dis : « Vous êtes heureux, mon ami, d'avoir cette foi; moi, je ne l'ai plus, et tout ce que je vois et ce que j'entends depuis que je suis chez mon oncle, m'en fait vivement regretter la perte. »

Je ne saurois t'exprimer combien ces paroles qui lui laissoient assez voir mon intention de ne pas rester dans cet état d'incrédulité, parurent lui faire plaisir; il m'en félicita comme de l'événement le plus heureux qui pût m'arriver; il m'encouragea à chercher dans une instruction solide, la réponse à tous les doutes que je pou-

vous avoir; me parla avec les plus grands éloges des lumières et des connoissances de mon oncle, et finit par m'engager à m'adresser à lui pour en obtenir toutes les explications que je croirois nécessaires.

Que penses-tu de tout ceci, Forlis? Te serais-tu jamais douté, lorsque j'allois te faire mes adieux, et que je projetois avec toi nos plaisirs de cet hiver, que je reviendrois ainsi changé? La chose n'est pas encore faite; mais si j'en juge d'après mes nouveaux sentimens, il me paroît maintenant impossible qu'elle ne se fasse pas, car je suis presque arrivé à la désirer.

Je ne t'ai pas parlé des amusemens qu'on m'a procurés pendant mon séjour à la ville; comme ils ne sont que la répétition de ce qu'on voit et de ce qu'on fait partout, j'ai pensé que tu lirois avec plus d'intérêt le détail d'une conversation qui répond aussi bien au désir que tu m'as manifesté dans ta dernière lettre. Je désire qu'elle fasse sur toi le même effet qu'elle a produit sur moi, et j'en apprendrai la nouvelle avec le plus grand plaisir.

LETTRE QUINZIÈME.

FORLIS A ALPHONSE DE MIRECOURT

Murville, ce 27 octobre 1827.

Tous nos doutes sur Boisemont sont enfin levés et j'ai acquis la triste certitude qu'il n'a jamais été qu'un fripon. Les preuves en sont trop claires maintenant pour que je puisse encore en douter : écoute ce qu'est venue m'apprendre hier la personne qui m'avoit averti de me méfier de lui : « M. Boisemont, me dit-elle, n'appartient rien moins qu'à une famille illustre, comme il le prétendoit; son père est un très-mince fabricant de Rouen, et sa mère, qui ne lui a sans doute pas donné de grandes leçons de vertu, étoit entretenue par un riche banquier qui faisoit les frais de la maison. Lorsqu'il fut en état d'apprendre quelque chose, on le mit au collége, où il montra d'heureuses dispositions : après ses études qu'il fit avec le plus grand succès, et lorsqu'il fut rentré dans la maison paternelle, il ne tarda pas à s'apercevoir de la conduite de sa mère, et son âme honnête encore en fut révoltée. Comme on lui connoissoit une grande vivacité, on craignit qu'il ne fit quelque

scandale, et qu'il ne montât enfin la tête à son bonhomme de père. Pour l'adoucir, on chercha à le distraire en lui facilitant tous les plaisirs de son âge, même les plus criminels; sa mère étoit la première à rire de ses scrupules, et à lui prêcher ouvertement l'athéisme; en même temps le banquier lui procuroit les livres les plus capables de corrompre son esprit et son cœur. Un jeune homme de dix-sept ans résiste difficilement à de pareilles machinations; M. Boisemont, qui étoit alors tout uniment Pierre Leclerc, y succomba; et en peu de temps, il devint un véritable libertin sans foi, sans loi, sans honneur, sans conscience et sans Dieu. Ses parens le placèrent alors chez un négociant pour apprendre le commerce; mais cet état lui déplut. Il s'étoit fait au collége des amis beaucoup plus riches que lui; introduit par eux dans la maison de leurs parens, il avoit pris facilement le goût et les manières du monde : de l'esprit naturel, une physionomie heureuse, beaucoup d'impudence, l'y avoient fait bien accueillir. Enivré des succès qu'il y obtenoit, il regarda comme indigne de lui la carrière que ses parens vouloient lui faire suivre, et comme le banquier ne le laissoit pas manquer d'argent, il se lança tout-à-fait dans la société. Contrarié par sa famille, il résolut de se soustraire à ses reproches, et de venir à Paris suivre les hautes destinées auxquelles il se croyoit appelé. Connoissant tout l'amour du banquier pour sa mère, il ne douta pas que celui-ci ne consentiroit jamais à poursuivre criminellement

son fils ; il prit donc si bien son temps, qu'un beau matin il lui vola trente mille francs en billets de banque et arriva de suite avec cette somme à Paris, où son premier soin fut de changer de nom et de prendre celui sous lequel vous le connoissez. Souple, adroit et intrigant, il s'immisça dans plusieurs affaires dont il sut tirer un bon parti; aimable, gai, complaisant, ne doutant de rien, raisonnant sur tout, et se prêtant à tout, il ne tarda pas non plus à se faire de nombreux amis, et à se voir fêté dans toutes les sociétés où il fut présenté. Ce qu'il disoit des richesses et de la noblesse de sa famille, quoique devant certains sots dont il espéroit captiver l'admiration par cette conduite, il parut mépriser ces avantages, le luxe qu'il affichoit, la sévérité de principes dont il faisoit parade, lui aidèrent à faire des dupes, qui se trouvoient flattées de la confiance qu'il leur témoignoit, en leur faisant de temps en temps quelques emprunts. Ce manége lui réussit assez bien pendant quelques années, mais ses succès l'aveuglèrent et causèrent sa perte. Voulant profiter d'une manière plus avantageuse encore de la réputation qu'il s'étoit faite, il se mit à jouer à la hausse et à la baisse sur les effets publics. Plusieurs fois il fit d'assez gros bénéfices, plusieurs fois aussi il perdit, et à l'aide de ses amis, il régla assez bien ses différences; mais tout se découvre avec le temps. Ceux-ci vinrent enfin à se parler des emprunts qu'il leur faisoit, et ils reconnurent avec effroi qu'ils étoient tous ses créanciers pour d'assez

fortes sommes; leur bourse alors se ferma pour lui. Cet échec lui fit comprendre qu'il falloit chercher d'autres ressources; et pour n'en pas faire à deux fois, abusant de la confiance que son agent de change avoit en lui, il lui fit vendre à livrer, fin du mois, une quantité de rentes assez considérable pour faire sa fortune, si l'opération réussissoit, et il vint chez vous en attendre le résultat. Sa perte fut malheureusement aussi forte qu'auroit pu l'être son bénéfice, et trop certain alors que son rôle étoit fini à Paris, il se détermina à aller tenter fortune en Amérique, loin de ses créanciers. Vous lui en avez fourni les moyens, en lui prêtant l'argent nécessaire pour son voyage et son nouvel établissement; mais il n'en a pas profité, car il a été arrêté à Bordeaux, au moment où il s'embarquoit pour New-York. »

Je demandai à la personne qui me donnoit ces renseignemens, comment elle pouvoit connoître aussi parfaitement toutes les particularités de sa vie : « Par un moyen bien simple, me répondit-elle; M. Boisemont eut l'imprudence, le lendemain de son départ de chez vous, d'apprendre à son domestique où il alloit, et de lui proposer de le suivre. Celui-ci, qui ne voulut pas y consentir, écrivit de suite cette circonstance à une jeune personne de Paris avec laquelle il compte se marier, la priant de lui faire chercher une place. Justement cette jeune personne est femme de chambre chez l'agent de change, créancier de M. Boisemont; cette nouvelle vint

à ses oreilles, et il obtint promptement un ordre de le faire arrêter aussitôt qu'il paroîtroit à Bordeaux. En ce moment, il est en prison à Paris, et les papiers qu'on a trouvés sur lui et dans son appartement, ainsi que les révélations de son domestique, ont fait connoître toutes les particularités que je viens de vous citer, et que j'ai apprises par cet agent de change qui est de mes amis, et qui, depuis quelque temps, commençoit à appréhender les suites de la trop grande confiance qu'il avoit accordée à son client. »

Ainsi, mon cher, tu vois que j'en serai pour mes dix-huit mille francs. C'est une leçon un peu chère, mais heureusement elle n'est pas de nature à me ruiner; elle ne peut que me contrarier, parce qu'elle me force à un emprunt pour rembourser les billets dont je t'ai parlé. Sous un autre rapport même, je serois presque tenté de m'en réjouir; car elle va me forcer à une année d'un régime un peu sévère dans ma dépense, et j'en profiterai pour finir un petit poëme que j'ai commencé depuis long-temps, et que je ne trouvois pas moyen de terminer. De cette manière, je gagnerai en gloire ce que je perdrai en argent : voilà comme tout se compense dans ce monde.

Il n'y a rien à répondre aux réponses que ton oncle a faites aux observations que tu lui présentois, et ta lettre, que j'ai lue bien attentivement, m'a donné une toute autre opinion des prêtres que je n'avois eue jusqu'à présent. Elle a même produit en moi plus qu'une stérile adhésion aux vérités qu'elle contenoit : j'ai voulu

les mettre de suite en pratique, et dès le jour même, ayant rencontré, en me promenant à cheval dans la campagne, le curé de Marville, je lui ai fait un salut si honnête et si respectueux qu'il m'en a paru tout surpris. Jugeant sans doute que ce salut étoit de bon augure, il est venu le lendemain me faire une visite; malheureusement je n'y étois pas : ne voulant pas rester en arrière de politesse, j'allai lui rendre sa visite, et ne l'ayant pas trouvé non plus, je lui envoyai une invitation à dîner pour après-demain. Ne va pas faire là-dessus d'inutiles commentaires ni de fausses prophéties : ce n'est pas du tout dans le dessein de me convertir que je l'invite; au contraire, c'est pour me raffermir dans mon opinion que tu as ébranlée. Si tu savois comme mon curé a l'air d'un bon homme, tu comprendrois mon espoir de lui arracher quelques aveux que ton oncle est trop fin pour laisser échapper. Au surplus, quelle que soit l'issue du combat qui ne pourra manquer de s'engager, je promets de t'en rendre un compte exact; ainsi tranquillise-toi en attendant et crois-moi toujours ton ami.

LETTRE SEIZIÈME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A FORLIS.

Surville, ce 3 novembre 1827.

J'apprends avec bien de la peine, mon cher ami, les tristes détails que tu me donnes sur Boisemont; cet homme-là nous a tous bien trompés, mais toi surtout à qui il occasionne une perte aussi désagréable. Mon oncle ne m'a pas paru surpris de sa conduite, et il m'a, au contraire, assuré avoir vu plusieurs exemples dans le même genre, dont un surtout beaucoup plus frappant que tous les autres. C'étoit à Hambourg; un riche négociant jouissoit de la plus grande réputation de probité qu'un homme puisse avoir, et il l'avoit acquise par un grand nombre d'actions qui devoient en effet la lui mériter. Il étoit aussi charitable pour les pauvres que généreux pour ses amis, auxquels il ouvrit plusieurs fois sa bourse. On ne lui connoissoit aucun défaut : il étoit rangé, sobre, économe, tempérant, ne disant de mal de personne, et toujours disposé à rendre service à tout le monde. Tant de bonnes qualités lui avoient valu l'estime générale, et sa parole étoit réputée meilleure que tous les écrits possibles. Malheureusement toutes ces belles vertus

n'avoient qu'un fondement humain, elles s'évanouirent avec la prospérité de cet homme, qui, n'ayant aucun principe de Religion, préféra sa fortune à sa conscience : ayant éprouvé des pertes considérables dans son commerce, et se trouvant compromis dans plusieurs faillites pour des sommes importantes, il n'eut pas le courage de vivre pauvre mais honnête, et il crut qu'il lui étoit permis de faire à d'autres ce qu'on lui faisoit à lui-même. Comme il étoit très-prudent et très-adroit, il réussit facilement à cacher sa position, on le laissa réaliser tranquillement toute sa fortune, ses amis lui ouvrirent leurs bourses sans crainte, et lorsqu'il eut ainsi amassé une somme considérable, il partit un jour pour les Etats-Unis, laissant pour plusieurs millions de dettes, dont ses créanciers ne touchèrent pas quinze pour cent.

Le genre de vie que je mène ici, et que j'y mènerai probablement encore pendant plusieurs mois, m'ayant permis quelques économies, si une couple de milliers d'écus te peuvent être agréables pour faciliter l'arrangement de tes affaires, je te les offre de bon cœur.

Sais-tu bien que tu ne fais pas preuve d'un grand jugement, en disant que mon oncle est trop fin pour me faire des aveux? Tu crois donc non-seulement qu'il est dans l'erreur, ce qui seroit possible, j'en conviens, mais qu'il le sait et qu'il y persévère, ce qui seroit le comble de la folie dans cette circonstance? Qu'un libertin connoisse et chérisse son erreur, je le conçois;

elle lui procure des plaisirs auxquels il ne veut pas renoncer. Mais qu'un homme connoisse la parfaite inutilité des privations et des exercices pénibles auxquels il se condamne, et qu'il reste néanmoins attaché, sans aucun motif, à ces privations et à ces exercices, c'est ce qui ne se conçoit que dans des têtes dignes de Charenton, et celle de mon oncle n'est pas de ce nombre.

J'attends avec impatience le résultat de ton dîner avec ton curé. Mais ne va pas croire que tout est gagné, parce que tu l'auras poussé à bout. Il n'est pas nécessaire, pour que la Religion soit vraie, que tous ses ministres soient des Bossuet ou des Fénélon ; et tout ce que tu pourras conclure du silence de ton curé, c'est qu'il ne sait pas ce que tu lui auras demandé : de là à une démonstration de la fausseté de la Religion, il y a encore loin.

Pour moi, je continue toujours à m'instruire auprès de mon oncle, et dans sa bibliothèque qui est très-bien fournie. Il se passe maintenant peu de jours où je n'aie avec lui des conversations intéressantes qui me confirment de plus en plus dans l'opinion favorable à la Religion qu'il m'a inspirée et que tout ici contribue à augmenter. C'est une chose remarquable, en effet, que l'art avec lequel il sait tirer parti des circonstances qui paroissent les plus indifférentes, pour ramener sans cesse mes pensées sur ce sujet. Si nous passons devant une croix, en nous promenant dans la campagne : « C'est ainsi, dira-t-il en se découvrant, que la folie de la croix a vaincu la

sagesse humaine. » Si quelque site agréable, ou quelque point de vue d'une immensité imposante, tel qu'il s'en rencontre souvent ici, se présente à nos regards : « Celui-là est bien grand, dira-t-il après l'avoir admiré avec moi, à qui tant de merveilles n'ont coûté qu'une parole. » Si l'on parle devant lui de la naissance d'un enfant, il reportera tout de suite vos pensées sur la Religion en disant : « C'est un héritier du ciel ou de l'enfer : ses actions en décideront. » Toutes ces réflexions, comme tu le vois, ne sont que de simples phrases amenées par la circonstance, et qui n'interrompent la conversation que pour un moment bien court ; mais elles réveillent en moi le souvenir des vérités dont il m'a déjà entretenu, et les rappellent ainsi forcément à mes méditations.

Quelquefois aussi elles donnent lieu à de plus amples développemens, je ne t'en citerai que l'exemple suivant, comme le plus frappant. Je rentrois un jour d'une chasse au courre, extrêmement fatigante, que je venois de faire, et dans laquelle je m'étois beaucoup amusé ; au dîner, je me louai de ma journée, et je parlai avec chaleur du plaisir que j'avois eu. Tu ne te douterois pas, sans doute, qu'on pût trouver là matière à une instruction religieuse; tu vas voir cependant comme mon oncle sait tirer parti de tout. A chaque description que je faisois des agrémens que j'avois eus dans cette chasse, il me répondoit par des doléances sur ma fatigue, sur les dangers que j'avois courus, sur quelques égratignures que

j'avois reçues en traversant les taillis. Ces complaintes, qui ne lui étoient pas ordinaires, me firent soupçonner qu'il avoit quelque intention secrète, en me parlant ainsi. Ne pouvant la prévoir, je me bornai à lui répondre que c'étoient justement ces fatigues et ces dangers qui donnoient du prix à ce genre de plaisir : « Le beau mérite vraiment, ajoutai-je, que celui de forcer un lièvre enfermé dans une chambre!—J'en conviens, reprit mon oncle, mais il n'en est pas moins vrai que vous êtes fatigué, harrassé; que vous avez souffert de la faim et de la soif; que vous êtes blessé en plusieurs endroits, et que vous avez plusieurs fois couru risque de vous rompre le cou en franchissant les fossés, en gravissant ou descendant les montagnes avec trop de rapidité : un pareil métier seroit un véritable supplice pour celui qui seroit forcé de s'y livrer sans en avoir le goût.—Oh! pour cela, lui répondis-je, vous avez parfaitement raison; je plaindrois bien celui qui feroit par nécessité tout ce que j'ai fait aujourd'hui par partie de plaisir.—Eh bien, mon ami, continua-t-il, voilà comme il est vrai de dire qu'un chrétien est heureux dans ce monde, malgré toutes les épreuves auxquelles il plaît au ciel de le soumettre. Il les supporte avec joie dans la vue du but auquel il aspire, comme vous avez supporté avec joie les fatigues et les dangers de votre chasse dans l'espérance du moment de plaisir qui devoit la terminer. La seule différence qui existe entre vous et lui, et qui est toute à son avantage, c'est que le plaisir que vous re-

cherchez est beaucoup plus court que la peine que vous prenez, et que la récompense, au contraire, qu'il attend, est d'une durée incomparablement plus longue que celle des peines qui la lui auront acquise : en d'autres termes, vous vous applaudissez de sept ou huit heures de fatigue qui vous ont valu un quart d'heure de jouissance, et lui s'applaudit, avec bien plus de raison, d'une vie de souffrances qui lui vaudra une éternité de bonheur. »

Avois-tu jamais pensé à cette comparaison, mon ami ? Conviens qu'elle est bien faite pour nous détromper des fausses terreurs que nous donnoient à tous deux les obligations d'une vie chrétienne. On ne veut penser qu'aux privations que la Religion impose, et on oublie les motifs qu'elle nous donne pour les supporter avec joie : c'est ne regarder la chose que d'un côté, comme celui qui ne verroit dans la plus belle chasse du monde que les fatigues qu'elle occasionne.

Tu conçois combien de telles réflexions, que mon oncle ne perd aucune occasion de me suggérer, augmentent encore mon désir de fixer enfin mon irrésolution sur un sujet aussi important, et tu ne t'étonneras plus de ce que je disois au commencement de cette lettre, qu'il se passe maintenant peu de jours où je n'aie avec lui quelque conversation intéressante. Je pense que tu me sauras gré de te rapporter la dernière que nous eûmes, et qui roula sur une pratique de la Religion dont nous avons bien souvent fait l'objet de nos railleries. Comme c'est une de celles qui

me paroissent le plus coûteuses, je tenois singulièrement à bien éclaircir tous mes doutes à son sujet, et j'espère que tu ne liras pas sans intérêt les réponses que mon oncle m'y fit.

Tu prévois déjà sans doute que je veux parler de la confession. C'est bien effectivement l'obligation la plus pénible de toutes celles que la Religion nous impose, et il faut une foi bien entière pour se résigner aux aveux humilians qu'elle exige. Cette pensée, que je devrois m'y soumettre comme un autre, si je voulois réellement me convertir, me tourmentoit depuis quelques jours; avant-hier, l'occasion d'en causer avec mon oncle se présenta d'elle-même, et je m'empressai d'en profiter. Il avoit eu à dîner un prêtre des environs, dont je l'avois souvent entendu parler avec éloge, et pour lequel il paroissoit avoir une grande estime. Lorsque nous fûmes seuls le soir, je lui demandai quel étoit cet ecclésiastique.— « C'est le curé de Bomel, me répondit-il.—Vous le connoissez donc particulièrement, continuai-je, car je vous en ai souvent entendu parler? —Effectivement, reprit-il, je le connois beaucoup, mais il me connoît encore mieux, car il est mon confesseur... Et quand vous voudrez, ajouta-t-il après une pause d'un moment, il sera aussi le vôtre. » Je ne pus m'empêcher de rougir un peu à cette proposition inattendue : « Ce n'est pas l'affaire d'un moment, lui dis-je, qu'une pareille décision. Les erreurs dont vous m'avez détrompé, depuis que je suis auprès de vous, me donnent bien, à la vérité, l'espoir que vous me

détromperez également des autres ; mais enfin celles-ci subsistent encore dans mon esprit, et tant qu'elles ne seront pas toutes détruites, cette démarche ne sauroit avoir aucun bon résultat.
—Mon ami, me répondit-il, les hommes peuvent convaincre, mais Dieu seul peut persuader : j'agirai inutilement sur votre esprit, s'il ne touche en même temps votre cœur. A une objection réfutée en succèdera une autre, et quand nous pourrions parcourir en entier leur interminable cercle, nous ne serions pas plus avancés à la fin de cet immense travail qu'au commencement, parce que c'est votre cœur bien plus que votre esprit qui fait votre incrédulité. Mettez d'abord votre âme en état de croire, et vous reconnoîtrez facilement ensuite combien sont futiles toutes ces difficultés dont votre imagination abusée vous fait aujourd'hui autant de monstres.

—Mais enfin, lui observai-je, il faut au moins croire à la nécessité de la confession, avant de se confesser; et j'ai là dessus plusieurs explications à vous demander...

—Je ne refuse pas, reprit-il, de vous donner toutes celles que vous pourrez désirer; mais avant tout, écoutez une histoire que j'ai lue dans *Le Comte de Valmont*, et qui me paroît avoir une grande ressemblance avec votre position actuelle.

« Un lieutenant-général, plein d'estime pour un officier que le maréchal de Saxe honoroit de sa confiance, lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet officier, aussi distingué par sa

piété que par sa valeur, l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations, il s'étoit déterminé à conférer, à plusieurs reprises, avec le Père de Neuville, avec le Père Renaud; et malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avoit pu parvenir à la conviction, lorsque l'officier, faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un ecclésiastique qu'il avoit choisi pour son confesseur. Le lieutenant-général alla le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit et les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'ecclésiastique, que pourrois-je vous dire de plus que ce que vous ont dit un Père de Neuville, un Père Renaud? Et quels raisonnemens pourrois-je faire qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre? Il ne me reste plus qu'une ressource; daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon oratoire; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur, et commencez par vous confesser.—Moi! Monsieur, et à peine crois-je en Dieu.—Vous y croyez, Monsieur, et à toute la Religion, plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux; faites le signe de la croix : je vais vous rappeler votre *confiteor* et vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroissoient que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes, et même sur son incrédulité, bien des contestations et des difficultés, notre militaire obéit enfin et répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens; on

on entra dans quelques détails sur les désordres qui en avoient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit, sa voix commença à s'altérer, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui. L'ecclésiastique, s'apercevant de son trouble, cessa les questions, et se livrant à toute l'ardeur de son zèle, fit une exhortation vive et touchante, qui acheva ce que ses interrogations et de premiers aveux avoient commencé. « O mon Père! lui dit le pénitent à travers mille sanglots, vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur. Je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré, qui portoit son juge au fond de sa conscience et en étouffoit la voix, qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même, et qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, et je vous ferai une confession plus étendue. » Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive et mourut quelques années après dans tous les exercices de la pénitence et d'une vie vraiment chrétienne. »

» Je conviens, lui dis-je après avoir entendu son récit, que ma position a beaucoup de ressemblance avec celle de cet officier, et j'espère que Dieu me fera la même grâce qu'à lui. Mais enfin, puisque ce ne peut être pour ce soir, veuillez aider à ma résolution en me donnant quelques explications dont j'ai besoin : il est si dur d'aller s'humilier devant un homme qui n'est pas plus que nous, que quelque répugnance doit bien être

permise avant de prendre une détermination aussi doûteuse.

—Quelle pitoyable raison de votre répugnance me donnez-vous là, mon cher Alphonse ! Quoi ! celui à qui Jésus-Christ a confié le pouvoir de remettre ou de retenir vos péchés ; celui qui, au tribunal de la pénitence représente votre Dieu lui-même, celui qui vous parle en son nom, celui qu'il a revêtu du droit de vous condamner ou de vous absoudre, celui-là n'est pas plus que vous !

—Mais il est un homme comme moi, un pécheur comme moi, souvent même inférieur en talens, en esprit, en connoissances, en vertus, en dignités à celui dont il entend la confession, et qu'il tient devant lui dans une posture si humble.

—J'accorde tout cela, et je vous répondrai que partout ailleurs il pourra être son inférieur ; mais au tribunal de la pénitence toutes ces distinctions s'évanouissent : le pénitent, fût-il roi, fût-il le pape lui-même, n'est plus qu'un pécheur qui vient demander le pardon de ses fautes ; et le confesseur est le représentant de Jésus-Christ : c'est donc au premier qu'il convient de s'humilier devant son juge.

—J'ai quelquefois entendu traiter cette question par Boisemont, et je me rappelle très-bien qu'il prétendoit que la confession n'étoit nullement d'institution divine ; qu'on n'en voyoit aucune trace dans les trois premiers siècles de l'Eglise, et qu'ainsi elle étoit évidemment une pure invention des prêtres.

—Que vouloient donc dire ces paroles de Jésus-Christ : « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel... Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez ? » Quel usage les apôtres et leurs successeurs auroient-ils pu faire de ce pouvoir, pour des péchés qu'ils n'auroient pas connus, et comment pouvoient-ils les connoître autrement que par la confession ?

Pour se convaincre que c'est ainsi qu'on l'a entendu dès les premiers jours de l'Eglise naissante, il ne faut qu'ouvrir nos livres saints. Nous lisons en effet dans les Actes des Apôtres (1), qu'une foule de fidèles venoient trouver saint Paul, confessoient et accusoient leurs péchés. Nous trouvons également dans saint Jean (2) ces paroles tout aussi formelles : « Si nous confessons nos péchés, Dieu juste et fidèle nous les remettra. » Dès le premier siècle, saint Barnabé disoit : « Vous confesserez vos péchés (3) » ; et saint Clément s'exprimoit de même : « Convertissez-vous, écrivoit-il ; car lorsque nous serons sortis de ce monde, nous ne pourrons plus nous confesser ni faire pénitence (4). » Au second siècle, saint Irénée, Tertullien, Origène tiennent le même

(1) Ch. 19, v. 18.
(2) Ch. 1, v. 9.
(3) Lettre n.° 19.
(4) Epist. 2, n.° 8.

langage. Quelle impudence, après de telles autorités, d'oser avancer qu'on ne trouve aucune trace de la confession dans les trois premiers siècles de l'Eglise.

—Je me rappelle très-bien que la personne avec qui Boisemont discutoit cette matière lui fit à peu près les mêmes réponses que vous venez de me faire; mais je me rappelle très-bien aussi qu'il n'en fut pas embarrassé, et qu'il soutint que ce terme de *confession* employé par les anciens ne signifioit que la confession publique que les premiers chrétiens faisoient par humilité, mais nullement la confession auriculaire, telle que les prêtres l'entendent maintenant. Son adversaire ne sut que lui répondre, et nous lui donnâmes gain de cause.

—Heureusement, reprit mon oncle, qu'il y a lieu à appel; car jamais cause ne fut plus mal jugée. Je pourrois me borner à vous dire: La confession a été ordonnée par Jésus-Christ; c'est ce qui résulte évidemment des paroles que je vous ai citées, et de la pratique constante des apôtres et des premiers fidèles que vous êtes forcé d'avouer. Jésus-Christ n'a pas expliqué si elle devroit être publique ou secrète. Elle fut publique dans les premiers temps, parce que tous les chrétiens d'alors étant des saints, leurs péchés étoient nécessairement bien légers, et la confession publique qu'ils en faisoient pouvoit entretenir leur ferveur et leur humilité, sans occasioner de grands désordres dans la société. Mais, lorsque cette première ferveur fut passée, et que les cri-

mes devinrent plus fréquens, ce mode de confession devint sujet à de grands inconvéniens; et l'Eglise, toujours tendre mère, usant de l'autorité dont son divin fondateur l'avoit investie, supprima leur publicité et ordonna qu'elles ne seroient plus faites qu'à un prêtre, et sous le sceau du secret le plus inviolable. Où trouveriez-vous en effet dans cette explication, la moindre induction défavorable à la nécessité de la confession auriculaire? Voudriez-vous faire un crime à l'Eglise de sa sagesse et de sa prévoyance? Et vous qui trouvez déjà si dur de révéler vos fautes à un prêtre, qui n'a même pas la permission d'y penser hors du moment de la confession, direz-vous que vous aimeriez mieux les accuser à haute voix, au milieu de tous les fidèles rassemblés dans l'église? Vous ne pouvez cependant, d'après vos propres aveux, vous soustraire à cette dernière obligation qu'en acceptant la première.

» Toutefois ce que je viens de vous dire n'est cependant encore qu'une partie de la vérité; car si les premiers chrétiens pratiquoient la confession publique, ils ne pratiquoient pas moins aussi la confession auriculaire. C'est ce qui résulte des écrits d'Origène, de saint Cyprien, de saint Grégoire de Nysse, de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Paulin, de saint Léon, et de bien d'autres encore. J'ai leurs ouvrages ici, et j'offre de vous prouver la vérité de ce que j'avance.

—Je n'en doute nullement, lui répondis-je, puisque vous me l'assurez. Mais ne peut-on pas

dire que ce qui étoit bon autrefois, avec les mœurs pures des premiers chrétiens, ne l'est plus aujourd'hui, avec nos mœurs corrompues? Ne convenez-vous pas avec moi que si cette pratique est salutaire à quelques bonnes âmes, elle est une source de désordres pour bien d'autres? Je me rappelle fort bien d'avoir entendu dire qu'il y a moins de vices chez les protestans depuis qu'ils l'ont abolie.

—Si vous prenez pour des vérités constatées tout ce qu'il plaira au premier venu d'avancer, je vous plains, mon pauvre Alphonse; il n'y a pas alors d'erreurs que vous ne soyez prêt à adopter. Ce qu'on vous a dit des protestans est tellement faux que plusieurs fois ils se sont repentis d'avoir aboli la confession. Ceux de Nuremberg envoyèrent une ambassade à Charles-Quint, pour le prier de la rétablir chez eux par un édit (1). Ceux de Strasbourg ont également désiré la remettre en usage (2). En Suède, elle a été conservée, parce que c'est un des articles dont on étoit convenu dans la confession d'Augsbourg (3). En Prusse, elle a été également conservée; et Mosheim blâme un ministre de Berlin qui s'avisa de prêcher contre cet usage (4). Ajoutez à toutes ces preuves que plusieurs de leurs

(1) Soto, in-4° dis. 18, q. 1, art. 1.

(2) Lettres du P. Schesmacher, 4e lettre, § 3.

(3) Bossuet. Hist. des Var. l. 3, n. 46.

(4) Hist. Eccl. du 17e siècle, sect. 2, 2 part., c. 1, § 5.

écrivains sont convenus du déréglement des mœurs dont l'abolition de cette pratique a été suivie; et croyez encore après cela, sans examen, à tout ce qu'on viendra vous débiter contre la confession, et en général, contre la Religion.

» Les incrédules, je le sais, ont fait grand bruit de quelques désordres occasionés par la confession. Mais ces exemples sont rares et leurs effets passagers; au lieu que les biens qu'elle produit sont nombreux et continuels. Elle est un frein à la licence, une source féconde de sages conseils, une sensible consolation pour les âmes affligées de leurs péchés; c'est elle qui cultive les semences de piété dans les âmes bien nées, qui instruit ou avertit les fidèles de leurs devoirs, qui donne un appui à l'innocence, qui entretient l'amour de la concorde, de la subordination et de la justice; c'est à son heureuse influence enfin que nous devons la répression de tous les vices, la réparation de tous les crimes et l'encouragement de toutes les vertus. Aussi Luther, le fougueux Luther lui-même, voulut-il la conserver : « Plutôt, disoit-il, je consentirois à la tyrannie du pape que de souffrir l'abolition de la confession (1). » Et il avoit raison; car s'il falloit renoncer à toutes les choses qui sont susceptibles d'abus, je ne sais pas quelle est celle de nos institutions, de nos lois et même de nos actions les plus simples qui résisteroit à cette épreuve. Je voudrois bien voir quelqu'un de

(1) Collect. des Ecrit. Allem. de Luther, vol. 2, pag. 272.

ces impies si faciles à se scandaliser de ce qu'ils appellent les abus de la confession, conséquens avec leurs principes, se refuser à boire et à manger, parce que quelques gourmands sont morts de leurs excès. »

Pèse toutes ces raisons, Forlis, et quoi qu'elles puissent t'imposer de dur et de gênant, si tu veux les méditer sans prévention, je ne doute pas qu'elles ne fassent sur toi la même impression qu'elles ont faite sur moi.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

FORLIS A ALPHONSE DE MIRECOURT

Marville, ce 7 novembre 1827.

Sais-tu bien, mon cher, que nous prenons tous deux le chemin d'une prompte conversion? Car, après tes deux dernières lettres surtout, je ne doute pas que tu ne deviennes bientôt un illustre pénitent; et si j'en juge par les inquiétudes qui me tourmentent et par les pensées qui m'occupent journellement, je ne crois pas non plus que je tarderai beaucoup à suivre ton exemple. Ce seroit vraiment une drôle de chose, si les deux jeunes gens les plus fous de plaisirs jusqu'alors alloient ainsi tout d'un coup se faire ermites. N'entends-tu pas d'ici les gorges chaudes

qu'on en feroit dans les salons de Paris? Au point où tu en es maintenant, et avec le caractère que je te connois, je crois que cette considération ne te retiendra pas beaucoup, et je t'assure que je pense là-dessus tout-à-fait comme toi. S'ils veulent railler, eh bien! qu'ils raillent tant qu'il leur plaira; nous leur répondrons par le proverbe : *Rira bien qui rira le dernier.* Nous serions bien bêtes d'agir contre notre conviction, pour plaire à des gens qui n'ont pas *le sens commun*, et qui se moqueroient encore de notre lâcheté.

Tu es étonné peut-être de m'entendre les traiter aussi durement; c'est le résultat de ma conversation avec mon curé, dont je t'ai promis le détail. Mais elle a été si longue et si intéressante que, pour ne t'en rien faire perdre, je veux te la citer dans son entier, et c'est une véritable entreprise qui me demandera un assez long travail. Je me suis déjà mis à l'ouvrage, quand il sera fini, je te l'enverrai. Pour aujourd'hui, il faut que tu te contentes de savoir que tu n'as rien à craindre de ce que je t'avois dit de sa simplicité, et que je n'ai pas eu la moindre occasion de mal interpréter son silence.

En attendant donc que je puisse t'envoyer ce récit, causons d'autres choses; et d'abord reçois mes remercîmens pour l'offre que tu me fais de tes 6000 francs. Je les accepte avec plaisir, et s'ils sont disponibles de suite, tu peux me les envoyer : ce sera toujours autant de remplacé,

pour le moment, dans l'argent que Boisemont m'a enlevé.

Croirois-tu qu'il a osé m'écrire, cet infâme coquin? Il a conservé sous les verroux la même impudence qu'il avoit dans son salon; il parle encore de vertu, d'honneur, de probité. S'il vouloit quitter la France, c'étoit, dit-il, pour aller en Amérique refaire sa fortune et revenir ensuite payer tous ses créanciers. Sa ruine et la position dans laquelle il se trouve ne viennent que d'une spéculation malheureuse : s'il étoit un peu aidé dans ce moment, il pourroit encore s'en relever, et avec le secours de ses parens et la protection de ses amis, finir par se remettre au niveau de ses affaires. Il me prie de ne pas parler de l'emprunt qu'il m'a fait avant son départ, et finit par m'assurer, en ces termes pompeux que tu lui connois, de sa reconnoissance et de son inaltérable amitié. Je lui en veux presque autant de me croire assez sot pour me laisser prendre à une pareille amorce, que de l'argent qu'il m'a volé; aussi je ne lui ai pas répondu. Que le ciel me préserve de chercher à aggraver son sort par l'inutile répétition de mes 18000 francs! Mais qu'il n'attende pas autre chose que mon silence.

Laissons ce malheureux porter la peine de sa conduite, et occupons-nous de pensées moins affligeantes. J'ai lu avec le plus grand intérêt le récit de ton séjour chez le baron de Poufret. Son fils est un jeune homme qui me conviendroit fort, et dont je serois enchanté de faire la connoissance : si tous les dévots étoient comme lui,

on ne se moqueroit pas autant de la Religion. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus satisfaisant tout à la fois que ce qu'il t'a dit sur son genre de vie, et tu avois bien raison de penser, en m'écrivant ces détails, qu'ils réfuteroient complètement les préventions que j'avois à ce sujet. Cette phrase surtout : « Faut-il donc que des plaisirs soient criminels pour avoir du prix à nos yeux? » et les raisonnemens par lesquels il te prouve la conformité des enseignemens de la Religion et de la raison, relativement aux actions permises et aux actions défendues, ont fait sur moi le plus grand effet. Justement ta lettre m'est arrivée le lendemain du dîner avec mon curé qui, avoit déjà bien changé toutes mes idées, et cette circonstance n'a pas peu contribué à me la faire goûter davantage. Jusque là, je te l'avoue, je n'avois été que médiocrement touché de toutes tes conversations avec ton oncle. Comme elles ne portoient que sur des points particuliers de la Religion, je me tranquillisois en me disant qu'il n'auroit pas aussi beau jeu, s'il lui falloit la prouver dans son ensemble. Mais mon curé, qui est loin d'être aussi simple que je le pensois, m'a retiré cette ressource, et depuis ce jour, mes pensées ont bien changé de nature.

Je voudrois pouvoir t'écrire plus longuement : nous nous entendons trop bien maintenant pour ne pas aimer à nous entretenir d'une matière aussi importante. Mais si je te quitte, c'est pour travailler, pendant que j'ai la mémoire fraîche, au récit que je t'ai promis.

P. S. Encore une de ces petites gentillesses si fréquentes dans le monde. Saint-Lambert, dont je t'ai raconté l'histoire avec mademoiselle de la Rivière, vient d'être appelé en duel par un cousin de celle-ci, et il a été tué; son frère a voulu le venger et il a à son tour appelé le cousin, qui cette fois a succombé. Ainsi la passion d'un libertin déshonore une demoiselle pour le reste de ses jours, cause la mort à deux hommes et plonge deux familles dans le deuil. Voilà de bien grands malheurs, qu'un peu plus de Religion chez tous ces gens-là auroit prévenus.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A FORLIS.

Surville, ce 10 novembre 1827.

Que ta lettre m'a fait plaisir, mon cher Forlis, et combien j'aime ton curé! Oui, mon ami, nous braverons les railleries d'un monde insensé; nous marcherons sans crainte, comme sans honte, dans les nouveaux sentiers que la foi nous découvre. Quelle lâcheté à nous, si, une fois éclairés de ses divins rayons, nous allions, serviles esclaves d'un honteux respect humain, refuser la liberté qu'elle nous offre, et continuer à vivre sous la dépendance d'un monde que nous con-

damnerions en secret et que nous approuverions en public ! Non, non, rougisse qui voudra de sa croyance; je n'imiterai jamais un aussi coupable exemple. Il a le cœur bien bas, celui qui n'ose avouer ses sentimens. Esclave de l'opinion des autres, à chaque instant il est forcé de faire ce qu'il condamne, de louer ce qu'il méprise, de profaner ce qu'il révère, de blasphémer ce qu'il adore; la crainte d'être accusé de foiblesse le fait tomber dans la plus abjecte des servitudes. Pour nous, Forlis, nous saurons nous élever au-dessus de ces honteuses contradictions : heureux du témoignage de notre conscience, et forts de l'assentiment de notre raison, chrétiens à la face de l'univers, nous forcerons, par notre courage, l'estime de ce monde que nous mépriserons.

Ne t'étonnes pas, mon ami, de la chaleur de mes sentimens ; je t'écris dans l'enthousiasme encore tout récent qu'a produit en moi une scène attendrissante dont je fus hier le témoin. Nous étions allés faire une visite au général Dupré, qui habite un château à deux lieues d'ici. C'est un de ces hommes qui seroient bien embarrassés de dire s'ils croient ou s'ils ne croient pas en la Religion; ils trouvent fort bon qu'on en ait, fort bon aussi qu'on n'en ait pas; ils sourient à un sarcasme lancé contre elle avec la même indifférence dont ils applaudissent à une idée religieuse. Le soin de leurs affaires et de leurs plaisirs les occupe exclusivement, et ils remettent à s'occuper de cette grande question, au moment où les approches de la mort seront venues les avertir qu'il est

temps enfin d'apprendre à vivre. Ce général a un fils unique, maintenant âgé de vingt-huit ans. Ce jeune homme, né avec des passions vives et doué d'une imagination brûlante, fut pendant long-temps un partisan outré des plaisirs du monde; devenu épris d'une jeune personne plus recommandable encore par les vertus dont elle étoit ornée que par sa rare beauté, et incapable d'éprouver foiblement aucun sentiment, il porta dans cet amour toute la fougue de son caractère. De grands obstacles à leur union s'étoient présentés, mais il les avoit tous surmontés, et après deux ans d'une pénible incertitude, le jour de leur mariage étoit enfin fixé. Au moment où il touchoit ainsi au terme de tous ses vœux, et où l'avenir lui apparoissoit brillant de toutes les séduisantes couleurs que lui prêtoit sa vive imagination, cette demoiselle mourut subitement. Avec le caractère qu'on lui connoissoit, ses parens s'attendoient à de violens accès de douleur et de désespoir : il n'en fut pas ainsi. Frappé comme d'un coup de foudre qui lui auroit ravi l'usage de toutes ses facultés, il resta pendant huit jours entiers dans un accablement qu'on eût pu prendre pour de la stupidité. Insensible à tout ce qui l'entouroit, ni les soins d'un père, ni les caresses d'une mère, ni les attentions de ses amis ne pouvoient l'arracher à sa désolante indifférence. Il se prêtoit à tout ce qu'on désiroit de lui; mais son effrayante complaisance ressembloit plus au mouvement mécanique d'un automate qui obéit au ressort qui le fait mouvoir, qu'à la pensée

d'un esprit qui se rend à la persuasion. Il mangeoit, il buvoit, il marchoit quand on lui disoit de manger, de boire ou de marcher. Si vous lui parliez, il vous écoutoit; si vous lui demandiez une réponse, il vous la donnoit : mais si vous l'aviez abandonné à lui-même, il seroit, m'a-t-on assuré, mort sans changer de place, et sans ressentir peut-être le besoin de la faim et de la soif. L'activité de sa bouillante imagination étoit-elle donc comme anéantie pendant cet étonnant état? D'après ce qui me reste à te dire, je crois plutôt qu'elle occupoit trop violemment tous ses esprits pour leur laisser la faculté de penser à toute autre chose qu'à l'objet de ses méditations. Huit jours s'étoient déjà écoulés dans cette crise extraordinaire, lorsque, rompant tout à coup son long silence : «Dieu seul est grand, dit-il; c'est lui seul que je veux désormais servir. Malheur à qui s'attache à des créatures périssables!» Etonnés d'un semblable langage, ses parens l'interrogent. «Nous ne sommes que cendre et poussière, leur répond-il; le monde n'est qu'une ombre mensongère, le ciel seul mérite toutes nos pensées.» Le résultat de cette explication fut qu'il alla s'enfermer dans un séminaire, où il étudia comme il avoit aimé, c'est-à-dire avec une ardeur que rien ne pouvoit égaler. Admis à la prêtrise, il y a environ dix-huit mois, les fonctions paisibles du ministère dans nos villes et dans nos campagnes ne purent satisfaire la vivacité de son zèle, et il résolut d'entrer dans l'ordre des Missions étrangères. Son départ pour la Chine venant d'être

arrêté, il voulut dire un dernier adieu à ses parens, et depuis quinze jours il étoit chez eux, où je l'avois déjà vu trois fois.

Hier, peu après que je fus arrivé, il me proposa une promenade dans le parc. Vouloit-il commencer sur moi l'exercice de ses fonctions, ou seulement son âme cherchoit-elle à s'épancher dans celle d'un ami qui pût comprendre ses pensées? je l'ignore. Mais après que nous eûmes marché quelques instans, causant ensemble de la grande résolution qu'il avoit prise, et comme je paroissois m'étonner de son courage : « Oh ! Monsieur, me répondit-il, que vous connoissez peu le grand Dieu que j'adore! A son service, les privations sont des jouissances, les fatigues des plaisirs, les combats des triomphes, la mort une récompense. Il fut un temps, hélas! où je partageois votre opinion, temps d'un souvenir bien pénible et que je voudrois pouvoir effacer du nombre de mes jours! Lancé, jeune encore, dans un monde qui séduisit facilement mon inexpérience, je bus à longs traits dans la coupe empoisonnée des voluptés qu'il m'offroit; mais quelle cruelle amertume cachée sous une flatteuse apparence! Je cherchois le bonheur et ne trouvai que des plaisirs! Leur trompeuse jouissance excitant mes insatiables désirs, pareil au malade que dévore une fièvre ardente, et qui trouveroit la mort avant de parvenir à étancher la soif cruelle qui le brûle, plus j'accordois à mes impérieuses passions, et plus elles s'irritoient de mon impuissance à leur en accorder davantage. Ainsi toujours plus

malheureux à proportion de ce que je faisois plus pour être heureux, j'accusois d'injustice la nature, qui m'avoit donné l'idée d'un bonheur qu'elle étoit incapable de remplir. Je me crus une fois enfin arrivé au terme de tous mes vœux, mon bonheur me paroissoit assuré, et soudain il me fut ravi. »

Ici il s'arrêta comme un homme qui craint de réveiller des souvenirs trop déchirans. Je croyois que ses yeux alloient exprimer la douleur et les regrets; je le fixai avec attention pour saisir, s'il étoit possible, tous les mouvemens de son âme. Quel fut mon étonnement de ne trouver, au contraire, dans ses regards tournés vers le ciel, que l'expression de la plus douce mélancolie et de la plus parfaite résignation! Bientôt sa figure s'animant par degrés, il finit par éprouver une espèce d'extase dans laquelle il parut goûter par anticipation le bonheur qu'il espéroit. Je te rendrois mal, mon ami, l'effet que produisit cette vue sur moi: « Tant de douceurs au milieu de tant de peines, me dis-je; voilà bien la Religion!» Ma curiosité cependant étoit trop vivement excitée pour que je ne cherchasse pas à la satisfaire entièrement, et certain d'être entendu en lui parlant de celle qu'il avoit tant aimée, je donnai des regrets à sa mort si prématurée et à leur cruelle séparation.

Ces paroles en effet le rappelèrent promptement à lui: « Connoissez mieux, me dit-il, les bontés d'une prévoyante Providence qui, en nous montrant ainsi le néant des choses de ce

monde, nous avertit de porter nos regards vers un objet plus capable de remplir l'immensité de nos désirs. Julie ne fut que l'instrument dont elle se servit pour me rappeler à elle; sa mission une fois remplie, elle etoit trop pure pour habiter plus long-temps parmi les enfans des hommes; les anges sans doute l'envièrent à la terre, et Dieu voulut récompenser ses vertus en abrégeant les jours de son exil. Moi, dont les longues erreurs demandent de longues expiations, je reste, mais je reste avec ses leçons et avec ses exemples. On vous a parlé peut-être de sa beauté, de ses grâces, de ses talens; peut-être aussi vous aura-t-on vanté les heureuses qualités dont elle étoit douée. Mais qui auroit pu louer dignement ses vertus? Est-il une bouche humaine qui puisse les raconter toutes? Si vous voulez vous en former une légère idée, pensez quels furent mes emportemens, mes excès, la fougue de mes passions, l'impatience de mes désirs, mon oubli de tous devoirs, tous mes vices enfin. A ce monstre qui vous fait horreur, comparez le pauvre missionnaire qui va, sur des plages lointaines, porter à ses frères les paroles du salut et trouver peut-être le martyre, et dites-vous : « Ce changement est l'ouvrage de Julie. »

—Je l'avois effectivement toujours pensé, lui dis-je : une perte aussi cruelle et un coup aussi inattendu sont seuls capables d'inspirer une résolution aussi grande que celle que vous avez prise.

—Toutefois, Monsieur, me répondit-il avec

vivacité, n'attribuez pas au désespoir ce qui ne fut chez moi que l'effet de la réflexion. Séparé de celle que j'avois tant aimée, et ne pouvant plus nourrir mon amour que de souvenirs, je soulageai ma douleur en rappelant à ma mémoire tous les détails d'une vie qui m'avoit été aussi chère, je parus privé de tout sentiment, parce que celui-là seul occupoit toutes mes pensées. Que m'importoient alors les inutiles consolations que l'amitié cherchoit en vain à me prodiguer. Pouvoient-elles valoir celles que je trouvois à m'occuper de Julie? Absente, je la voyois encore; partout son image adorée suivoit mes pas et s'offroit à ma vue. Le bruit ou le silence, le jour ou la nuit, la solitude ou la compagnie, tout m'étoit indifférent, parceque partout j'étois avec elle, avec elle seule. Dieu, qui ne me frappoit que pour me sauver, avoit, dans ses décrets éternels, marqué ce moment pour mon retour vers lui. Aux déchirantes pensées qui m'accabloient, il fit succéder de plus utiles souvenirs. Bientôt les sages conseils, les aimables reproches, les douces remontrances, les salutaires avertissemens par lesquels Julie avoit si souvent cherché à modérer mes brûlans transports, vinrent se retracer à ma mémoire. Une phrase surtout, dans laquelle, comme douée d'un esprit prophétique, elle m'avoit prédit que Dieu s'irriteroit enfin d'un amour qui remplissoit trop exclusivement mon cœur, frappa vivement mon imagination; et pensant à la fin aussi déplorable qu'imprévue d'une espérance à laquelle j'attachois le

bonheur de toute ma vie, je ne pouvois me refuser à y reconnoître l'accomplissement de sa funeste prédiction. A ces premières réflexions vinrent ensuite s'en joindre d'autres plus graves et plus sévères encore. Du tombeau de cette Julie, l'objet de mon amour, le sujet de toutes mes pensées, le Dieu de mon cœur, de cette Julie, naguère encore si brillante de jeunesse, si fraîche de santé, s'élevoit une voix qui accusoit bien hautement la vanité de tout ce qui passe. Une nuit, jamais cette vision ne sortira de ma mémoire, mes forces avoient enfin succombé sous la fatigue de mes longues veilles, je dormois; mais sans doute mon âme, étrangère aux besoins de mon corps, méditoit les grands objets qui occupoient exclusivement mes pensées. Tout à coup un éclat extraordinaire semble me réveiller; une flamme brillante remplit mon appartement d'une clarté plus vive que tous les feux réunis du soleil; elle s'approche de moi, et pendant que sans se consumer, elle reste suspendue au bas d'un portrait de Julie, placé dans mon alcove, j'entends ces paroles qui résonnent aujourd'hui même encore à mes oreilles: « Auguste, le temps fuit, l'éternité s'avance; que tardes-tu? Celle que tu as tant aimée est heureuse maintenant, et heureuse pour toujours. Toi qui voulois partager son sort sur la terre, refuserois-tu de le partager dans le ciel? Ne sais-tu donc aimer que des objets périssables? » Je vous peindrois mal, Monsieur, l'effet que produisit sur moi cette nocturne apparition. Fut-elle véritable, ou ne fut-elle que le résultat

d'une imagination échauffée par de continuelles méditations, c'est ce que je n'osai jamais prononcer; c'est aussi ce dont je m'inquiétois fort peu : quelle que fût sa nature, elle me parut un avertissement du ciel, et je résolus d'y obéir ; ce que j'ai fait ensuite vous est déjà connu. »

Figure-toi, Forlis, si tu le peux, l'impression qu'un tel récit dut faire sur moi; je restai longtemps comme anéanti dans la méditation des pensées qu'il m'inspiroit. Le jeune missionnaire imitoit mon silence, et nous marchions sans proférer une seule parole. Sortant cependant enfin de ce religieux recueillement, j'osai lui dire : « Pardonnez si j'exprime un doute qui peut vous paroître injurieux; mais puisque vous avez voué votre vie au triomphe de la Religion, j'espère que vous ne vous offenserez pas d'une demande qui, selon la réponse que vous lui ferez, doit singulièrement contribuer à augmenter ma foi. Je conçois que dans la première violence de votre douleur, vous ayez facilement renoncé à tous les plaisirs et à tous les avantages que vous pouviez encore vous promettre dans le monde; mais depuis que le temps et la réflexion ont dû calmer ces premiers transports, ne vous est-il jamais arrivé de regretter ce que vous aviez abandonné?

—J'ai eu des combats à soutenir, me répondit-il; je ne m'en défends pas. Ce n'est qu'avec la vie que l'homme perd le penchant au mal qu'il apporte en naissant; mais aidé, de la grâce de mon Dieu, j'en suis toujours sorti victorieux.

Plus j'ai appris à le connoître, et plus j'ai appris à l'aimer; mon premier cri vers lui fut un cri de douleur, bientôt après il fut celui de la reconnoissance. Tout entier maintenant aux devoirs de mon nouvel état, le monde ne me paroît plus que comme une mer orageuse dont je m'applaudis chaque jour d'avoir évité les dangers. Oh! si vous connoissiez, Monsieur, les douceurs dont celui que je sers aujourd'hui comble une âme qui se livre entièrement à lui, vous ne vous étonneriez plus du mépris qu'elle fait de tout autre sentiment. Que sont tous ces coupables et frivoles amusemens que j'ai tant recherchés, auprès de la satisfaction d'une âme qui peut se dire à chaque instant du jour : « Je suis prête à paroître devant mon Dieu; demain, aujourd'hui peut-être, il va m'appeler à lui, et l'éternité bienheureuse sera mon partage. » Qu'une telle pensée, Monsieur, est bien autrement puissante pour notre bonheur que tous ces plaisirs d'un moment, que le vice donne, que le remords suit et que l'éternité punit ! »

Il achevoit à peine ces paroles, que nous entendîmes la voix d'un domestique qui nous appeloit au salon. Plusieurs visites étoient arrivées pendant notre absence, et la conversation, devenue générale, n'offrit rien de remarquable. Au moment de nous retirer, j'entraînai le missionnaire dans une embrasure de croisée, et encore plein des idées religieuses que m'avoit inspirées son récit, je n'hésitai pas à me recommander à ses prières et à le conjurer de demander pour

moi à Dieu une foi aussi vive que la sienne. Le moment n'étoit pas favorable pour de longs discours ; il me serra la main, et levant les yeux au ciel, il me fit assez comprendre qu'il ne m'oublieroit pas.

Je ne sais quelle impression fera sur toi ce récit ; quant à moi, je puis t'assurer qu'un jeune homme, de vingt-huit ans, réunissant comme celui-ci tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde, et le quittant cependant avec joie, pour aller porter la parole de Dieu à des barbares qui le lapideront peut-être, me paroît une preuve bien frappante que ce n'est pas dans ces plaisirs que nous estimons tant que nous trouverons un véritable bonheur.

Continuons, cher ami, à nous faire mutuellement part de nos réflexions, et puisque nous sommes animés d'un même désir de trouver la vérité, espérons que nous parviendrons enfin à la découvrir. Nous sommes maintenant sur la voie qui y mène; encore un moment de persévérance, et pour prix de nos efforts, nous obtiendrons, j'en ai la certitude maintenant, cette foi entière qui, en faisant désormais la règle de notre conduite, sera le gage le plus assuré de notre bonheur.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

DU MÊME AU MÊME.

Surville, ce 12 novembre 1827.

Je ne comptois pas t'écrire aussitôt, mais j'ai assité hier à une discussion qui m'a paru si intéressante que j'ai voulu t'en faire part de suite, autant pour mon instruction que pour la tienne, en me forçant ainsi de rappeler à ma mémoire toutes les raisons qui ont valu à mon oncle un triomphe complet. Le sujet n'en est pas gai, mais il n'en est aucun qui mérite plus d'attention.

Nous attendions hier à dîner quatre amis de mon oncle; l'un d'eux, à qui il étoit arrivé la veille un de ses parens, nous l'amena. C'étoit un avocat qui jouit à Paris d'une certaine réputation, et qui, fier sans doute de son petit mérite, s'attendoit probablement à voir toutes ses opinions reçues comme autant d'oracles. Il commença par discourir avec une faconde intarissable sur toutes les affaires du temps, distribuant à son gré le blâme ou la louange sur tout ce qui lui plaisoit ou lui déplaisoit. Les convives peu curieux de sa politique, le laissoient pérorer tout à son aise, et tellement même que je vis le mo-

ment où désespéré de ne pouvoir exciter les applaudissemens de ses grossiers auditeurs, il alloit se résigner et finir par se rappeler qu'il étoit à table pour manger. Par malheur pour lui, il se permit une phrase qui étoit une critique directe de la Religion; mon oncle, qui n'entend pas raillerie sur cette matière, ne la laissa pas tomber, comme il avoit fait de toutes les autres, et la discussion s'engagea.

On étoit alors au dessert, et la faim des convives apaisée, leur permettoit de prendre part à la conversation. Je ne te rapporterai pas tout ce qui fut dit pour ou contre la Religion en général; je n'y remarquai rien de bien neuf et de bien saillant; j'aime à croire pour l'honneur de notre avocat, qu'il est plus fort sur le droit civil que sur les matières religieuses; mon oncle n'eut pas besoin de faire de grands frais d'esprit pour lui prouver maintes et maintes bévues dans lesquelles il tomba. Désespéré de voir qu'il ne lui suffisoit pas de parler beaucoup pour avoir raison, notre élève de Cujas et de Barthole commença sans doute à soupçonner qu'on peut être fort bon avocat et fort mauvais théologien; mais en homme du métier qui sait profiter de tous les faux-fuyans, et qui aime à incidenter sur les circonstances pour détourner l'attention de l'objet principal et embrouiller l'affaire la plus claire, il imagina une fugue qu'il crut probablement très-adroite, mais qui ne lui réussit pas mieux. Il dit donc à mon oncle : « Voulez-vous, Monsieur, que je vous explique franchement ce qui m'empêche de croire..

à la Religion telle que les prêtres nous l'annoncent ? c'est leur dogme de l'enfer. Est-il possible d'admettre qu'un Dieu, qu'on nous représente comme souverainement bon, punisse des peines les plus effroyables, et pendant une éternité, le crime d'un seul moment ? N'est-ce pas là évidemment une invention des prêtres pour se donner plus de crédit sur l'esprit des peuples ? Et s'ils ont fait celle-là, pourquoi n'en auroient-ils pas fait d'autres, et quelle confiance puis-je avoir désormais en leurs discours?

—J'ai déjà bien souvent entendu avancer cette proposition, répondit mon oncle, et j'ai toujours cherché en vain à me rendre compte comment elle pouvoit séduire un seul esprit raisonnable. Les prêtres ont inventé l'enfer! Mais par quel motif? par intérêt et par ambition, dit-on. Mais justement cette invention y est et y sera toujours directement contraire. Je concevrois l'accusation, si les prêtres disoient que l'enfer peut s'ouvrir à leurs prières; alors ils redoubleroient le zèle et l'affection des peuples pour l'autel; alors le méchant lui-même n'hésiteroit pas à recourir à celui dont les vœux pourroient abréger son supplice. Mais loin de tenir un pareil langage, ils ne cessent de nous répéter que toutes les prières, toutes les offrandes, toutes les bonnes œuvres, tous les sacrifices sont inutiles pour l'âme condamnée aux feux de l'enfer. Où trouver, dans ces paroles qui interdisent tout espoir, l'apparence de ce coupable calcul qu'on leur attribue ? S'ils cherchoient leur intérêt en prêchant des dogmes de leur in-

vention, ne le trouveroient-ils pas bien plutôt en promettant à un libertin de le délivrer de l'enfer à prix d'argent, et ne seroient-ils pas certains, par cette concession si favorable à leurs vues, d'éviter les persécutions, les calomnies, les outrages de ceux que révolte la sévérité du dogme qu'ils annoncent?

» Il est une autre considération que je trouve plus puissante encore peut-être que celle que je viens de vous soumettre. Si l'accusation qu'on porte contre les prêtres étoit fondée, quels seroient ceux qui se montreroient les plus empressés à jouir des avantages qu'ils espèreroient de cette fourberie? nécessairement ce seraient ces prêtres intéressés, lâches et vicieux, auxquels l'Eglise annonce que l'enfer est surtout destiné. Eh bien! il en est tout autrement : ceux-ci se taisent, et ceux qui nous avertissent le plus fortement et le plus souvent de l'éternité des peines des réprouvés, ce sont au contraire ces prêtres respectables dont le zèle, la charité, le désintéressement et toutes les vertus sont le plus généralement connus et admirés.

» N'accusez donc plus, Monsieur, les prêtres d'une invention directement contraire aux motifs qui auroient pu la leur faire imaginer. Le dogme qu'ils vous prèchent effraie la pensée, j'en conviens; mais la terreur qu'il inspire n'en détruit pas la vérité, et il n'est plus permis de contester celle-ci, lorsqu'on connoît ces paroles de Jésus-Christ : *Allez, maudits, au feu éternel !*

S.

—Si on devoit les prendre à la lettre, lui objecta l'avocat, sans doute qu'elles lèveroient toute difficulté; mais chacun sait que, dans l'Ecriture sainte, les mots *éternel*, *éternité*, ne désignent pas toujours une durée qui n'aura jamais de fin.

—Si, dans quelques autres circonstances, ces mots peuvent avoir une autre acception, du moins aucun passage du Nouveau-Testament n'autorise à les détourner du sens véritable qu'ils présentent dans celle ci. Toutes les fois qu'il est question de la récompense des justes ou de la punition des méchans, le mot *éternité* y est toujours formellement exprimé. Il n'est encore venu à l'esprit de personne de se servir de cette raison pour contester l'éternité des récompenses, comment ose-t-on s'en servir pour contester l'éternité des châtimens?

—Je vous l'ai dit, c'est par la considération de la bonté de Dieu.

—La bonté de Dieu est infinie, j'en conviens; mais ceux qui s'en font un titre à l'infidélité, à l'ingratitude, à la rébellion, devroient penser que, pour offenser une bonté infinie, il faut une méchanceté infinie, et ils ne s'étonneroient plus alors que celle-ci soit punie par des tourmens infinis.

—Mais comment un être aussi petit que l'homme, en comparaison de Dieu, peut-il se rendre infiniment coupable envers lui?

—Et c'est précisément cette petitesse de l'homme qui rend son crime infini, quand il ose pécher

contre son Dieu. N'est-il pas vrai que la faute s'aggrave essentiellement en proportion de la majesté de celui qu'elle outrage ? Votre domestique ne sera pas aussi coupable, pour avoir, je suppose, donné un soufflet à son camarade, que pour vous l'avoir donné. Il seroit encore plus coupable s'il l'avoit donné à quelqu'un beaucoup plus élevé que vous en dignité, à un ministre, par exemple, ou à l'ambassadeur de quelque puissant monarque ; mais que seroit-ce s'il l'avoit donné au roi lui-même ? Que sont cependant tous les rois de la terre auprès de Dieu qui peut, par un seul acte de sa volonté, les ensevelir tous sous les ruines du monde entier? Voilà pourtant celui que le pécheur outrage, et outrage sciemment, volontairement, de son plein gré et avec toute la réflexion dont sa raison est capable! Cet être que vous représentez si foible a cependant la force de braver le souverain Législateur, de se révolter contre lui, de lui disputer son empire, et de chercher à le détruire autant qu'il est en lui.

—Il est coupable sans doute, et digne de châtimens; personne ne le nie. Mais faut-il pour cela des châtimens éternels? et Dieu, qui nous recommande si expressément le pardon des injures, ne sauroit-il lui-même mettre un terme à ses vengeances?

—Dieu nous recommande le pardon des injures, il est vrai, mais ce n'est pas pour qu'elles restent impunies ; au contraire, il nous avertit qu'il prend sur lui le soin de les venger, et s'il ne s'en acquitte pas dans le temps, il s'en acquit-

tera dans l'éternité et pendant toute l'éternité. Car ne cherchons pas, Monsieur, à nous éblouir par de faux raisonnemens ou de fausses comparaisons, dans une question aussi grave et où l'erreur seroit aussi funeste. La bonté, dans un Dieu, ne peut être que l'amour souverain du bien et la haine infinie du mal; si elle l'emportoit chez lui sur sa justice, elle ne seroit plus que foiblesse, lâcheté et condescendance pour le mal.

—Mais en quoi voyez-vous que sa justice seroit blessée, si elle ne punissoit que par des tourmens temporaires, et auxquels je vous permets de donner toute la durée que vous voudrez, des crimes, ou même souvent de simples fautes, qui n'auroit été que passagers? Il me semble que mille années de supplice, je suppose, pour la faute d'un quart d'heure ne le feroient pas accuser de condescendance pour le mal.

—Vous posez mal la question, Monsieur. La faute d'un quart d'heure, ni même les fautes de toute une vie ne seront point punies par une éternité de supplices, si elles ont été suivies d'un repentir sincère par le pécheur avant sa mort. Il n'y a que l'amour du péché, la persévérance dans le péché, la volonté de pécher encore, et enfin la mort dans le péché, qui seront punis par des supplices éternels. Et comment en effet la justice de Dieu pourroit-elle se contenter d'une punition passagère, telle longue qu'elle soit, pour une volonté éternelle de l'offenser. Car remarquez bien que le pécheur est mort dans cette disposition; et pour me servir des expressions de

l'Esprit-Saint lui-même, *l'arbre une fois coupé se fixe, après sa chute, et reste ce qu'il est :* c'est-à-dire que l'âme de l'homme, une fois sortie de son corps, vit avec son dernier sentiment qui s'éternise avec elle et demeure immuable dans la sainteté ou dans l'injustice, dans l'amour ou dans la haine de son Dieu ; et dès lors, toujours coupable ou toujours juste, elle est toujours punie ou toujours récompensée. Comment voudriez-vous qu'il en fût autrement?

—Il est certain qu'en accordant toutes vos prémisses, il n'y aura rien de plus juste que les conséquences que vous en tirez. Mais c'est ce que je suis loin de faire ; car je ne vois pas pourquoi le dernier sentiment du pécheur s'éternise avec lui, et je suis, au contraire, très-convaincu qu'il ne tarde pas à regretter sa conduite et ses désordres.

—S'il est vrai, comme personne ne le conteste, que la liberté puisse seule donner du prix à nos actions, quel mérite auront les regrets d'un réprouvé qui se sent consumé par les feux vengeurs du Dieu qu'il a outragé ? « Ces regrets ne peuvent pas plus, dit un écrivain anglais, purifier un cœur corrompu par une longue habitude du vice, qu'ils ne peuvent rétablir la santé du corps perdue par une vie passée dans l'intempérance et la débauche (1). » On peut dire avec raison qu'il

(1) Jenyns. Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme.

regrette la peine du péché et non pas le péché : s'il n'avoit pas cessé de vivre, il n'auroit pas cessé de pécher; il ne doit donc pas cesser de souffrir. Comment en effet voudriez-vous que Dieu retirât des souffrances une âme qui n'est pas devenue meilleure? Car dans le séjour du désespoir, du blasphème et de l'impénitence, rien n'aura pu réformer ses mœurs ni effacer ses crimes. Il faudroit donc qu'après un certain laps de temps, Dieu unît de nouveau la sainteté et le péché, la vertu et le crime. Il viendroit donc un temps où la pureté des mœurs ne seroit plus distinguée de l'incontinence, la cruauté de la bienfaisance, la charité de la haine. Avancer une telle opinion n'est-ce pas évidemment blasphémer la justice de Dieu?

— Mais dans votre système, continua l'avocat, Dieu feroit à ses créatures plus de mal qu'il ne leur a jamais fait de bien; et il me semble que c'est au contraire vous qui blasphémez tout à la fois sa bonté et sa justice.

— Vous ne voyez, reprit mon oncle, que le bien que le pécheur a pu recevoir sur la terre, et vous le comparez au mal qu'il reçoit dans l'éternité; je ne suis pas étonné alors que vous ne trouviez pas de rapport entre l'un et l'autre; mais c'est évidemment vouloir s'abuser soi-même que raisonner ainsi. En même temps que Dieu menace l'homme de l'enfer, il lui promet le paradis : il y a donc égalité parfaite entre le châtiment et la récompense, et voilà déjà tout votre raisonnement détruit; mais ce qui en montre

encore mieux toute la fausseté, c'est que Dieu nous donne tous les moyens qui nous sont nécessaires pour éviter l'un et mériter l'autre : l'enfer n'est, à proprement parler, établi que pour nous forcer à gagner le ciel, et je ne crains pas d'avancer une proposition, que vous regarderez peut-être comme un paradoxe, mais que je n'en crois pas moins vraie, c'est qu'il est une preuve de la bonté autant que de la justice de Dieu. Combien d'hommes, en effet, négligeroient de gagner le ciel, s'ils ne craignoient de tomber dans l'enfer? Oseroit-on blâmer un père qui forceroit ses enfans à accepter ses bienfaits? C'est cependant le reproche que l'on fait à Dieu dans cette circonstance : il a allumé les feux de l'enfer, il est vrai; mais, est-ce pour nous y précipiter? Nullement; car il n'est pas un seul homme qui ne puisse se dire : « Le ciel sera mon partage, si je veux être fidèle à la loi de mon Dieu, et suivre les mouvemens que sa grâce m'inspirera » : il n'est pas un seul réprouvé dans l'enfer qui ne convienne qu'il a été averti de son malheur, et qui ne s'accuse en frémissant de n'y être tombé que par sa volonté, par son propre choix, et avec tous les moyens suffisans pour l'éviter. Ce n'est donc pas, à proprement parler, Dieu qui damne l'homme, c'est l'homme qui se damne lui-même sciemment, volontairement et de son plein gré. Dieu l'avoit créé pour le ciel; il a préféré l'enfer et son éternité; il lui est fait selon son désir : comment peut-il se

plaindre d'un malheur qu'il ne doit qu'à lui seul ?

— Vos raisonnemens, je l'avoue, ont quelque chose de spécieux, et ils me feroient peut-être impression, si vous pouviez me démontrer comment il est possible qu'un feu matériel agisse sur une âme spirituelle.

— Concevez-vous mieux comment la matière agit sur une âme unie au corps? et parce que vous ne le concevez pas, refuserez-vous de croire que votre âme ressente de la douleur lorsque votre corps a reçu quelque blessure? D'ailleurs, Monsieur, cette question est bien inutile : il est vrai que le plus grand nombre des docteurs de l'Église ont pensé que l'on devoit prendre à la lettre les passages de l'Écriture sainte dans lesquels il est parlé du *feu* qui tourmente les réprouvés; et la toute-puissance reconnue de Dieu répond à toutes les objections qu'on peut faire contre cette opinion. Mais l'Église n'a pas prononcé définitivement, et si cette idée vous est trop insupportable, vous pouvez ne prendre le mot que dans un sens métaphorique, qui vous exprimera l'effet des tourmens qu'endurent les damnés. Sans se perdre dans d'inutiles raisonnemens, le vrai chrétien croit qu'il y a un enfer, c'est-à-dire un lieu où les méchans souffriront des supplices éternels; quelle sera la nature de ces supplices, il l'ignore et s'en inquiète peu : car, quelle qu'elle soit, son intérêt à les éviter ne sauroit s'en augmenter ; l'infini n'admet aucun point de comparaison.

— Je suis tout à fait de l'avis de M. Surville, dit ici l'un des convives ; car, si malgré l'éternité des peines dont la Religion menace les méchans, il y en a cependant déjà tant sur la terre, combien leur nombre n'augmenteroit-il pas encore, si ce frein manquoit à la perversité humaine ? Au lieu de désirer que Dieu relâchât de sa sévérité, je voudrois, au contraire, qu'il la déployât de suite contre ces malheureux qui la bravent si impudemment.

Chacun applaudit à la vérité de cette réflexion, et notre avocat, profitant de cette heureuse diversion, s'empressa de quitter la malheureuse discussion sur l'enfer, pour se jeter à corps perdu dans une longue dissertation sur l'immoralité générale qui régnoit, et dont il apporta un grand nombre d'exemples qui attirèrent toute l'attention de la compagnie, et le débarrassèrent du soin de soutenir plus long-temps une thèse dont il commençoit à désespérer de sortir avec honneur.

LETTRE VINGTIÈME.

FORLIS A ALPHONSE DE MIRECOURT.

Marville, ce 7 novembre 1827.

Quels qu'aient été les torts de Boisemont, tu n'apprendras pas sans douleur, mon ami, sa malheureuse fin ; ayant perdu tout espoir d'arranger son affaire, et n'ayant plus devant lui que la perspective d'une vie honteuse et misérable, il s'est suicidé dans sa prison, après avoir laissé pour sa mère un écrit qui, si elle conserve encore quelque reste de sentiment, devra empoisonner la fin de ses jours d'un chagrin d'autant plus amer qu'il ne sera que trop mérité. Je ne l'ai pas vu, mais la personne qui m'en a parlé et qui l'avoit lu, m'a assuré qu'on ne pouvoit rien de plus accablant que les reproches qu'il lui adressoit sur les détestables artifices qu'elle avoit employés pour corrompre son esprit et son cœur, afin de n'être point troublée dans ses désordres. Plaignons-le, mon ami, et maintenant surtout que la Religion nous éclaire, frémissons de l'épouvantable avenir qu'il s'est préparé.

Tes deux dernières lettres m'ont paru du plus haut intérêt : l'histoire du jeune missionnaire m'a vivement touché, et je ne crois pas qu'on

puisse rien répondre aux raisonnemens de ton oncle sur le point si important de l'éternité des peines. Cette vérité est dure, j'en conviens, mais enfin puisqu'elle est une vérité, il faut la croire, et s'arranger de manière à n'avoir rien à en craindre.

Je voudrois causer avec toi plus long-temps; mais je pense que tu en auras assez du récit que je t'ai promis de ma conversation avec mon curé, que tu trouveras ci-joint; ainsi je te quitte pour te laisser avec lui, persuadé que tu ne te plaindras pas plus que moi de sa compagnie.

Nous étions seuls à table; après plusieurs propos indifférens, la conversation tomba naturellement sur la religion; car, aussi étranger à la politique qu'à la littérature et aux plaisirs du monde, mon convive ne pouvoit guère, après avoir épuisé tous les lieux communs, me parler d'autre chose. J'eus le malheur de lui dire, je ne sais plus à quel propos, que je croyois toutes les religions également bonnes, et là-dessus s'engagea la discussion suivante: « comment, monsieur, me répondit-il, vous croyez toutes les religions également bonnes! Mais vous ne mettez donc pas de distinction entre la folie et la raison? » Je me trouvois un peu piqué de son observation, et je lui demandai à mon tour comment il pouvoit justifier la singulière conséquence qu'il tiroit d'une proposition qui se trouvoit journellement dans la bouche des personnes les plus éclairées: « rien de plus facile, me dit-il, la religion catholique condamne toutes les

autres, comme autant d'erreurs et comme conduisant à la damnation éternelle : de deux choses l'une nécessairement ; elle a tort ou elle a raison, elle ne peut avoir les deux à la fois. Donc, l'admettre de concurrence avec toutes les autres, c'est donner la même valeur à la vérité et à l'erreur, ou en d'autres termes, à la raison et à la folie.

» Vous ne me comprenez pas, monsieur le curé, lui répondis-je, quand je prétends que toutes les religions sont également bonnes, j'entends par là qu'elles n'ont pas plus de réalité l'une que l'autre, et alors je n'ai plus besoin de m'inquiéter des prétentions plus ou moins grandes de chacune d'elles.

—Je suis fâché, monsieur, reprit-il, que vous exprimiez en votre propre nom, une pareille opinion ; car, peu habitué à ces formules oratoires qui font pardonner le fonds en faveur de la forme, je craindrois de vous blesser, en en montrant toute la fausseté.

» Oh ! parlez, monsieur le curé, je vous promets de prendre toutes vos observations en bonne part ; si vous êtes là pour attaquer, j'y suis aussi pour défendre.

» Je ne doute pas, monsieur, continua-t-il alors, que vous ne soyez beaucoup plus savant que moi ; dans la pénurie de prêtres que l'église éprouve, elle n'a pas le temps de leur laisser acquérir toutes les connaissances qui pourraient leur être utiles : à peine sorti des bancs de l'école, il faut exercer de suite et une fois lan-

cés dans les fonctions du saint ministère, il nous est bien difficile de trouver des momens de loisir que nous puissions consacrer à l'étude. Mais quel que soit mon peu de mérite, ma cause est si bonne, que je ne craindrois pas de la défendre contre tous les philosophes incrédules de ce siècle de lumières, comme ils l'appellent, et de leur prouver à tous qu'ils n'ont pas *le sens commun* ».

T'attendois-tu à cette chûte, après un commencement aussi modeste? Pour moi, j'en fus surpris au-delà de l'imagination, et je lui demandai de m'expliquer comment il pouvoit justifier une pareille accusation.

« Je n'ai besoin pour cela, me répondit-il, que de vous demander si vous convenez que le sens commun est celui qui est commun à tous les hommes, ou au moins, au plus grand nombre des hommes. »

Je fis un signe de tête affirmatif, et il continua ainsi : « d'après cette définition, qui est en effet la seule véritable, vous allez être forcé de convenir que les philosophes qui regardent toutes les religions comme également fausses, s'éloignent évidemment du sens commun ; car il me sera facile de vous prouver que la foi catholique a pour elle l'assentiment général de tous les hommes, dans tous les temps et dans tous les lieux ».

Je tombai de mon haut en entendant une semblable proposition : « mais, monsieur le curé, lui dis-je, c'est un véritable paradoxe que vous

avancez-là. Quoi! même les païens qui adoroient Jupiter et Junon, Mars et Vénus, croyoient à la religion catholique.

— Mon opinion cependant, monsieur, est si peu un paradoxe, qu'elle est la règle de foi des catholiques qui font profession de croire *ce qui a été cru en tous lieux, en tous temps et par tous;* et si cette discussion peut vous intéresser, j'offre de prendre une à une toutes les vérités de la religion catholique, et de vous prouver qu'elles ont, en effet, constamment eu pour elles l'assentiment général dans tous les temps et dans tous les lieux ».

Je fus curieux, comme tu penses bien, de juger comment il soutiendroit sa thèse, et je le priai de me donner les preuves qu'il offroit; alors il continua ainsi :

« Quels sont les dogmes fondamentaux de la religion catholique ? Ce sont l'existence d'un Dieu ; l'immortalité de l'âme destinée à des peines ou à des récompenses éternelles; la vérité d'une loi imposée à l'homme par Dieu; la chute de l'homme ; la promesse d'un réparateur ; la venue de ce réparateur; sa divinité, et par une conséquence nécessaire, l'obligation de croire en sa doctrine : eh bien, monsieur, tout cela a été généralement et constamment cru : vous me l'accorderez facilement, sans doute, pour le premier de ces dogmes, celui de l'existence d'un Dieu.

— Cependant, lui répondis-je, il y a ici une observation à faire qui est capitale, et qui dé-

truit tout le parti que vous voulez tirer de cette universalité de croyance; c'est que les gentils ont reconnu l'existence des dieux, et non pas d'un Dieu tel que vous nous l'annoncez, et qui n'est plus du tout celui des anciens.

—Je suis fâché de vous contredire, monsieur; mais ces mêmes gentils qui adoroient, il est vrai, plusieurs dieux, n'en reconnoissoient cependant qu'un seul, comme créateur du ciel et de la terre, et souverain seigneur de toutes choses. Le témoignage des païens, des catholiques, des protestans, des hérétiques, à quelque secte qu'ils appartiennent, est unanime sur ce point. Platon écrivant à Denys de Syracuse, lui disoit : « Mes lettres sérieuses commencent par ce mot *Dieu*, et les autres, par ceux-ci, *les dieux* ». Aristote, son disciple, n'est pas moins formel : il dit que « Dieu possède en lui-même une vie et une éternité perpétuelle; on lui donne différens noms, continue-t-il, quoiqu'il soit un ». Selon Pline, Dieu est l'être infini; selon Quintilien, il est le père de tous les êtres, et créateur du monde; Lucien reconnoît que *ce Dieu unique* a tiré l'homme du néant. Porphyre, Proclus, Simplicius, Jamblique ont également confessé son unité. « Nous l'invoquons sous différens noms, dit Maxime de Madaure, parce que nous ignorons son nom propre. Nous le divisons par la pensée, et adressant des prières, pourainsi dire, à chacune de ses parties, nous l'honorons ainsi tout entier. »

»Je pense, monsieur, que ces autorités doivent

suffire pour vous prouver que l'unité de Dieu a toujours été connue : si vous désiriez cependant y en joindre beaucoup d'autres, vous en trouveriez dans le chapitre XXVI de l'Essai sur l'indifférence, où j'ai puisé, sans grands frais de recherches, celles que je viens de vous citer, beaucoup plus qu'il n'en faut raisonnablement pour entraîner la conviction d'un homme sensé.

» Le second dogme dont je vous ai parlé, celui de l'éternité de châtimens ou de récompenses qui attend notre âme dans un autre monde, ne peut être plus contesté que le premier ; et ce n'est certainement pas à vous, Monsieur, que j'aurai besoin de prouver l'universalité et l'ancienneté de la croyance des Champs Élisées et du Tartare, qui se retrouvoit, sous d'autres dénominations, dans toutes les religions connues.

» Le troisième n'a été ni plus ignoré, ni plus contesté que les deux précédens ; mais comme il est plus du ressort de la philosophie que de la poésie, les monumens qui nous restent de la croyance générale à son sujet, sont moins nombreux ; cependant ils sont encore plus que suffisans pour nous convaincre que les hommes ont toujours cru que Dieu leur avoit donné une loi immuable, universelle, dont les violateurs, comme dit Socrate, subissent des châtimens auxquels il est impossible qu'aucun d'eux échappe (1). Entre autres philosophes qui ont proclamé cette vé-

(1) Memorab. Socrat. l. 4. c. 4.

rité, je puis vous citer Platon, Cicéron, Plutarque et Tertullien.

— Cela est possible, lui dis-je; mais comme ils ne se sont jamais entendus sur les préceptes de cette loi, on ne peut les regarder que comme des discoureurs qui, pour donner plus de poids à leurs opinions particulières, les annonçoient comme émanées de la divinité elle-même.

— Je suis bien aise de votre remarque, me répondit-il; car elle confirme admirablement le seul point que j'aie voulu jusqu'à présent vous prouver; celui de la croyance généralement reçue, que Dieu avoit révélé ses volontés au genre humain : que les hommes aient ensuite mêlé à cette loi divine, leurs opinions particulières; qu'ils l'aient quelquefois, et souvent même mal interprêtée; qu'ils aient joint de monstrueuses erreurs à sa pratique, je suis loin de le nier : mais au milieu même des abominations de l'idolâtrie, il étoit facile de reconnoître cette loi toujours subsistante, toujours connue, et toujours approuvée. Jamais, en effet, il n'y eut un seul peuple qui ne regardât comme la première de toutes les lois, comme une loi divine et commune à tous les hommes, l'obligation d'adorer la divinité par les prières et par des sacrifices, et de vivre dans la pratique de la vertu. Ils admettoient le principe, mais ils erroient dans son exécution.

—Il est difficile, lui observai je, de croire à une aussi grande méprise, quand on connoît quelles étoient les mœurs de ces temps là.

— Mais ne voyez-vous pas tous les jours, me répondit-il, des gens qui croient d'une façon et qui vivent d'une autre? J'ai connu un homme qui poussoit cette inconséquence aussi loin que possible : « Proposez-moi, me disoit-il, de souffrir la mort pour ma religion, je la souffrirai volontiers; ce ne sera que l'affaire d'un moment; mais n'espérez pas que je rompe cette liaison que vous blâmez; ceci est plus fort que moi pour le moment; ce ne pourra être que l'œuvre du temps », à bien plus forte raison, Monsieur, il en étoit de même des païens; ils commettoient le mal; mais ils connoissoient le bien, et l'abrégé de cette loi divine et commune à tous les hommes, dont je vous parle, se retrouve dans un grand nombre de leurs écrits. Ménandre, cité par Eusèbe, publioit jusque sur leurs théâtres, que « le devoir de l'homme, c'est d'être bon, de respecter la pudeur des vierges et des épouses, de s'abstenir du meurtre et du vol, de ne pas désirer la plus petite partie du bien d'autrui. » (1) Dans Phoelilide, qui vivoit 600 ans avant Jésus-Christ, vous pourrez lire également un passage dans lequel vous retrouverez, presque mot pour mot, les dix commandemens de Dieu : (2) et sans aller aussi loin, pour vous citer une autorité que vous ne récuserez point, vous pouvez voir dans Voltaire, que les principaux

---

(1) Prép. évang., l. 13, ch. 13.

(2) Voy. les Petits Poëtes grecs, publiés par M. Gail, 1788.

commandemens religieux, que les habitans du Japon appellent divins, sont précisément les nôtres (1).

Le même auteur suffira encore pour vous prouver que le quatrième dogme dont je vous ai parlé, celui de la chute de l'homme, fut toujours l'objet de la croyance générale : ouvrez ses questions sur l'encyclopédie, et vous y lirez : « La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations ». Cette fois, il a raison, car Philolaus le Pythagoricien dit expressément que l'opinion de tous les anciens théologiens et des poètes étoit, que « l'âme est ensevelie dans le corps comme dans un tombeau, en punition de quelque péché; » Cicéron, frappé des contrastes qu'offre la nature humaine, ne sachant comment définir un être dans lequel il reconnoît quelque chose de divin, et qu'il voit cependant si malheureux et si dégradé, ne craint pas de l'appeler *une âme en ruine.*

Il me reste maintenant, Monsieur, à vous prouver le point le plus essentiel, celui de l'attente générale d'un réparateur. Vous pensez peut-être que les Juifs étoient le seul peuple qui attendît la venue du Messie; vous êtes dans l'erreur, si telle est votre opinion. Suétone et Tacite, dans la vie de Vespasien, vous diront que « une antique et constante tradition, répandue dans tout l'Orient, annonçoit qu'il devoit en ce

(1) Essai sur l'Hist. gén., ch. 120.

temps-là, sortir de la Judée, le dominateur du monde ». Boulanger, que vous n'accuserez pas de partialité en faveur du christianisme, vous confirmera la vérité de cette opinion, et il vous apprendra de plus qu'elle fut partagée par les Grecs, les Égyptiens, les Chinois, les Siamois et les Américains » (1). Dans Voltaire, dans Volney, et dans bien d'autres que je choisis, comme vous le voyez, parmi les auteurs les plus impies, vous retrouverez également la confirmation de cette vérité, que toutes les nations étoient dans l'attente « d'un grand médiateur, qui devoit venir, d'un juge final, d'un sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui ramèneroit l'âge d'or sur la terre, et délivreroit les hommes de l'empire du mal » (2).

Pour compléter votre conviction sur ce point, j'ajouterai une dernière observation : les Indiens et les Chinois attendoient ce libérateur du côté de l'Occident; ceux de l'Occident, au contraire, tels que les Grecs et les Romains, l'attendoient du côté de l'Orient; or, la Judée est précisément dans cette position. Vous voyez l'admirable accord qui régnoit dans cette croyance générale de tous les peuples.

Ai-je besoin, maintenant, de vous prouver un fait que tout vous atteste? Vous le savez, non-seulement les catholiques croient fermement que

(1) Recherches sur l'Origine du Desp. oriental, ct. 10.

(2) Volney. Ruines.

ce réparateur attendu si long-temps et si généralement, ce sauveur, ce roi, ce Dieu, ce conquérant, ce législateur, est venu quand et comme il devoit venir; mais encore tous les chrétiens grecs ou protestans, à quelque secte qu'ils appartiennent, partagent cette opinion : les Mahométans prononcent la peine de mort sans rémission ni délai, contre quiconque *nieroit la mission divine de Jésus-Christ* (1). Les Juifs eux-mêmes reconnoissent, dans les histoires qu'ils en ont faites, qu'il se donnoit pour le Messie, pour le fils de Dieu annoncé par les prophètes; ils avouent qu'il prouvoit sa mission par de grands miracles. Pline, Celse, Julien l'apostat et plusieurs autres auteurs païens, confessent également la vérité de ses miracles. Il est donc venu; il a donc prouvé sa divinité; on y a donc généralement cru, puisque sa religion s'est établie sur les ruines de toutes les autres : j'avois donc raison de vous dire que tous les dogmes fondamentaux de la Religion chrétienne avoient été constamment et généralement crus par la majorité des hommes, et que les philosophes qui nioient sa vérité, n'avoient pas *le sens commun*, c'est-à-dire l'opinion commune au plus grand nombre ».

Après les lettres que j'avois reçues de toi, et avec le commencement de dispositions favo-

(1) Tableau général de l'Empire Ottoman, par M. d'Ohsson, t. 3.

rables qu'elles m'avoient inspiré, je ne pouvois qu'être vivement frappé du tableau que mon curé venoit de me présenter. Aussi, quoique je prévisse bien que je ne resterois pas maître du champ de bataille, et beaucoup moins pour reculer ma défaite que pour résoudre tous mes doutes, je voulus lui proposer une dernière difficulté dont la solution me parut nécessaire pour donner du poids à tout ce qu'il venoit de me dire : « Je conviens, lui répondis-je, que les philosophes incrédules ont une opinion contraire à celle du grand nombre des hommes. Mais la raison n'est pas toujours du côté de la majorité et c'est souvent un devoir de s'en séparer.

—S'il n'étoit question, reprit-il, que de l'opinion momentanée d'une certaine quantité d'hommes divisés en deux sentimens opposés, votre observation seroit juste; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Je vous ai exposé l'opinion constante, invariable, perpétuelle et uniforme du plus grand nombre des hommes, depuis qu'il en existe, jusqu'à nos jours, et vous concevez qu'il n'y a aucune comparaison à faire de cette raison générale du genre humain, avec ces opinions et ces croyances momentanées et locales qui peuvent, pendant un temps plus ou moins long, séduire plus ou moins d'esprits légers et amateurs de nouveautés. C'est un devoir de se soumettre à la première, c'est souvent une preuve de sagesse de se refuser aux secondes, qui n'ont pas pour elles, comme celle-là, les caractères d'ancienneté, de généralité, d'universalité et de perpétuité, et

qui ne sont tout au plus que l'expression passagère des idées d'une multitude souvent ignorante et prévenue.

—Je conçois cette différence, lui répondis-je; mais enfin l'homme n'est il pas libre, et dès lors comment peut-il être forcé à soumettre sa raison à celle des autres?

—Il n'y est forcé qu'autant qu'il veut être raisonnable. Rien ne l'empêche de se conduire comme les fous qui ne sont tels que parce qu'ils ont des opinions particulières qui s'écartent de celles des autres.

—Mais à vous entendre, on prendroit tous les philosophes pour des fous.

—Ils ne diffèrent, en effet, de ceux-ci que parce que leur folie est volontaire; car si on vouloit rassembler toutes les opinions particulières qu'ils ont émises, on n'auroit pas de peine à en faire un recueil d'extravagances qui le disputeroient à toutes celles qu'on peut entendre dans les Petites-Maisons. Il y a déjà bien long-temps que Cicéron écrivoit « qu'il n'est point d'absurdité en morale qui n'ait été dite par quelque philosophe (1) », et nos modernes ne s'en sont pas montrés moins prodigues que leurs devanciers. Qui a produit chez eux toutes ces absurdités, toutes ces extravagances? C'est que chacun d'eux prenoit sa raison pour juge suprême et récusoit la raison générale du genre humain qu'on

---

(1) De Divinat, l. II.

est obligé de recevoir pour règle de croyance et de conduite, sous peine d'être regardé comme fou.

—Vous êtes bien absolu dans vos condamnations, M. le curé.

—Ce n'est pas moi, Monsieur, qui les condamne, c'est la voix de tous les siècles qui s'élève contre eux. Parcourez en effet les écrits des auteurs les plus célèbres depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et vous les verrez tous proclamer également cette vérité. Dans Hésiode, contemporain d'Homère, vous trouverez cette maxime : « Ce que plusieurs peuples attestent ne sauroit être faux (1). » Sophocle vous dira que « celui qui croit avoir raison seul est vide de sens. » Sextus Empiricus, exposant la doctrine d'Héraclite, vous apprendra que « la raison commune et divine, dont la participation constitue la raison individuelle est le *criterium* de la vérité : ce qui est cru universellement est certain. » Aristote avoue que « le consentement universel forme la plus puissante preuve. » Epicure enseigne de même que « ce sur quoi les hommes s'accordent est nécessairement vrai » ; maxime que Cicéron adopte et cite avec admiration. *Le consentement commun* est également, aux yeux de Sénèque, *la marque de la vérité.* Socrate, Platon, Quintilien, les deux Pline, et généralement tous les

(1) Pour ces passages et les suivans, voyez le ch. XXVIII de l'Essai sur l'Indifférence.

philosophes de l'antiquité, ont également soutenu le même principe, et ils ont, en cela, été imités par les modernes, dont je crois inutile maintenant de vous citer les opinions en tout conformes, sur ce point, à celles que je viens de vous rapporter.

» Mais c'est peu de toutes ces autorités, je veux vous montrer encore comment tout seroit infailliblement confondu dans les sciences et dans la société, si on refusoit d'admettre le principe du *sens commun* ou de la *raison générale*.

» Et d'abord dans les sciences ; vous le savez, elles ont toutes pour premières bases des faits simples, bien vus, bien avoués et sensibles à tout le monde. Les mathématiques elles-mêmes qui paroissent porter la certitude à un si haut degré, ne reposent cependant en dernière analyse que sur le *sens commun*. D'Alembert l'a avoué : « Les théorèmes mathématiques, dit-il, considérés sans préjugé, se réduisent à un petit nombre de vérités primitives(1) », et ailleurs, il dit encore : « Ce seroit une entreprise chimérique de vouloir y chercher (dans les élémens de géométrie) une rigueur imaginaire ; il faut y supposer l'étendue telle que tous les hommes la conçoivent (2). » Ces passages ne signifient-ils pas bien clairement qu'il faut en mathématiques, comme en toute autre chose, commencer par reconnoître l'auto-

(1) Disc. prél. de l'Encycl.
(2) Encycl., art. Géométrie.

rité du *sens commun*, en partant de principes avoués et reconnus par lui? Il en est de même dans la jurisprudence. Tous les législateurs conviennent que l'équité naturelle est le fondement, la règle, l'interprète, le supplément des lois; or, qu'est-ce que l'équité naturelle, autre chose que le sentiment commun à tous de ce qui est juste ou injuste? De même encore en médecine, parmi ces divers systèmes, admis par les uns et rejetés par les autres, il n'y a d'incontestablement certain que les découvertes et observations avouées de tout le monde, c'est-à-dire que ce qui est appuyé sur le *sens commun*.

» Maintenant il me reste à vous prouver que son autorité n'est pas moins écoutée dans les actions ordinaires de la vie, et je n'aurai pas besoin de grands efforts pour entraîner votre conviction sur ce dernier point. Pourquoi dites-vous, par exemple, qu'un zéro placé à la droite d'un chiffre décuple sa valeur? uniquement parce que tout le monde a toujours opéré et opère encore ainsi; car tout autre signe convenu auroit pu faire le même effet. Essayez à changer ce signe, que d'autres le changent aussi d'après leurs idées particulières, et vous verrez quelle belle confusion il en résultera. Quelle raison pour appeler ceci un couteau plutôt qu'une bouteille, et cela une bouteille plutôt qu'un couteau? pas d'autre que le grand axiome : *Sic voluêre patres*. Essayez cependant à changer ces termes, que d'autres les changent également à leur bon plaisir, et vous ferez renaître la confusion de la tour de

Babel, il ne sera plus possible de s'entendre. Pourquoi vous dirigerez-vous vers le nord, si vous voulez aller en Suède, et vers le midi, si vous voulez aller en Italie? Parce que tout le monde dit que la Suède est au nord, et l'Italie au midi. La valeur des monnoies est nécessairement conventionnelle; pourquoi cependant ne prenez-vous pas une pièce de cinq francs pour vingt francs et une pièce de vingt francs pour cinq francs? Parce que c'est la valeur que tout le monde leur donne, et que si chacun vouloit leur en attribuer une différente, il n'y auroit plus de commerce possible.

» Ainsi, Monsieur, vous le voyez maintenant, c'est l'opinion de tout le monde que j'ai appelée *la raison générale du genre humain* ou *le sens commun* qui décide de tout, dans le commerce de la vie, dans les arts, dans les sciences, dans tout ce qui peut frapper nos sens, ou occuper notre esprit; et en y réfléchissant, vous reconnoîtrez facilement qu'il ne sauroit en être autrement. Car, selon la judicieuse remarque de Pline le jeune : « Il vaut mieux croire à tous qu'à un seul. Un homme peut tromper et être trompé; mais nul ne trompa jamais tous les hommes ni ne fut trompé par eux(1). » Maintenant appliquez cette règle à la Religion chrétienne, que je vous ai prouvé avoir pour elle l'assentiment général de tous les siècles, de tous les hommes et de tous

(1) Pline, in Pan. Trajan, cap. LVII.

les peuples, et dites-moi comment vous pourrez encore récuser sa vérité. L'impie qui veut proférer un tel blasphème est obligé de se dire : « Le monde entier, depuis qu'il existe, s'est trompé et se trompe encore ; moi seul je connois la vérité. » Je vous laisse à décider, Monsieur, si un tel orgueil n'est pas bien voisin de la folie, et si celui qui s'en rend coupable n'est pas plus digne des Petites-Maisons que de notre confiance. »

Telle est, mon ami, la substance de la conversation que j'ai eue avec mon curé. Je l'ai revu deux fois depuis, et je lui ai fait quelques autres questions auxquelles il m'a donné des réponses également satisfaisantes. Si ma lettre n'étoit déjà aussi longue, je te les rapporterois de suite; mais ce sera pour la première fois.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A FORLIS.

Surville, ce 23 novembre 1827.

Je regrette comme toi, mon cher ami, la fin déplorable du pauvre Boisemont, et je ne puis penser sans effroi au jugement rigoureux qu'il aura eu à subir devant Dieu. Sa mère est bien coupable sans doute, mais l'est-il moins, lui qui a renié sa Religion volontairement, et lorsque

déjà il avoit appris à la connoître et à l'aimer? L'amour des plaisirs l'a emporté chez lui sur l'amour de son Dieu; il a cru pouvoir être heureux sans lui, et après quelques courts instans d'une vie agitée, il n'a plus trouvé de remède contre la misère et l'opprobre qui le pressoient que dans un affreux suicide qui ne le délivre de ses maux ici bas que pour le précipiter, pendant une éternité entière, et sans espoir d'adoucissement, dans de bien plus grands encore. Plaignons-le, mon ami; mais que son exemple soit pour nous une utile leçon. Comme lui nous avons oublié notre Dieu; comme lui nous avons mérité toutes ses vengeances; comme lui encore, et comme tant d'autres qui, sans mourir d'une mort aussi déplorable, sont cependant enlevés du monde à la fleur de leur âge, nous pouvions périr victimes de quelque accident imprévu, nous vivons néanmoins! L'heure du repentir et de la réparation nous est accordée, sachons en profiter, et n'augmentons pas, par le mépris que nous ferions d'une aussi grande grâce, les terribles vengeances que Dieu auroit à exercer sur nous.

En m'entendant parler ainsi, tu me croiras sans doute beaucoup plus avancé que je ne suis. Que notre foiblesse pour le bien est grande, mon ami, et que l'empire du mal est fort sur nous! Oh! qu'ils sont imprudens ceux qui donnent quelque entrée au vice dans leur cœur, s'imaginant qu'ils seront toujours les maîtres de réformer plus tard leur conduite et de réparer leurs

erreurs ! C'est un feu qu'ils allument sur un amas de paille sèche, et qui ne s'éteindra que lorsqu'il aura tout dévoré. Au moment où je t'écris ces lignes, où mon esprit ne forme plus aucun doute sur la vérité de la Religion, où tous mes préjugés contre elle sont dissipés ; lorsque tous les exemples que j'ai sous les yeux m'en inspirent l'amour ; lorsque je suis continuellement pressé de me jeter dans ses bras, par un oncle que je révère ; j'hésite encore, je balance, je retarde. Que feroient donc tous ceux qui n'auroient pas les puissans secours que je trouve ici ? Tel est cependant mon état. Sans cesse flottant entre le bien que je désire faire et le mal auquel je n'ai pas la force de renoncer, j'éprouve un combat continuel et désespérant entre mes passions et ma raison. J'ai jusqu'à ce jour, inventé des prétextes pour m'excuser à moi-même les délais que j'apporte à ma détermination, que je crains et que je désire tout à la fois ; les derniers qu'ait pu me fournir mon imagination viennent d'être réfutés par mon oncle, mon esprit est satisfait, il accuse mes lenteurs et mes irrésolutions ; ma raison me condamne, et cependant je résiste encore. L'éternité toute entière m'apparoît d'un côté, pleine de joies ineffables ou de tourmens indicibles, selon le parti que je prendrai ; de l'autre côté, je ne vois que ces misérables plaisirs du monde, si courts, si trompeurs, et que j'ai déjà tant de fois maudits, et mon foible cœur n'a cependant pas la force de s'en arracher, pour se livrer tout entier à la conquête de ce sort glorieux et éternel qu'il désire et qu'il peut s'assurer.

Sans doute, Forlis, tu éprouves les mêmes combats; sans doute la conversation si instructive que tu as eue avec ton curé a mis le dernier sceau à ta conviction, et tu n'as plus comme moi qu'à vaincre ces hésitations qui précèdent toujours les grandes déterminations; cependant je crois que tu ne liras pas sans intérêt le récit de la dernière discussion que j'ai eue avec mon oncle. Je désire qu'il soit inutile maintenant pour hâter ta résolution; mais si elle n'étoit pas encore bien arrêtée dans ton esprit, tu ne pourrois qu'y trouver un motif de plus pour ne pas la retarder davantage, et c'est dans cette intention que je vais t'en donner le précis.

Je n'avois plus qu'une seule objection à opposer aux instances de mon oncle qui me presse plus fort maintenant de jour en jour d'abjurer mon incrédulité et de vivre désormais en bon chrétien; c'étoit comme un dernier moyen de défense que je ménageois pour le moment où tous les autres seroient épuisés et qui m'autorisoit à ne pas trop m'inquiéter jusque là des défaites successives que j'éprouvois. Je me vis enfin forcé, il y a peu de jours, d'en faire usage, et j'expliquai à mon oncle, qui continuoit à me presser, la difficulté que j'éprouvois à croire en des mystères que je ne pouvois concevoir : « Cependant, me répondit-il, il n'arrive à leur égard que ce que nous voyons tous les jours dans les opérations de la nature. Savons-nous comment nous avons reçu la vie et quels ressorts la soutiennent? Savons-nous comment nos alimens se changent en

chyle, en sang, en nourriture, comment nos membres obéissent incontinent à notre volonté, et parce que nous ne comprenons pas tous ces effets, refusons-nous de les croire? Par quel aveugle délire, nous, dont la foible intelligence vient échouer devant un grain de sable, voudrions-nous concevoir l'infini? Vous le savez, mon ami, nous ne concevons rien que par analogie, tout ce qui n'a pour nous d'objet de comparaison nous est nécessairement incompréhensible : or, dites-moi avec quoi vous voulez comparer les attributs de Dieu avec une justesse parfaite, et si vous ne le pouvez, convenez alors forcément que vous ne pouvez croire en lui, sans croire en des mystères.

—Du moins, lui répliquai-je, ces mystères ne devroient-ils pas répugner à ma raison, à cette raison que je ne me suis pas donnée moi-même, et qui ne m'a été accordée que pour juger du bien et du mal, du vrai et du faux ».

—Avant de faire intervenir ainsi votre raison pour réclamer des droits, avez-vous apprécié bien au juste, mon ami, ce qu'elle est par elle-même? Le déiste l'élève jusqu'aux nues, l'athée la rabaisse au-dessous de l'instinct des brutes, et tous deux ont également tort : le premier l'envisage chez celui qu'une heureuse intelligence et de longues études ont mis à même de s'élever aux plus hautes conceptions : le second la considère chez l'homme sauvage et sans aucune éducation ; mais entre ces deux extrêmes il est une foule de gradations : la raison du philoso-

phe n'est pas celle de l'artisan ; l'âge, la condition, la fortune, la santé, le sexe, le climat, l'éducation et mille autres causes encore influent nécessairement sur elle, et vous voudriez prendre pour juge, dans une question de cette importance, une faculté que tant de causes augmentent, diminuent, altèrent et modifient en tant de manières! Mais songez-donc que c'est prendre une règle nécessairement variable à l'infini, pour juger uue chose nécessairement invariable. Votre prétention n'iroit à rien moins qu'à justifier les plus monstrueuses erreurs du polythéisme, de l'idolâtrie et des cultes les plus insensés et les plus barbares que l'imagination de l'homme pourroit enfanter. Les peuples qui croyoient et qui croient encore honorer leurs dieux par la prostitution, par le meurtre, ou par mille autres horreurs semblables, ne s'imaginoient pas sans doute, et ne s'imaginent pas encore avoir un culte contraire à la raison.

»Maintenant, voulez-vous que pour vous apprendre à apprécier ses droits, je vous dise ce qu'elle est, cette raison pour laquelle vous avez de si hautes prétentions ? Le voici ; elle est la faculté d'être instruit, et de sentir la vérité lorsqu'elle nous est proposée ; mais pour lui attribuer le pouvoir de nous faire découvrir toute vérité par nous-mêmes, et sans aucun secours étranger, il faudroit, de toute nécessité, lui attribuer l'infaillibilité, et quel homme osa et osera jamais se proclamer infaillible dans ses conceptions et dans ses jugemens?

» Cette définition vous humilie peut-être : cependant avant de pouvoir la contester, il faut que vous puissiez prouver au moins une seule vérité morale due aux découvertes de l'homme. Certes, depuis tant de milliers d'années que les philosophes écrivent, raisonnent et déraisonnent, si la chose étoit possible, ils l'auroient faite maintenant, et s'ils n'y ont pas encore réussi, c'est qu'elle passe évidemment les bornes de leur intelligence.

» Si donc, comme personne ne sauroit le contester, la raison de l'homme ne peut qu'apprécier les vérités qui lui sont proposées, sans avoir la force d'en découvrir jamais une seule par elle-même, que devient sa prétendue répugnance à croire en des mystères dont l'existence lui est révélée, mais dont l'explication lui est refusée? Elle admet ceux de la nature, sur le rapport de ses sens, pourquoi n'admettroit-elle pas ceux de la Religion sur la parole d'un Dieu?

— Parce que les premiers, lui observai-je, n'emportant pas avec eux des idées contradictoires, comme les seconds, n'ont, par conséquent, rien qui la révolte

— Dites plutôt, me répondit-il, qu'ils révoltent l'orgueil de la raison, et non pas la raison considérée en elle-même . en effet, suivant la remarque d'un savant auteur.

» La création révolte l'athée, et ne révolte pas le théiste, qui reconnoît un Dieu créateur.

» Le dogme de la Providence révolte le théiste, qui pense que Dieu est trop grand pour se mêler

des choses du monde ; et il ne révolte pas le déiste, qui croit qu'un Dieu qui a créé le monde doit à ses attributs de le gouverner par sa providence.

» Le dogme d'une Religion révélée révolte le déiste, qui croit que la révélation anéantiroit la raison, mais il ne révolte pas le juif qui l'admet.

» Le dogme de l'incarnation du Verbe révolte le juif, et ne révolte pas le chrétien.

» Le dogme de la présence réelle révolte le calviniste, et ne révolte pas le luthérien.

» Le dogme de la transsubstantiation révolte le luthérien, et ne révolte pas le catholique.

» Or ce conflit de sentimens sur les mystères de la Religion prouve évidemment qu'il n'y a aucune contradiction démontrée, parce que la raison étant commune dans tous les hommes, le plus grand nombre au moins devroit être frappé de cette contradiction (1).

» Pourquoi, se demande un autre auteur, les incrédules trouvent-ils des contradictions dans nos mystères? parce qu'ils les comparent, répond-il, à des objets auxquels ces dogmes ne doivent pas être comparés. Si l'on se forme de la nature et de la personne divine la même idée que nous avons de la nature et de la personne humaine, on trouvera de la contradiction à dire que trois personnes divines ne sont pas trois dieux, de même que trois personnes humaines sont trois hommes; et l'on conclura encore que

(1) Dom Jamin. Pensées théolog., ch. 12.

deux natures en Jésus-Christ sont deux personnes. Mais la comparaison entre une nature infinie et une nature bornée est évidemment fausse. Lorsque nous comparons la manière d'être du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, à la manière dont les autres corps existent, ils nous paroît que ce corps ne peut pas se trouver en plusieurs lieux au même moment, ni être sous les qualités sensibles du pain, sans que la substance du pain y soit aussi. Mais nous ignorons en quoi consiste la substance des corps séparés de leurs qualités sensibles, et nous avons tort de comparer le corps sacramentel de Jésus-Christ aux autres corps (1).

— Mais toutes les Religions fausses sont remplies de mystères, et c'est une fâcheuse ressemblance pour la nôtre.

— Cette ressemblance, au contraire, me fait plaisir ; car elle prouve que les hommes ont toujours avoué qu'ils étoient incapables de connoître tous les secrets de la Divinité, et j'y trouve un argument de plus contre les prétentions des incrédules, sans y apercevoir rien de fâcheux pour nos mystères, qui n'ont, dans leur objet, ni dans leurs effets, aucune espèce de conformité avec ceux des autres Religions. Ceux-ci sont absurdes et scandaleux ; ils corrompent les mœurs et dégradent l'homme : les nôtres ont changé en mieux les mœurs des nations qui les

(1) Bergier. Diction. théolog., art. Mystères.

ont reçus, et la Religion qu'ils établissent, a fait pratiquer des vertus inconnues jusqu'alors.

— Cependant il est vrai de dire aussi qu'ils ont souvent excité des disputes et même des guerres sanglantes; poussés par un faux zèle, et faisant consister leur Religion dans l'orthodoxie de leur foi, les catholiques se sont persuadés que tout leur étoit permis contre ceux qui ne partageoient pas leur croyance.

— Vous ne vous apercevez-donc pas, mon ami, me répondit mon oncle, que vous défendez en même temps que vous attaquez, et même que vous donnez la meilleure réponse que l'on puisse faire à l'objection que vous proposez : Si, en effet, c'étoit un faux zèle qui portoit les catholiques aux excès que vous déplorez, ce n'étoient donc plus leur Religion, ni la croyance de ses mystères qui les leur conseilloient; on ne peut donc plus les attribuer qu'à l'ignorance, au fanatisme et à la superstition, qui, dans tous les temps, ont trouvé un facile accès dans le cœur de l'homme, qui ne sont nullement un caractère particulier à la Religion chrétienne, et qui se retrouvent également dans toutes les autres : les Égyptiens, en effet, ne se battoient-ils pas pour leurs animaux sacrés? Les Perses ne brûlèrent-ils pas les temples des Grecs par zèle pour le culte du feu! N'a-t-on pas vu plus d'une fois les Tartares en campagne pour venger une insulte faite à leur idole, et les Mexicains n'entreprenoient-ils pas des guerres pour avoir des victimes humaines à immoler dans leurs temples?

Loin que la Religion chrétienne soit favorable à de tels excès, elle les a, au contraire, détruits par tout où elle s'est établie; et si, passagèrement et rarement, quelques-uns de ses disciples ont paru les renouveler, ils agissoient évidemment contre son esprit; car nous lisons presque à chaque page de l'Évangile que la foi ne sert de rien sans la pratique des vertus, et, de tous les préceptes qu'il nous donne, l'amour du prochain est, après l'amour de Dieu, celui sur lequel il insiste le plus.

— Mais enfin, à quoi bon des mystères? Je ne vois pas quel avantage le chrétien peut en retirer, et la Religion seroit bien plus brillante de clarté sans l'obscurité qu'ils viennent y mêler.

— En parlant ainsi, mon ami, vous montrez que vous avez encore bien peu médité votre Religion; car ses mystères que vous lui reprochez comme inutiles, ne nous sont point uniquement proposés comme des dogmes de foi purement spéculatifs, mais aussi comme des objets d'admiration, d'amour et de reconnaissance. Réfléchissez seulement sur celui de la sainte Trinité, sur lequel repose tout l'édifice de notre Religion, et vous reconnoîtrez combien les idées qu'il vous inspirera seront grandes et sublimes, affectueuses et consolantes; combien elles élèveront votre âme et l'attendriront. « Dieu, éternellement heureux en lui-même, a créé le monde par son Verbe éternel; c'est par lui qu'il le conserve et le gouverne. Le Verbe divin, consubstantiel au Père, a daigné se faire homme,

se revêtir de notre chair et de nos foiblesses, habiter parmi nous, pour nous servir de maître et de modèle ; il s'est livré à la mort pour nous ; il se donne encore à nous sous la forme d'un aliment, afin de nous unir plus étroitement à lui. L'Esprit divin, amour essentiel du Père et du Fils, après avoir parlé aux hommes par les prophètes, a été envoyé pour nous éclairer et nous instruire ; communiqué par les sacremens, il opère en nous par sa grâce, et préside à l'enseignement de l'Église » (1). Ne sont-ce pas là, mon ami, des pensées bien capables d'entretenir, de fortifier notre piété ? « Dieu, tout grand qu'il est, s'est occupé de nous de toute éternité ; tout son être, pour ainsi dire, s'est approprié à nous ; l'homme, quoique foible et pécheur, est toujours cher à Dieu ; par les excès de sa bonté pour nous, nous pouvons juger de la grandeur du bonheur qu'il nous destine. Il n'est pas étonnant que cette doctrine ait fait des saints » (2).

» Vous dites encore que la Religion seroit bien plus brillante de clarté sans l'obscurité que les mystères viennent y mêler : mais vous ne faites pas attention que Dieu ne seroit plus Dieu si la Religion étoit sans mystères ; car dès lors que sa nature et ses ouvrages n'auroient rien de supérieur aux lumières de notre foible raison, il ne seroit plus l'Être infini, et ses œuvres, devenues pour nous d'une intelligence facile, cesseroient

(1) Bergier, Dict. théol., art. Mystères.
(2) *Idem, Ibid.*

d'être l'objet de notre admiration. A force de clarté, la Religion tomberoit bientôt dans le mépris, et elle ne tarderoit pas à être réduite au même point où elle fut autrefois entre les mains des philosophes. Il a fallu que Dieu l'environnât de mystères pour la mettre à couvert de leurs sacriléges entreprises.

— J'avoue, dis-je à mon oncle, que je n'ai rien à objecter à vos réponses qui me paraissent aussi satisfaisantes que possible; mais il ne m'en reste pas moins une secrète répugnance à adopter des choses que je ne conçois pas. Vous m'avez parlé des mystère de la nature, que je crois, sans les concevoir, cela est vrai; mais du moins j'en vois les effets; au lieu que, dans la Religion, je n'ai rien qui puisse forcer de même ma croyance.

— Vous ne pensez pas sans doute ce que vous dites, Alphonse, me répondit mon oncle avec vivacité; n'est-ce donc rien que la parole d'un Dieu qui vous les a révélés? Et parce qu'il n'a dû soulever qu'un coin du voile qui cache à vos foibles yeux son infinie majesté, oserez-vous l'accuser de mensonge? « La Religion chrétienne a deux faces, mon ami; l'une est lumineuse, l'autre ténébreuse. Qu'on la considère du côté de ses preuves, rien de plus brillant et de plus démonstratif : des miracles opérés au grand jour, et reconnus par ses ennemis comme par ses amis; des prophéties évidemment accomplies, des obstacles, invincibles à la prudence humaine, surmontés par ceux qui l'ont annoncée; la rapidité de son progrès; sa fécondité dans le sein

même de la mort : tout enfin dépose d'une manière frappante en faveur de sa divinité. Qu'on la considère, au contraire, du côté de sa doctrine, on voit alors s'ouvrir un abîme de profondeur et de mystères incompréhensibles, l'obscurité même. Mais ces deux faces étant intimement liées, la lumière de l'une doit nous faire respecter les ténèbres de l'autre » (1).

C'en est donc fait, Forlis! il faut être chrétien, ou le plus inconséquent et le plus coupable de tous les hommes : plus d'objections, plus de doutes, plus de prétextes, plus de raisons de retard; mon oncle a pourvu à tout par les explications qu'il m'a données, et par les lectures qu'il m'a fait faire. Ce monde que j'aimois tant, il le faut quitter; ces plaisirs que je trouvois si séduisans, il les faut abandonner; ces habitudes qui m'étoient si chères, il faut y renoncer! Oh! que je connoissois peu ma faiblesse, lorsque j'écrivois à Boisemont, il y a quelques mois seulement, que si je jugeois ces sacrifices nécessaires, je saurois les faire! Le moment en est arrivé; ma raison est pleinement convaincue, mon esprit est entièrement satisfait; je ne puis plus me dissimuler la nécessité de sortir de la route que j'ai suivie jusqu'à présent, et je recule, et j'hésite, et je retarde, et calculant le nombre des jours qu'il m'est encore permis d'espérer, je me demande sans cesse qui

---

(1) Dom Jamin. Pensées théol., ch. 12.

peut me presser d'exécuter aussi promptement une résolution aussi coûteuse! Dangereux plaisirs du monde, oh! que je voudrois ne vous avoir jamais connus! Mon oncle à qui je révèle toutes mes pensées, et qui me soutient dans ce pénible combat, me fait espérer que la grâce triomphera enfin dans mon cœur; Dieu veuille que ce soit promptement; car mon état est trop violent pour pouvoir durer long-temps.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

FORLIS A ALPHONSE DE MIRECOURT.

Marville, ce 29 novembre 1827.

Mon ami, ton oncle ne vaut pas mon curé, ou je vaux mieux que toi, c'est l'un des deux; tu en es encore au désir de te convertir, et moi mon parti est pris maintenant; je n'ai demandé grâce à mon curé que pour cet hiver encore; et je lui ai promis de revenir au printemps me mettre sous sa direction, et suivre en tout ses conseils. Il n'a pas été, à la vérité, trop content de ma résolution; il a voulu m'effrayer de la possibilité d'un changement dans mes idées, une fois que je me retrouverois livré à ces anciens plaisirs auxquels j'avois tant de peine à renon-

cer, maintenant même que j'en étois séparé ; mais je me connois, j'ai du caractère, et je saurai exécuter un projet que je trouve louable et même nécessaire. Il a tenté aussi de me faire peur de l'incertitude de notre existence: « Qui vous assure, m'a-t-il dit, que vous vivrez encore au printemps ? N'avez-vous pas vu maints exemples de morts imprévues et subites ? Si vous étiez réservé à un tel malheur, que deviendriez-vous ? Que deviendroit votre âme? Songez-y, Monsieur; c'est une éternité que vous jouez ainsi au hasard ». Ces réflexions ont bien quelque chose d'effrayant, j'en conviens; mais je n'ai que vingt-cinq ans ; je me porte bien ; je n'ai aucune fâcheuse affaire à craindre ; il y auroit bien du malheur, si je ne passois pas encore, au moins cet hyver ; et comme je l'ai dit, ma conversion est assurée pour le printemps.

Il a encore essayé de faire valoir une autre considération, mais qui ne lui a pas mieux réussi : « Quoi, Monsieur ! m'a-t-il dit ; vous rejetez la grâce que Dieu vous fait aujourd'hui de vous prévenir, de parler à votre cœur, de solliciter lui-même votre retour vers lui; vous ajournez l'usage que vous voulez en faire : mais qui vous assure qu'il ne s'irritera pas de vos délais, qui n'ont d'autre motif que celui de l'offenser plus long-temps? Vous croyez donc qu'on se convertit comme on fait un contrat, comme on lie une partie de plaisir, comme on arrange une affaire quelconque ? Détrompez-vous, Monsieur ; il ne suffit pas pour être véritablement converti,

de reconnoître qu'il y a un Dieu, et de lui adresser quelques discours à des heures réglées; il faut des dispositions intérieures que lui seul peut nous donner, et qu'il ne donne qu'à ceux qui savent les mériter; jugez si celles que vous manifestez en ce moment, mériteront plus tard une grâce aussi précieuse ». Je ne savois trop que répondre à cette observation dont je ne pouvois me dissimuler la justesse; mais j'avois mon projet arrêté, et je ne voulus rien y changer. Comme il vit que je persistois dans ma résolution, il finit par me dire : « Eh bien, Monsieur, partez, mais au nom de votre plus cher intérêt, promettez-moi de faire tous les jours au matin cette courte prière : « Mon Dieu, je reconnois que vous êtes souverainement bon et que vous méritez tout mon amour; mais je vous prie de trouver bon que je ne cesse de vous offenser que quand il me plaira, et que je ne commence à vous aimer que quand il me conviendra. »

Cette raillerie de mon curé me fit monter le rouge au visage, et je ne sais ce qu'il en seroit arrivé, s'il eût pu continuer encore quelque temps à me presser de la sorte. Peut-être eût-il fini par triompher de ma résolution; mais on vint nous interrompre, et lorsque je me retrouvai seul ensuite, la pensée des plaisirs que j'espère goûter pour une dernière fois, pendant cet hiver, m'occupa bientôt tout entier.

Songe au parti que je viens de prendre, mon ami; peut-être trouveras-tu qu'il est le seul qui te convienne aussi. Pour moi, je le crois meilleur

que toutes tes indécisions qui n'aboutiront peut-être à rien, ou qui n'auront peut-être d'autre résultat que de te faire faire un coup de tête dont tu te repentiras peu de temps après. Il est vrai que tu es d'un caractère si ardent que tu pourrois bien, une fois rendu dans le monde, ne plus vouloir le quitter plus tard. Aussi je ne me permettrai pas de te donner un conseil dans une circonstance aussi délicate; mais pour moi qui suis sûr de tenir ce que je promets, je ne risque rien, et je reviendrai bien certainement au mois de mai exécuter une résolution que je n'ajourne que pour être plus certain de la maintenir sans regret.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

ALPHONSE DE MIRECOURT A FORLIS.

Surville, ce 2 décembre 1827.

Je ne m'attendois pas, Forlis, à une conversion dans le genre de celle que tu m'annonces; s'il étoit permis de rire dans une occasion aussi sérieuse, j'aurois ri de bon cœur en lisant ta singulière résolution, et le tour si naturel dont s'est servi ton curé pour t'en faire sentir tout le ridicule et toute la fausseté. Quoi! tu es convaincu des vérités de ta Religion, et tu refuses de les pratiquer! Tu connois tout ce qu'un Dieu a fait

pour toi, et tu lui en marques ta reconnoissance en continuant à l'outrager! tu crains ses menaces et tu les braves! tu désires ses récompenses, et tu négliges de les mériter! Quelle affreuse inconséquence, mon ami, et que ses suites peuvent être terribles! Ne dis pas que ce n'est que pour un temps, et que tu réformeras ensuite ta conduite; ce que tu n'as pas le courage de faire aujourd'hui où ton Dieu daigne te visiter, comment as-tu la folie, pardonne-moi ce terme, de croire que tu sauras l'exécuter plus tard, lorsque tu l'auras éloigné de toi, en te replongeant de nouveau dans tes égaremens? Car tu n'imagines pas sans doute qu'il soit à tes ordres, qu'il doive attendre tes convenances et se plier à tes volontés. Déjà coupable envers lui et digne de ses vengeances éternelles, il sollicite lui-même ton repentir et t'offre le pardon de tes fautes; cette bonté toute gratuite de sa part, tu la dédaignes, tu la refuses, tu la méprises. Crains qu'il ne s'éloigne pour toujours; car alors... Oh, mon ami! je n'ose y penser. Alors plus de retour possible, plus d'espoir, plus de ressource; l'enfer et ses éternels tourmens deviennent ton inévitable partage.

Le ton dont je t'écris doit te faire comprendre que j'ai enfin vaincu toutes mes hésitations; oui, mon ami, plus heureux que toi, j'ai su exécuter une résolution dont je reconnoissois la sagesse et la nécessité. C'en est fait, j'ai abjuré et confessé mes erreurs; j'ai promis à mon Dieu de vivre désormais pour lui, et j'espère de sa grâce la force nécessaire pour remplir les engagemens que j'ai

contractés. Déjà tous ces combats qui m'étoient si pénibles ont cessé, j'éprouve une paix et un contentement intérieur dont j'étois loin de soupçonner toute la douceur. J'envisage maintenant sans effroi ces privations qui me paroissoient si coûteuses : une conscience sans reproches, une âme sans crainte, un avenir sans nuages, voilà les riches compensations que j'ai reçues en retour. Pourrois-je ne pas m'applaudir d'un échange qui, en me rendant plus heureux ici bas, m'assure encore une éternité de bonheur? Au nom du ciel que tu perds peut-être, réfléchis encore, mon ami, aux dangers de la funeste résolution que tu as prise, et pour quelques jours de plaisirs incertains, ne compromets pas aussi grandement le sort de ton âme immortelle. Songe qu'il n'y a pas de milieu pour elle entre le paradis ou l'enfer, et qu'un seul instant peut fixer sa place dans l'un ou dans l'autre.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

M. CARON, CURÉ DE MARVILLE, A ALPHONSE DE MIRECOURT.

Marville, ce 5 décembre 1827.

MONSIEUR,

Monsieur Forlis n'a pu lire lui-même votre lettre. En revenant hier au soir en calèche par un temps fort sombre, de chez un de ses amis,

à qui il avoit été faire ses adieux avant de partir pour Paris, il a eu le malheur de verser dans un fossé très-profond; il a été rapporté chez lui, le corps tout couvert de contusions, et presque mourant. Cependant le médecin assure qu'il n'a aucune blessure dangereuse, mais il ne croit pas qu'il puisse quitter son lit avant six semaines au moins. Je me suis rendu auprès de lui aussitôt que j'ai eu connoissance de son accident, et je l'ai trouvé avec une entière connoissance; j'y suis retourné ce matin, et pendant que j'y étois, il a reçu votre lettre qu'il m'a prié de lui lire. Elle a paru faire beaucoup d'impression sur lui, et il m'a demandé de vous écrire, pour vous engager à venir le voir et lui tenir compagnie pendant la retraite forcée à laquelle il se voit ainsi condamné. Dans l'état où il est, et dans les pieuses dispositions où votre lettre m'annonce que vous êtes, je ne crois pas que vous puissiez lui rendre un plus grand service, et j'ose joindre mes prières aux siennes pour que vous ne le lui refusiez pas.

Agréez, Monsieur, etc.

CONCLUSION.

Ici finit la correspondance entre les deux amis; les renseignemens que nous avons obtenus, nous ont appris qu'Alphonse de Mirecourt ne se fit pas attendre auprès de Forlis, et que, faisant valoir avec force la considération du danger auquel il venoit d'échapper, et lui montrant le doigt de Dieu visiblement marqué dans un événement qui

le privoit de ces plaisirs qui eussent fait sa perte, ses instances, jointes à celles du curé, triomphèrent enfin de son obstination. Tous deux ont été fidèles aux engagemens qu'ils ont pris. Alphonse a épousé l'aînée des demoiselles de Ponfret; Forlis a également fait un mariage avantageux, et tous deux heureux dans la pratique des devoirs que leur prévention redoutoit, s'applaudissent encore tous les jours d'un changement auquel ils doivent le bonheur dont ils jouissent.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

18 Octobre

François Sauvin

Iles Perrot 1850

K

